

Michel Herbaux
Cet Homme-là



À ma mère,
compagne inséparable de cet homme-là



Note de l'auteur.

La parution de la première édition de cet ouvrage qui comptait trente numéros spécialement destinés aux enfants ou amis proches de "Cet Homme-là" a suscité un vif intérêt mais aussi quelques critiques. Les plus jeunes lecteurs, ceux de la seconde génération notamment, auraient souhaité en savoir plus sur telle ou telle circonstance des faits décrits tandis que certaines de mes soeurs semblaient regretter lire dans le texte des noms de personnes qui ne paraissent pas jouer un rôle spécialement flatteur.

C'est donc à l'intention des premiers que j'ai choisi d'intercaler dans la présente réédition des encadrés illustrant plus explicitement l'un ou l'autre chapitre.

Pour le reste, je rappelle qu'en écrivant "Cet Homme-là", il n'était pas dans mon intention de faire un roman mais bien, malgré un style volontairement gai, de rapporter des faits historiques mémorables.

Dans ces conditions, il ne paraissait difficile d'introduire M.X ou Mlle Y dans le contexte d'une action de mon père. Lui, en effet, a toujours appelé une chat un chat et il s'est toujours adressé directement aux gens, simplement, sans détours. On verra, comme je le décris, je crois fidèlement, après la dernière page tournée que cette manière de faire ne l'aura pas empêché de garder avec les personnes citées ou leurs proches, d'excellentes relations. Parfois même, il en conservait l'estime. J'ai pu remarquer la même chose dans mon propre cas.

Chacun aura compris qu'au delà des personnages brièvement caricaturés, c'est l'attitude de "Cet Homme-là" que je m'efforce de décrire. Les raisons qui ont animé son action étant naturellement plus complexes que ce que j'ai pu raconter.

Je rappelle enfin que bien d'autres anecdotes ont été plus particulièrement vécues ou auraient pu être rapportées par d'autres que moi mais tout en ayant conscience d'être l'auteur d'une oeuvre incomplète, je n'ai pas cru devoir me risquer à trahir involontairement des faits échappant à ma propre mémoire.

Sailly, septembre 1985.

Préface

Béatric le Troisième ne cessait de manipuler les faisceaux de son pupitre et cela l'agaçait. devant ses yeux défilaient sur l'écran des séries de textes et d'illustrations plus anciens les uns que les autres dont il ne parvenait pas à saisir l'intérêt.

Pourquoi son original, Béatric le Premier, lui avait-il confié cette tâche ingrate qui consistait à effectuer des recherches dans les archives familiales ? Depuis qu'elles avaient été classées et codifiées au début du siècle précédent, plus personne n'avait eu la curiosité de s'y pencher. Alors, que signifiait ce caprice soudain de Premier ?

En cette année 2554, las de technique, de vastes mouvements prônaient le retour à la nature et les scientifiques eux-mêmes voyaient l'avenir à travers la biologie, domaine dans lequel de prodigieux progrès avaient été réalisés.

L'ère post-technologique était bien entamée et de nombreuses valeurs connaissaient à nouveau le succès. Ainsi, le retour à la vie de famille était de mode et, bien que cela fût réprouvé par la plupart des religions, ce mode de vie avait été adopté par beaucoup.

Pour Béatric le Premier, la généalogie commençait à avoir un sens et, s'étant pris de passion pour la biologie et la science de l'hérédité, il avait chargé Troisième de ce travail de recherche.

Mais Béatric le Troisième en avait assez. Il allait quitter les lieux quand, sous la rubrique "1982" (au temps des Français), il découvrit un long texte, écrit par un ancêtre qui contaient l'histoire de son père. Pensant qu'il se trouvait en présence d'un document susceptible d'intéresser Premier, il se mit à en lire le prologue mais ce vieux français lui était d'un accès difficile et certains groupes de mots comme "coffre poussiéreux" lui échappaient totalement.

Malgré cette gêne, il fut pris d'un formidable engouement pour ces écrits et, au fil de sa lecture, il mesurait le poids et la dimension de ce que Premier appelait l'hérédité. Voyant vivre cet ancêtre, il reconnaissait certains traits de son propre caractère et son corps fut parcouru d'un long frisson. peut-être était-ce la fierté qui l'envahissait car, s'il n'était qu'un clone, il vivait bien du sang de cet homme-là.

François Herbaux
Juillet 1982

CHAPITRE PREMIER.

CET ENFANT-LA.

Au coin de la rue, cachés dans l'angle d'un pilon de rouges barres (1), à Wasquehal, une demi-douzaine de gosses attendaient.

Michel Herbaux était avec eux. C'en était trop! Les voyous de l'école laïque les avaient traités de "couillons", de "blancs-culs", "d'enfants de curés". On allait voir ce qu'on allait voir! Ils avaient tordu leurs cache-nez, relevé la sangle de leur cartable. Ils allaient leur montrer que les gosses de l'école des curés n'étaient pas des enfants de choeur.

En rangs serrés, ils arrivèrent bientôt, ceux de la laïque. Les galoches claquaient sur le pavé. Ils étaient si nombreux, que les "blancs" se mirent à trembler.

Ce fut l'assaut. Dans un enchevêtrement de cartables, de tabliers déchirés, les coups pleuvaient. Des cris, des jurons, des pleurs, précédèrent bientôt la fuite perdue des "blancs".

Resté seul au milieu de la horde déchaînée, Michel résistait désespérément. Se voyant perdu avec sa seule matraque de laine, il eût l'idée de courir se mettre le dos au mur, de ramasser sa grosse "carnassière" de cuir, munie de grosses boucles fabriquées par son père et de se mettre à en assaisonner les assaillants en terribles boulinets. C'était déjà un gars costaud, le petit Herbaux et plus d'un "laïque" en fit les frais, rentrant à la maison, écorché ou l'oeil au beurre noir. Ayant pu se dégager

1) Mues altérées de pièces blanches et de béiques cauges du XVIIIe siècle.

en force, il fit le vide autour de lui et acquit de ce jour, le réputation d'un "dur" auquel il ne faisait pas bon se frotter.

Bien qu'il portât, comme son père, le deuxième prénom d'Archange; un autre fait, qui m'a été rapporté par ma sœur Bernadette à qui, une soixantaine d'année plus tard, il l'avait avoué en confidence, prouve qu'avant de devenir "Cet-homme-là", il ne fut, enfant, pas plus sage que nous. C'est l'histoire du sac de billes.

Comme tous les enfants de son âge, il aimait jouer aux billes. En sphères de toutes les couleurs, certains camarades étaient plus riches que lui et en possédaient des dizaines. Il avait bien envie d'en posséder à son tour pour épater les copains. Un jour, son père avait vendu quelques verges (1) de navets sur terre à un marchand de légumes. Il eût la mauvaise idée d'envoyer son fils aîné recevoir le prix des navets chez lui.

Sans se rendre compte de la valeur de la monnaie qu'il avait fourrée dans sa poche, le gosse passa devant le marchand de jouets. La tentation fut irrésistible. Il entra et demanda des billes pour une somme d'argent équivalente à celle qu'il possédait sur lui. On peut aujourd'hui se poser des questions au sujet de la bonne conscience du marchand, mais ce dernier, sans scrupule, lui emplit les poches de billes de toutes les couleurs. Son bérêt ainsi que son tablier étaient pleins à craquer. A tel point que le gosse affolé courut cacher sa récolte dans un grand sac, derrière la porte de la ferme. Quand le papa découvrit enfin la chose, inutile de dire qu'il infligea à son fils une correction magistrale qui lui servit de leçon toute sa vie.

Mon père m'a bien sûr, lui-même, conté d'autres péripéties de son enfance, mais rien, en fait, ne le différenciait à ce moment-là de ses frères et sœurs. Ils étaient huit et l'on peut s'imaginer qu'ils eurent des accrochages, accidents ou aventures. Mais il ne faut pas oublier qu'en ce temps-là, les enfants étaient mis au travail très tôt.

Il a cependant atteint le niveau du certificat d'études. Cela n'était déjà pas si mal.

(1) Ancienne mesure agraire valant le quart d'un arpent.

C H A P I T R E . D E U X .

CE JEUNE HOMME-LA

Les vieux chalands de bois, bourrés de charbon, de sable, de céréales, d'un peu de tout car, à cette époque, en 1912, la voie d'eau est très fréquentée, glissent au fil de la Marque, silencieux, à la traine des chevaux qui s'arc-boutent le long du chemin de halage. Dans le champ riverain, occupés à désherber les cultures de betteraves, les frères Herbaux relèvent un peu la tête à chaque passage, tout en se frottant les reins. S'ils reconnaissent un marinier, ils feront un signe amical mais si, par hasard, (éternelle jeunesse) une jeune fille, pieds nus sur les planches et le fichu sur la tête tenait la barre en se cambrant, mettant ainsi son buste en valeur, les sifflements ne manqueraient pas de fuser.

Si le bateau descend le courant, les garçons le suivent plus longtemps du regard car derrière le bois du Château rouge il y a d'autres filles: les filles Terrain, probablement occupées, comme eux, aux travaux des champs. Les yeux rivés sur la coque, Michel se prend à rêver à l'une d'elle... Mais n'anticipons pas.

Bien vite, il reprend ses esprits car il est responsable de l'avance du travail. Très tôt en effet, papa Herbaux s'est reposé sur son fils aîné pour la direction de la ferme maraîchère qu'il exploitait à Wasquehal depuis l'incendie de sa ferme de Quesnoy-sur-Deûle. C'est ainsi que Michel junior s'en alla en ville, notamment à Roubaix pour vendre au marché les légumes et d'autres produits de la ferme. A cette occasion, il empruntait la voiture bâchée et le cheval nommé Bijou.

Au carrefour des deux villes, ou plutôt de la

6.

ville et du village car Wasquehal n'était encore qu'un village en ce temps-là; le cheval s'arrêtait, comme d'habitude, car la vieille femme avait pris l'habitude de lui donner un morceau de sucre. Aussi, malgré les coups de rênes de Michel, il ne repartait pas sans sa friandise.

Ainsi, pendant de longues années, il fera plusieurs fois par semaine le marché roubaisien pour assurer la subsistance de la famille. Il secondera son père à la direction de l'exploitation d'autant plus efficacement que sa mère a, d'elle même, pris l'habitude (je n'ai pas cherché à en connaître la raison) de s'arranger directement avec son grand fils pour de nombreuses choses.

Personnelement, j'ai bien connu mon grand-père car, alors que j'étais enfant, je passais des vacances à Wasquehal. Lui, c'était plutôt le genre "père tranquille", aimant son jardin, ses pipes et, à l'occasion, un "p'tit verre par-ci, par-là".

Ceci explique peut-être cela.

Toujours est-il que, quand les gendarmes viendront signifier à mon père sa date d'incorporation au service militaire, celui-ci est peut-être déjà animé d'un esprit de chef de famille et ce caractère s'affirmera encore sous les drapeaux. Car il gardera sept ans son uniforme endossé fin août 1912. (Etant de l'active, il fera encore deux années d'occupation en Allemagne après la victoire de 1918).

Je précise ces choses car elles expliquent sans doute un peu les multiples actions de sa vie.

Il s'en va donc faire ses classes au 42e régiment d'artillerie à La Fère, dans l'Aisne. Et c'est là, qu'à peine un an plus tard, la guerre viendra le surprendre.

C H A P I T R E T R O I S

CE SOLDAT-LA

14 juillet 1914, La Fère, Aisne.

C'est le branle-bas de combat dans la cours de la caserne. Le 42e régiment d'artillerie a reçu l'ordre de départ vers Metz. Aucun soldat n'a pu prévenir sa famille.

Officiellement, c'est un exercice. Cependant, quinze jours plus tard, ses quatre batteries tiennent les faubourgs de Metz dans leur champ de tir. Le 31 juillet, c'est l'ultimatum de l'Allemagne à la France. Passant outre la menace, le 4 août au matin, la quatrième batterie dont fait partie "ce soldat-là", sous les ordres du capitaine Maudras, répond, suivant la consigne, aux tirs d'une batterie allemande de 77.

Les déjà fameux canons français de 75 sont précis. Comme à l'entraînement, les objectifs sont atteints à cent pour cent et la batterie "boche" est détruite. Hélas, l'ensemble de l'armée française, composée en hâte de réservistes non-entraînés est loin de faire preuve d'autant d'efficacité. C'est la retraite forcée vers Montmédy.

Encerclés par des éléments d'avant-garde ennemis, les servants français tirent au mousqueton pour se dégager. Repliés à Charleville, le 42e est envoyé en renfort sur le front belge. Les 21 et 22 août, il participe à des tirs de barrage sur Bellefontaine. Mais les Allemands tentent de percer sur la Meuse. Vient l'ordre du replis vers Dinant.

Arrivée au galop face à la citadelle, la 4e batterie n'a pas le temps de se mettre en position qu'elle



doit décrocher.

Suivant la stratégie de Joffre, toutes les troupes françaises tentent alors de se replier sur la Marne. A travers les Ardennes, au trot, les quatre batteries du 42e rallient en six jours Monthermé, Sedan, Vouziers, Sainte-Ménéhould. De jour en jour, les fringants artilleurs aux lisières rouges se laissent gagner par la peur et l'angoisse.

Pour leur garder la voie libre, des fantassins se font tuer. A Sermaize, un caisson tombe dans un fossé et s'enlise. Les conducteurs se sont sauvés. Mon père (1) confie alors son attelage à un convoyeur et revient en arrière malgré le danger et, parvenant à atteler à nouveau les chevaux; tel Valjean dans "Les Misérables", il s'arc-boute sous l'essie et, à coups d'épaules, remet le caisson sur le chemin, sous les miaulements des balles ennemies.

En nous contant ces faits, mon père ne bluffe pas car, dans ses yeux, on devine encore la grande peur qu'il éprouva à ce moment-là. Pourtant, il n'a jamais parlé de sa peur. Mais chaque détail est si précis, si souvent répété, qu'à mon sens, seule la peur a pu lui incruster des souvenirs aussi exacts. Moi-même, je n'ai vraiment eu peur qu'une fois; mais je sais que dans ces moments-là, chaque seconde est définitivement enregistrée. C'est pourquoi, à la foison des faits précis qu'il nous a rapporté au sujet de "sa guerre", il nous donne la preuve que souvent il a eu peur et que seule cette peur est de nature à expliquer l'attitude apparemment lâche de certains, mais aussi le courage qu'il faut pour accomplir, malgré tout, son devoir.

Dans cette retraite précipitée, l'intendance suit difficilement. L'adjudant qui commande l'échelon "crêve de frousse". Il se "planque". Le capitaine Maudras aura tôt fait de repérer dans sa colonne, les gars qui savent manier les chevaux et les hommes. Nommé brigadier d'échelon, mon père aura, dès ce jour, à remplacer en quelque sorte l'adjudant défaillant. Une note dont il se serait bien passé s'inscrira dans le cahier de compagnie: "*Indispensable à la batterie*".

Le 42e n'a pas encore rejoint la Somme que le général Joffre a déjà ordonné la contre-attaque.

Une troupe de dragons arrive. Parmi eux, mon père reconnaît son cousin Carton qui lui fait part de son appréhension. Le malheureux garçon sera frappé à mort au cours de la charge. Il faut dire que contre des mitrailleuses, des hommes à cheval, sabre au clair, ne font pas le poids. Le combat est inégal. Un peu plus loin, les Saint Cyriens se font aussi massacrer pour la gloire, au milieu d'une clairière, le plumet au képi et les gants blancs, éclatant sous le soleil.

A Maurepas, nos canonniers sont pris dans le feu d'une batterie allemande de 150. Un de ses obus explose en plein milieu de la 4e. La batterie est détruite.

Réorganisée hâtivement, la compagnie participe à la bataille de la Marne et harcelle l'ennemi jusqu'à Sainte-Ménéhould. le brigadier Herbaux aura là l'occasion rare d'effectuer quarante-deux kilomètres à vélo entre Châlons

(1) *Canonnière Herbaux Michel, matricule 4516.*

et Sainte-Ménéhould pour préparer le cantonnement en compagnie d'un copain qui était coureur cycliste.

Ayant reçu des renforts de Pontivy et de nouveaux canons, le régiment se replia sur Vienne-le-Château. La guerre s'étant stabilisée, il y passera l'hiver.

Au début du printemps, les hommes "tombent" les képis et pantalons à fond rouge pour revêtir désormais l'uniforme légendaire bleu horizon. En avril 1915, c'est le départ vers le secteur de Verdun. Les batteries du 42e appuient de multiples combats dans la région mais les troupes s'enterrent de plus en plus.

Les hommes passent ainsi le plus clair de leur temps à se camoufler et à renforcer les défenses. A tel point que l'on ne distingue plus les sapes où sont "planqués" les artilleurs. Un jour, un train de caissons passe sur un toit de branches et les chevaux se plantent au travers. Mon père sera contraint de tuer l'un d'eux, blessé.

Entre les duels d'artillerie, les hommes fraternisent et mon père se lie d'amitié avec deux Parisiens; Nébultel et Simon. L'un d'eux, illettré, lui demande d'envoyer des lettres chez lui. Il va même jusqu'à lui demander d'écrire des lettres d'amour à sa marraine de guerre tout en la remerciant pour ses pulls et ses chaussettes tendrement tricotés. Le plus curieux, c'est que grâce à son style, les deux amoureux se fiancèrent et se retrouvèrent, après la guerre, pour le mariage.

Racontant cet épisode, mon père ne pouvait s'empêcher de se tordre de rire car Félicie, (c'était le nom de la demoiselle) ignorait évidemment qu'elle avait affaire à un illettré. De plus, elle ne voulait pas épouser quelqu'un qui ne fut pas catholique. Or, le titi parisien en question était orphelin, pupille de la Nation et ne croyait ni en Dieu, ni en Diable. Il avait donc parlé de la chose à l'aumônier qui s'empressa de préparer le baptême du postulant. Il demanda donc à mon père de lui apprendre le catéchisme jusqu'au jour de la cérémonie.

Evidemment, Félicie avait reçu une très bonne éducation. Bien après la guerre, mon père reçut une gentille carte du jeune couple puis, plus rien. Et pour cause. Avec son esprit de vingt ans, mon père rit encore de la bonne blague à Félicie, parce qu'il croit que les choses se sont forcément arrangées. Mais tout de même!

On verra par la suite que ce ne fut pas la dernière de ses exentricités.

Mais c'est de nouveau l'hiver. Froid, glacial. Retranchés dans la forêt d'Argonne, les pieds dans l'eau, la capote alourdie par la neige fondue, les gars du 42e passent leur temps à couper du bois pour se réchauffer. On amène des munitions. On sent qu'il va se passer quelque chose. 10 février 1916, tout le monde part vers le front.

En effet, le 21, c'est l'attaque allemande de Souville, Vaux, Douaumont. Les Allemands tentent de déborder par le sud de Verdun.

Après avoir appuyé l'infanterie face au fort de Vaux, le régiment se précipite sur Saint-Mihiel. L'attaque allemande est stoppée. Le 42e est expédié sur le front de la Somme. En effet, le régiment est jeune et mobile, on

a entendu parler du jeune brigadier et de sa compétence en matière de chevaux. Il fallait donc dresser ces grands "canadiens" à demi sauvage, destinés à la remonte de la batterie. Pour son usage personnel, le capitaine avait déjà repéré dans le lot, un superbe étalon noir, et demandé à mon père de le lui préparer. Dans la grande prairie contiguë au camp, il se mit donc à monter la bête et à la faire cavalier. Mais, après plusieurs tour, l'étalon parvint à coincer le mors aux dents et à partir au triple galop. Après des efforts désespérés sur la bride, notre cavalier réussit enfin à maîtriser l'animal; quand celui-ci fit un brusque écart et envoya notre homme "piquer une tête" dans les orties. La guerre aurait donc pu s'arrêter là pour lui, mais le casque qu'il portait, en lui enfonçant la tête, lui sauva peut-être la vie. Il se retrouva ainsi à l'hôpital, avec une fêlure du crâne.

A la fin de sa convalescence, on lui proposa de rester là, en service, jusqu'à la fin de la guerre. Mais l'esprit de camaraderie était trop fort: "*Je ne peux pas laisser tomber les copains*" dira-t-il. Et il repart au front.

Un mois plus tard, tout le régiment est à nouveau plongé dans la fournaise de Verdun. Désormais brigadier de l'ordinaire, mon père doit aussi, en tant que gradé, faire la liaison aux avant-postes en portant les gamelles aux officiers à travers les réseaux de barbelés. C'est lui qui distribue les cigarettes et l'alcool avant les attaques. Il voit ainsi tout le monde et rend service à l'un et à l'autre.

Des camarades blessés ou mourants qui connaissaient sa foi s'adressaient à lui afin qu'il les aide à prier.

Jusqu'au 25 décembre, ils "tiennent" sur le front de Verdun. Ils sont enfin relevés pour un mois et fêteront, - si l'on peut dire - l'année nouvelle en forêt d'Argonne. Il était temps. Dans les rangs de l'armée de Nivelles, la révolte se lève. Les poilus sont las de risquer leur vie pour quelques buttes de terre ou pour les derniers arbres d'un petit bois. Aussi, Nivelles décide de porter un grand coup qu'il veut décisif. Le 21 février, tout le poids de l'attaque se porte sur la reprise des forts de Vaux et Douaumont où le 42e appuie de nouveau l'infanterie. Le coup réussira. Mais à quel prix! Et pour combien de temps?

Dans le même temps, en effet, tandis que nos artilleurs de la 2e condamnent l'entrée du fort de Douaumont à l'aide d'obus à explosion pré-réglée, les Allemands tout proches, pilonnent la légendaire tranchée des baïonnettes où seront ensevelis vivants les chasseurs de Driant.

Vers le début du mois d'avril, le 42e repart vers la Somme pour soutenir une nouvelle offensive. dans ce but, notre brigadier reçoit de l'alcool et des rations américaines afin d'améliorer l'ordinaire.

Le 18, de concert avec le corps d'armée anglais équipé de chars, on espère jeter la panique chez les "Boches".

On tente la reprise du Chemin des Dames.

Après une intense préparation d'artillerie, nos gars voient s'ébranler les fameux chars suivis de près par les Tommies et leurs cuieux casques en forme de saladier.

Crachant le feu de leurs mitrailleuses, les menaçants et dérisoires assemblages de tôles atteignent péniblement les crêtes puis s'arrêtent, pantelants, lamentables, inutiles. C'est encore l'échec.

Le 15 mai, Nivelles est déstitué. Pétain le remplace. De retour à Soissons, ville presque entièrement détruite, nos artilleurs ont à peine le temps de récupérer. Ils sont de nouveau expédiés vers Verdun.

Après un mois de combats confus, la 2e batterie est en position face à la colline du Mort Homme. C'est là que mon père se distinguera malgré lui pour une première citation. Dans ce secteur, en effet, les fantassins dans leurs tranchées sont presque au corps à corps avec l'ennemi. On ne peut donc tirer sans une connaissance précise des positions de chacun. C'est pourquoi notre brigadier, emportant la gamelle du capitaine Petitnicolas alors en observation aux premières lignes, part à cheval, muni d'un ordre du PC à remettre d'urgence au capitaine. Arrivé à la côte 304, la fusillade est tellement imprévisible que, craignant les balles perdues, il est contraint de mettre pied à terre et de laisser sa monture. Il continue à pied, traverse plusieurs réseaux de barbelés et soudain, se trouve pris dans une fusillade. Il se rend compte alors qu'il est perdu dans les lignes allemandes. Après des heures de recherche, il tombe enfin sur des Français isolés qui le renseignent sur la position probable de son supérieur. Il parvient enfin à lui remettre l'objet de sa mission.

Il lui fallut ensuite prendre autant de risques pour retrouver son cheval, toujours attaché dans un fourré. C'est ce fait d'arme qui lui vaudra donc sa croix de guerre avec palme, une fois gagnée enfin cette terrible bataille de Verdun.

Cependant, les Allemands ne renoncent pas encore. Le 21 mars 1918, tenus en échec sur la Champagne, ils tentent en force un mouvement tournant sur la Picardie.

Foch et Pétain contre-attaquent. Le 42e participe au mouvement par Dompierre, Asservilliers, Capy, Chaulnes mais il bute sur Sailly Saillysel. Un bon copain de mon père nommé Marchandise était justement originaire de cette commune. A l'approche de son patelin natal, le "p'tit gars" jubilait et espérait beaucoup rencontrer quelqu'un de sa famille. Mais à l'abri du village, une batterie allemande de 150 opérait impunément, provoquant de gros dégâts dans les rangs français. Connaissant bien les lieux, Marchandise fut volontaire pour guider la 2e batterie dans la recherche d'une position de tir. Il partit donc avec un lieutenant et six hommes en tête du convoi. Mais le mouvement fut vite repéré et un feu nourri s'abattit sur eux.

Quand mon père arriva sur les lieux, les huit hommes étaient morts ainsi que leurs chevaux. Un obus avait explosé en plein sur le premier caisson, à quelques centaines de mètres de la maison natale de Marchandise.

Mon père fut très affecté par cette mort qui le touchait plus que tout ce qu'il avait enduré jusque là.

Mais c'était la guerre, et la guerre continuait.

Après maints escarmouches et mouvements divers, le front se bloque à nouveau, l'ennemi résiste avec achar-

nement malgré l'héroïsme de nos soldats à Vimy et à Lorette. Le 26, Foch prend en main tout le front de la Somme et le 42e revient sur le front de Champagne. Le 27 mai 1918, le régiment est en position face au chemin des Dames à Jouy.

Notre brigadier d'ordinaire a placé sa cuisine roulante dans un endroit bien abrité. Il a fait confectonner une cabane de branches et au bout de quelques jours, l'emplacement ressemble à une véritable cantine de plein air avec tout le confort. Les gars de la 2e sont ravis. Mais voilà que vient l'ordre de partir et de laisser la place aux cuistots de la 1ere batterie, eux-mêmes enchantés de trouver un emplacement aussi bien aménagé.

Quelques temps après, on vient dire à mon père qu'une "marmite" (1) allemande (curieuse dérision) est tombée dans la soupe de la roulante, tuant presque tous les cuistots de la 1ere. Mon père aimait nous raconter que son capitaine Petitnicolas jouissait, parmi ses soldats d'une réputation d'homme détenant la baraka mais d'après ce récit, il faut croire que mon père la détenait manifestement aussi...la baraka.

Jusqu'au 15 juin, le 42e d'artillerie tire sans relâche pour briser la résistance opiniâtre des Allemands au chemin des Dames puis fait mouvement vers Dormans le 14 juillet et le 18 participe à l'offensive victorieuse sur Vouziers où notre brigadier Herbaux se distingue à nouveau.

C'est à Château-Thierry qu'au cours d'une courte cérémonie, notre père recevra ainsi sa deuxième distinction officielle à l'ordre de l'armée, des mains du colonel Altofer.

Les combats continuent et enfin les lignes allemandes commencent à se fissurer. Foch saisit la chance et ordonne l'offensive générale. Nous sommes le 24 juillet 1918, c'est la seconde bataille de la Marne.

Le 8 août, c'est la débâcle allemande. Nos artilleurs s'emploient alors à réduire les poches de Château-Thierry, de Montdidier et de St Mihiel.

Ensuite, ce fut la poursuite des troupes allemandes. Le 42e avance par longues étapes et n'a même plus le temps de placer ses pièces.

La course ne s'arrête enfin qu'avec l'armistice, sur le territoire même de l'Allemagne.

Après la victoire, pourtant, ce brigadier-là ne rentrera pas encore chez lui. On a besoin de troupes d'occupation en Allemagne et il fait encore partie des plus jeunes soldats.

Il subira donc encore près de deux ans d'occupation. En particulier à Dormans. Il ne nous a rien conté de particulier sur ce séjour ce qui laisse supposer que cette période ne fut qu'une dérision à côté de la grande épreuve de 14-18.

Certes, ce chapitre de guerre n'est en fait qu'un résumé, tant les histoires du coin du feu sont inépuisables à ce sujet mais je n'ai pas voulu être plus long car mon propos n'est pas de décrire une histoire triste ou tragique. En effet, la vie de mon père n'est en fait qu'une longue histoire pleine de gaieté et d'optimisme.

(1) Obus de gros calibre.

Je me devais cependant, pour la mémoire même de ses propres camarades de combat, de respecter avec sérieux ses récits en m'efforçant de les replacer dans leur contexte historique.

Voilà qui est fait.

C H A P I T R E Q U A T R E

L'HOMME DE LA TERRE

De retour à Wasquehal vers 1920, l'aîné des fils Herbaux rejoint ses frères qui, trop jeunes, n'avaient pas été mobilisés. Cependant, bien naturellement, il ne pouvait plus différer très longtemps l'instant de déclarer sa flamme à la jeune Elise, l'aînée des filles Terrain. Il faut dire qu'à la ferme du Château-rouge, Papa Terrain ne disposait encore que de filles pour l'aider dans les champs. Ses deux garçons n'étaient encore que des adolescents.

L'occasion était donc belle pour mon père et son frère Paul. Prétextant prêter leurs bras pour les travaux de la ferme, ils en profitaient pour fréquenter les filles Terrain.

Il était facile à notre jeune homme, le soir, après le travail, d'enfourcher sa bicyclette et de filer le long du chemin des Lauriers et des berges du canal pour rejoindre son Elise par derrière les pâtures. La maman Terrain n'admettait pas de très bonne grâce ces fréquentations. Elle avait beaucoup d'ambition pour ses filles. Elle les avait fait éduquer dans de grands pensionnats, par des sœurs, et les Herbaux n'étaient pour elle que des "petits fermiers".

Cependant, les tourtereaux se voyaient de plus en plus souvent. La mère n'eût pas le temps de se rendre compte du sérieux de la chose. Les alentours du magnifique Château-rouge auquel la ferme était accolée, avec ses allées et son sous-bois jouxtant la Marque, ne pouvaient qu'être propices à de tendres baisers...

Un jour, dans sa précipitation, les graviers du chemin de halage roulant sous les pneus, mon père heurta de plein fouet un piquet de bois planté sur le bord par quelque pêcheur. Il fit un vol plané par dessus son guidon et tomba... dans l'herbe de la rive. Bien qu'écorché, il s'en tira sans autre dommage, pour lui, et pour sa postérité, car il ne savait pas nager.

Ainsi, l'odyssée se poursuivit, au soulagement "pré-natal" de l'auteur de ses lignes.

Pour amadouer sa future belle-mère, il lui fit un cadeau qui ne pouvait qu'être original. Pensez-donc! Un superbe phonographe à disques. C'est donc sur l'air du "Beau Danube bleu" et du "Crédo du paysan" que s'accomplirent les fiançailles qui furent assez courtes. (le temps de trouver une ferme à céder.)

Mon père aurait volontiers poursuivi la culture des légumes qui aurait demandé moins d'investissements mais la jeune Elise voulait une vraie ferme, elle ne tenait pas (très peu pour elle) à se condamner à l'avance au labeur ingrat du sarclage des légumes, comme ses quelques amis maraîchers.

Ils trouvèrent enfin une exploitation à Lannoy. C'était la seule ferme de cette petite ville qu'ils reprirent pour 50 000 F. de l'époque, payés comptant de leurs dots. Ils y vécurent ensemble pendant cinquante-cinq ans et y élevèrent neuf enfants.

Située en pleine ville, la ferme des Croisiers tenait son nom de l'ancien couvent des pères de Ste Croix, chassés par la Révolution, sur les fondations duquel elle avait été rebâtie. La ferme était plutôt négligée. Les vingt-deux hectares de l'exploitation en étaient séparés de quelque huit-cents mètres par le parc des propriétés voisines Mulle et Vandenbergue qui faisaient aussi partie du couvent, du XIVE au XVIIIe siècle.

Cela obligeait le jeune ménage à conduire chaque jour leurs vaches en pâture par les trottoirs de la ville, et cela ne se faisait pas sans certains inconvénients inconvenants.

Les choses s'arrangèrent bien plus tard grâce au progrès technique et à mon frère qui installa une salle de traite en pâture. Mais jusqu'à ce jour, combien de milliers de coups de balai et combien de centaines de fois a-t-on vu ce fermier-là ramasser soigneusement la bouse au seuil des maisons... En toute simplicité.

D'un autre côté, cependant, personne ou presque, malgré les désagréments, n'avait l'idée de se plaindre car rares finalement étaient les gens qui, un jour ou l'autre, n'avaient pas reçu de sa part quelque service gratuit.

De plus, devant toute personne en colère, il avait cette expression de simplicité et de sympathie qui désarmait inévitablement les plus éxités.

Son exploitation, située de part et d'autre du Riez d'Elbeck, un ruisseau qui changeait de couleur au gré des teintureries situées en amont, était au départ très négligée. Les terres, plus ou moins marécageuses à fond d'argile collante ne rendaient que des récoltes médiocres. Dans une telle situation, ses collègues agriculteurs auraient employé des amendements trouvés dans le commerce

et fait placer des drains. Mais lui non. Par esprit d'économie, il va, dès ce moment, appliquer ses méthodes qui consistent à employer tous les systèmes qui sortent de l'ordinaire et qui, tous comptes faits, seront plus coûteux. Mais mon père ne comptait pas. Il n'a jamais compté. Entre deux solutions, il choisissait toujours la plus compliquée, la plus laborieuse car, dans son esprit, c'était forcément la moins chère.

Ainsi, des années durant, il entreprit d'offrir à la ville de Lannoy, un service de ramassage des poubelles. Il employa dans ce but, à longueur d'année, un ouvrier afin d'améliorer ses terres. On voit donc bientôt fleurir, le long du chemin d'exploitation, des collines de déchets qui, quand même, après décomposition et épandage fertilisèrent considérablement le sol.

A force de travail, il acquit rapidement dans sa profession, la réputation d'un fermier averti et compétent. Toujours à l'avant-garde, il était aussi le premier à expérimenter des machines nouvelles avant qu'elles ne soient véritablement au point. toujours curieux, toujours à l'affût de nouveauté, il était, pour les constructeurs, la "bonne poire" à exploiter, le cobaye bien utile pour l'essai des machines.

La firme Alphasaval fut très heureuse de trouver ainsi chez mon père, des vaches à faire souffrir aux frais du client et à sacrifier à la cause du progrès.

Puisqu'il travaillait aux champs, la bonne excuse de mon père devant les frais à engager, était, bien entendu, de soulager son épouse, contrainte de traire les vaches alors qu'elle avait plusieurs enfants à élever et de nombreux clients à servir.

Je ne dis pas qu'il n'était pas sincère. Mais en fait, il fallait, pour une heure de traite, une demi-journée de nettoyage de tuyauterie.

Aujourd'hui, les distributeurs d'engrais sont le fin du progrès. Et pourtant, en 1936, mon père en possédait un, expérimental. Il fit merveille quelques mois avant de devenir inutilisable.

Mon père était un travailleur acharné dont l'esprit et l'imagination étaient toujours en éveil. Servi par une santé de fer, rien de le rebutait.

Un seul des nombreux ouvriers de la ferme qu'il eut successivement à son service réussit à tenir le coup à ses côtés. C'était le grand Maurice, qui, lui aussi était un grand costaud et dur au travail.

Tous deux, ils abattaient un travail considérable qu'on ne pourrait réaliser aujourd'hui qu'avec des bulldozers.

Ainsi menée, la ferme rapporta évidemment beaucoup d'argent, bien que celui-ci ne faisait que passer. A une époque où être fermier était encore une situation très enviable, je n'ai pas encore compris comment mon père s'est arrangé pour ne point faire fortune.

Sa position en ville permettait en effet la vente au détail et la livraison à domicile des pommes de terre que les gens consommaient beaucoup en ce temps-là. Certes, il y eut neuf enfants à élever et il n'y avait pas encore de sécurité sociale et l'on ne peut pas dire que quelque chose nous ait manqué, mais quand même,

il faudra sans doute avoir lu les péripéties des prochains chapitres pour entrevoir quelques réponses au fait qu'il ne resta que locataire toute sa vie.

On ne peut pas ne pas parler aussi de ses chevaux. Ces fameux "traits du Nord" qui tînrent une place prépondérante dans l'exploitation mais aussi dans l'histoire de notre enfance et qui, pour ma part, contribuèrent à l'apprentissage du métier.

On ne peut nier qu'entre mon père et ses chevaux, il y eût des liens affectifs particuliers qui faisaient qu'à un simple sifflement et sans jamais frapper, ses bêtes (si on peut les appeler ainsi) s'arc-boutaient parfois sous des charges au point de briser les traits plutôt que de décevoir leur maître.

À l'époque, je n'avais jamais vu pleurer mon père mais pourtant, oui, j'ai vu des larmes briller, le jour ou contraint, l'un d'eux partait pour la dernière fois.

Il y eût chez lui un terrible malaise, lorsque vers les années cinquante, son goût pour les techniques et le progrès vînt en contradiction avec le maintien de l'usage des chevaux. Longtemps, il tînt tête à mon frère Philippe, qui, lui ayant succédé à la direction de la ferme, voulait vendre son dernier cheval, devenu inutile à côté d'un tracteur moderne et polyvalent.

Longtemps, il a voulu justifier le maintien du cheval par la nécessité de couper le foin... Or, le foin en question ne servait qu'à la nourriture... du cheval! Il ne pouvait se faire à l'idée de voir son cheval débité en morceaux sur l'échal d'un boucher. Aussi, Néron, c'était son nom, devint-il si maigre qu'à la fin l'on dût presque payer pour s'en séparer.

Ce fut un coup très dur pour mon père pour qui le cheval représentait toute son époque, toute sa vie professionnelle. Je veux parler de sa vie de fermier, sa vie active n'en fut pas terminée pour autant.

CHAPITRE CINQ

CE PAPA-LA

Il n'est pas facile de parler de ce papa-là. Je veux dire en tant que père de famille car si, sans explications, je décrivais ici certaines scènes de l'éducation que nous avons reçue, notre père pourrait passer pour un homme brutal. Or, pour porter aujourd'hui un jugement objectif, il faut se reporter aux traditions, aux croyances de l'époque où il était de bon ton de "dresser" les enfants "bien élevés" à la baguette alors que les gosses que les parents ne frappaient jamais étaient considérés comme des graines de voyous.

Ainsi, pour un oui ou pour un non, notre père nous "balançait" des "taloches" de ses larges "paluches" qui nous soulevaient de terre à chaque moulinet sur le postérieur.

Ma mère, elle, se servait du martinet. Aussi, le lui plaçait-elle vite dans la main en cas de besoin, tant elle craignait qu'il ne nous casse quelque chose en abattant son bras sur nous. Notre père agissait ainsi, ne faisant que ce qu'il croyait être son devoir. Avec le recul, je réalise d'ailleurs que cela devait lui coûter. Car il était bon de nature, mais, devant sa propre épouse, il croyait devoir se montrer très ferme sur certains principes, pour que ses enfants "marchent droit" dans la vie.

D'ailleurs, au fil du temps, sa bonté naturelle devait fatalement prendre le dessus. C'est ainsi que progressivement, les corrections s'espacèrent pour disparaître finalement. Il préférait à l'occasion donner de la voix ou s'en remettre à notre mère pour amener les



Sous le porche en 1927, entre ma mère et mon frère Philippe, l'ouvrier Constant, ma sœur Marie-Paule et mon père...

plus jeunes à la raison, sans qu'ils soient pour autant plus sage que nous, les aînés.

C'est pourquoi, et pour ne pas insister outre mesure sur ce côté "terrible" de son tempérament, je me contenterais de rapporter une anecdote marquante de cette première période de notre enfance.

Je pouvais bien avoir aux environs de neuf ans lorsqu'un jour, notre vieux vacher qui se prénomait Bruno me proposa un soir de sortir avec lui. Comme beaucoup de ses collègues ouvriers agricoles, il était quelque peu porté sur la boisson. Sa journée à la ferme terminée, il ne pouvait s'empêcher d'aller faire sa tournée des bistrots et revenait tard dans la nuit rejoindre ses pénates, rond et instable comme balancier de pendule.

Un soir, il me prit donc par la main, me promettant qu'on s'amuserait bien et qu'il m'achèterait des bonbons. Tout d'abord réticent, je me laissais finalement entraîner. Après tout, Bruno, on l'aimait bien et je ne pouvais imaginer ce qui arriverait.

Ainsi, après le café du Téléphone, à côté de la maison où il ingurgita la bière qu'il m'avait commandée, je cherchais déjà à rentrer mais il me dit: "*Viens vois, je vais te montrer la boîte à musique*". Intrigué, je lui repris la main et l'on fit encore, sur la Place, un arrêt au café du Pigeon bleu et à l'auberge du Cheval volant avant d'atteindre l'estaminet du P'tit château où il y avait effectivement un de ces merveilleux pianos mécaniques qui débitait pour deux sous son éternelle rengaine chevrotante en avalant des dépliantes de carton perforé.

Déjà légèrement éméché, il essaya de me faire danser puis de me faire boire. En vain. Ayant encore bu les deux chopes, il sortit en titubant, tandis que je me sauvais à toutes jambes et sans oser rien dire à la maison.

Mais un autre soir, ce fut le drame. Mon petit frère Jacques, qui était trois ans plus jeune que moi, fut à son tour entraîné par Bruno. Dans son sillage, le petit gosse, on le devine, ne pouvait qu'être sans défense dans une telle situation.

Toute la maisonnée ayant pris conscience de sa disparition chercha le "P'tit Jacquot". Partout. Dans la grange, les écuries, chez Victor, le voisin, rien.

Mes parents affolés avaient même vérifié les plaques de citerne pour voir s'il n'était pas tombé dedans. On imagine la tension qui régnait quand on vit arriver l'enfant complètement saoul, titubant, chantonnant un refrain populaire avec un rictus béat.

Rassuré mais furieux, le père leva la main et commença à battre comme plâtre son rejeton, tandis que ma mère, se cachant la figure lui criait: "*Ras la tête! Ras la tête!*" Car dans cet état, mon père eût été capable d'assommer un veau. Alors il le déculotta d'un geste et lui infligea une copieuse fessée.

Puis, tandis que ma mère emmenait finalement le petit pour le soigner, tous se posaient la question: "*Qu'est-ce qui a pu lui arriver?*" Alors moi qui savais (et pour cause) je risquais: "*C'est Bruno!*" Mon père, courroucé, se tourna vers moi et me dit: "*Comment tu sais ça toi?*"

Roucouai qu't'as rien dit?" Devant sa fureur, j'ai réalisé qu'il serait impossible de m'expliquer sans risquer le moulinet de ses "battoirs" aussi, je me suis empressé de me cacher dans les bottes de paille de la grange... En attendant que ça se passe. Au cours du repas du soir, mon père se trouvant en bout de table, je suis rentré discrètement et je me suis assis au bord du banc, sans attirer son attention.

Puis, un peu plus tard, on entendit grincer la grande porte. Bruno rentrait. S'appuyant au mur, titubant et marmonnant comme d'habitude, il rejoignait péniblement la petite étable, d'où, par l'échelle de fer, il accédait à sa chambre.

Alors mon père se leva. D'un pas ferme, il se dirigea vers la porte.

"Attention à ce que tu fais!" dit ma mère.

Les enfants se précipitèrent, le nez aux carreaux de l'avant-cour. On entendait le père crier: *"T'as pas honte?"* Puis, confusément, une série de reproches auxquels l'autre répondait par des mots grossiers. On entendit alors des bruits sourds: *"Han!"* puis: *"Oah!"* puis encore: *"plouf!"*. Quelque chose dégringola dans l'étable, des piles de tourteaux, je crois. Papa rentra, il était pâle. Toute la famille avait rejoint précipitamment sa place. On entendait les mouches voler. Qu'est-ce que l'on fût sage à la maison ce soir-là!

J'ai, bien sûr, d'autres histoire du même genre à raconter pour illustrer ce côté "fort" de mon père, mais je crois que ce sera suffisamment démontré dans les chapitres suivants pour qu'il soit inutile d'insister. Car il ne faut pas non plus laisser croire que nos parents nous punissaient à tort et que nous étions tous des "petits saints".

Aussi, il est juste de parler surtout de l'autre face de mon père, celle où il se montrait tendre, rassurant, admirable à nos yeux, paternel en somme, dans le sens affectif du mot. Pourquoi ne parlerais-je pas de ces merveilleuses journées (rares dimanches, à cause du métier) où il nous emmenait tous à la foire de Roubaix, au cirque Franco-belge, aux fêtes environnantes. Les circuits interminables dans la cour, sur le cadre de son vélo; les *"Hue Dada, suc le cheval de son Papa"*, sur ses genoux, d'abord, puis sur les vrais chevaux de la ferme. Les soirées où, la bouche ouverte, nous l'écoutions. Il nous "expliquait" les étoiles. Je pourrais parler ainsi de l'infinie patience dont il a toujours fait preuve pour nous laisser nous emparer de ses outils, machines ou chariots comme cadres d'aventures imaginaires.

D'ailleurs, sa bonté envers les enfants ne se limitait pas à nous-même. Tous les gosses de la rue en savaient quelque chose. Lui qui ne savait dire non à un adulte, comment aurait-il pu résister au regard suppliant d'un enfant qui avait tant envie de nous rejoindre dans la joyeuse ambiance de cette cour de ferme, merveilleux champ de bataille pour d'imaginaires cowboys, indiens, voleurs et gendarmes ou autres soldats. Là où seul était vrai, le champ de bataille qui subsistait après le départ de tous ces garnements, qui compliquait singulièrement le travail des ouvriers de la ferme recherchant par exemple la ridelle d'un chariot utilisée comme pont-levis d'un château fort de paille.

Certains soirs, le chantier était tel que mon père chassait tout le monde en promettant qu'il ne tolérerait plus personne et nous "punissait" en nous faisant travailler. Mais la semaine suivante, mine de rien, un gamin l'aidait à pousser un benneau, puis, innocemment, demandait: "*M'sieur! On peut faire?*" Mon père répondait alors: "*Ban, c'est ban pour cette fois!*" Et tout recommençait comme avant. Et bientôt, c'était de nouveau la grande pagaille. Si tous les gosses du quartier venaient là, il y avait bien une raison. Tous devaient bien se dire que, finalement, on avait bien de la chance d'avoir ce Papa-là.

C H A P I T R E S I X .

CET AVICULTEUR-LA

Comme tout fermier, mon père avait des poules.

Cela vous semble banal? Ah oui, mais c'est que... Celles-là n'étaient pas des poules ordinaires, c'étaient ses poules. Des poules d'élite, logées dans un poulailler modèle et pour la construction duquel il avait obtenu, s'il vous plaît, en 1934, un diplôme et une belle médaille du ministère de l'Agriculture dans un concours du comice agricole cantonal.

Lui qui ne faisait rien comme les autres, avait étudié la question car d'autre part, la situation de sa ferme posait des problèmes particuliers. Il avait donc construit un joli bâtiment, bien exposé, équipé de perchoirs plats et de pendoirs individuels. La ventilation statique était sérieusement étudiée de sorte que ses poules trouvaient là une résidence idéale pour le séjour et la production d'oeufs, dans une atmosphère éminemment favorable.

Cependant, une fois passée la période d'inauguration, félicitations officielles et autres compliments, mon père lacha ses poules car il était évident qu'elles rentreraient chaque soir par les trappes prévues à cet effet, pour jouir d'un confortable abri dans leur résidence de rêve.

Las! Ces "bêtes de glennes" ne comprenaient rien à rien et ne rentraient pas. Elles allaient se nicher partout, sauf là. Il eût beau multiplier les astuces, leur préparer des graines, leur casser du beau maïs dans des mangeoires galvanisées, rien n'y faisait. Dédaigneuses, elles avaient repris leurs vieilles habitudes. Elles pon-

daient et "chiaient" partout, dans les granges, sur les machines et même dans les étables. Mon père et son diplôme avaient l'air fin!

Mais minute! Vous connaissez cet homme-là, il ne s'avoue jamais battu. Certes, il avait commis une erreur quelquepart mais, médaille oblige, il suffit d'un peu d'observation. Il remarqua donc que ses volatiles affectionnaient particulièrement les combles de sa grange et pondaient sur le haut des murs. Il se dit qu'il suffirait de quitter le sol et d'aménager un nouveau poulailler dans cet espace perdu. Et le voilà parti. Il construisit une voûte sur le passage de la grange, accessible par un bel escalier et là, prit forme un local plus sophistiqué encore que le premier.

Quand ce fut terminé, les poules avaient naturellement quitté les lieux et il fût de nouveau impossible de les y faire revenir. Alors, pendant bien des années, toute la famille assista, amusée, à un étrange ballet.

Entre l'ancien combattant de 14 et ses poules, la guerre était déclarée. Comme au "chemin des Dames" dès qu'avec des grillages ou des toiles, un secteur était interdit aux bipèdes emplumés, un nouveau secteur était envahi et les poulaillers désespérément vides.

Toutes les combines furent employées: coffres spéciaux, barrières, aliment complet. Rien n'y faisait.

Invariablement, il retrouvait sa moissonneuse remplie de fientes et des oeufs pourris sous les balles de paille. Maintes fois, mon père rentrait à la maison le soir, naïf et réjoui. "*Cette fois*" disait-il triomphant: "*elles sont toutes centées au poulailler.*" Hélas, tôt le matin, à cinq heures, un puissant "cocorico!" retentissait là-haut dans les combles, démolissant du même coup son bel optimisme.

Certes, le combat cessa bien un jour. Mais ce fut faute de combattants. Et bien après la guerre... de 40 celle-là.

C'est mon frère Philippe qui, suivant mon exemple et délaissant toute sensiblerie, confectionna des batteries de cages de fer d'où ces dames ne sortaient plus que pour passer à la casserole. C'est donc avec une certaine nostalgie que mon père vexé prit l'habitude de récolter journallement des oeufs frais et propres en songeant avec amertume à la bêtise de ses poules.

Un conseil: si vous venez le voir, ne lui parlez jamais de son diplôme d'aviculteur.



Dédaigneuses, elles avaient repris leurs vieilles habitudes

C H A P I T R E S E P T

"LES GODASSES A MON PERE"

Aux temps heureux de nos colonies de vacance à Bray-Dunes, il arrivait que mon père, profitant d'un autobus de parents en visite vienne nous voir un dimanche et nous accompagne sur la plage.

Naturellement, il ne possédait pas de tenue de sport et il eut été scandalisé de se présenter en pantalon blanc et chemise "Lacoste" comme certains résidents d'été. Encore moins aurait-il eu l'idée de marcher en chaussures de tennis. Cela en dehors du fait qu'il n'avait ni les moyens de se payer ce genre de déguisement, ni d'ailleurs, la possibilité de s'offrir des vacances...

Il arrivait donc sur la plage, coiffé de son chapeau noir à grands bords, son costume bleu très foncé des dimanches, cravate et col dur, et ses grandes bottines peinture 44 lacées et montant jusque dans son pantalon en tuyau de pipe.

Déjà à l'époque, je trouvais ça cocasse.

Par crainte des noyades, il nous était interdit de porter un maillot de bain. Nous étions tout juste autorisés à enrouler nos jambes de culotte pour prendre des bains de pieds dans les vagues ou pêcher la crevette. Naturellement, nous mettions les parents au défi de descendre dans l'eau plus loin que nous et, comme d'autres, mon père enroula le bas de ses tuyaux, délaça ses "pompes", y enfonça ses chaussettes et coupla le tout à l'aide de ses lacets. Il plaça ainsi ses belles "godasses" cirées au bord de la mer et s'en fut barboter dans l'onde, respirant la brise du large, une main dans la poche et l'autre tenant le bord de son chapeau.

Je ne prétends pas dire ici que mon père était niais au point d'ignorer l'effet des marées. Non, tout juste peut-on dire qu'il ne pensait pas qu'elles



"Avec un petit aspect de tours féodales..."

fûssent aussi rapides. Mais je crois surtout qu'étant là à méditer sur l'immensité de la mer, il avait tout simplement oublié ses deux bottines qui partaient à la dérive avec la marée montante. Deux ou trois gamins se mirent à crier en rigolant: "Eh! Y'a des godasses qui flottent." Quant à moi, qui arrivai en courant: "Eh? Mais c'est les godasses à mon père".

La main en visière, je le cherchai et le reconnut loin là-bas, toujours barbotant, la main sur la tête. Plein d'attention, je saisis les précieux objets, les disposai plus loin sur un monticule de sable et retournai à mes jeux. Un peu plus tard, au rassemblement de la colonie, je m'inquiétai, ne voyant pas mon père, je partis à la recherche de ses jolies "godasses".

Elles étaient toujours là, au sommet du petit monticule maintenant complètement entouré d'eau, avec un petit aspect de tours féodales ou de Mont St Michel en miniature. Je m'empressai de les sauver de l'onde pour la deuxième fois et je les ramenai près de la digue. J'ai dû ensuite courir pour rejoindre la petite troupe de colons en colonne par trois qui rentraient à la villa en chantant: "Deux kilomètres à pied, ça use, ça use les saulices..."

Le soir venu, mon père vint me dire au revoir. J'ai tout de suite regardé ses "pompes". Ses belles bottines étaient à ses pieds, bien lacées sur ses chaussettes et à peine souillées par l'eau de mer. Etonné, je lui dis: "Papa, t'as retenu tes bottines?" A son tour surpris, il me dit: "Pourquoi? Je savais bien où je les avais laissées" Incrédule, je l'ai regardé avant de lui dire au revoir. Aucun sourire moqueur ne plissait son visage, non, il n'avait pas l'air de plaisanter.

Il n'a peut-être jamais compris pourquoi, pour une fois, j'étais si heureux et radieux de le voir partir, de le voir enfin monter dans l'autobus...

Avec ses belles bottines.

C H A P I T R E H U I T

LA POMPE

On ne peut parler de la pompe sans rappeler au préalable ce qui a incité mon père à l'installer.

C'est pourquoi nous parlerons d'abord de radiesthésie. "Qu'est-ce que c'est que ça?" Me, direz-vous. Je m'explique: vers les années 37 ou 38 vint à Lannoy un savant religieux, le Révérend Père Desbucquois. Sa notoriété avait dépassé la frontière et on l'avait invité à la salle des fêtes pour une conférence à propos de son livre: "Les veines qui tuent".

Le livre, comme la conférence avait pour but d'expliquer aux gens le danger auquel s'exposent les personnes qui vivent trop longtemps aux endroit irradiés par des veines d'eau souterraines.

Mais cela n'est qu'un aspect de la chose.

Ce qui était surtout intéressant, c'était la démonstration qu'il nous fit sur la recherche de ces courants souterrains au moyen du pendule ou de baguettes de sourcier.

Je pressents que vous commencer à comprendre.

Pour "ce bon père", il semblait en effet très facile de découvrir ces courants, de les localiser, d'en mesurer la profondeur, le débit, etc... Sans donner un seul coup de sonde.

Ainsi, qui cherchait à trouver de l'eau pour ses besoins (surtout les fermiers de la campagne qui ne disposaient pas de l'eau des villes) pouvait s'adresser à lui pour repérer l'endroit favorable au forage d'un puits ou à l'installation d'une pompe. Oui, vous avez compris, nous y voilà.

Mon père, toujours à l'affût de nouveauté, avait invité ce soir-là ce bon père Desbucquois à venir souper chez lui et lui promit de le mettre en relation avec les fermiers environnants, intéressés par ses services.

Ainsi, rapidement, le Révérend Père trouva pied-

à-terre chez nous et, de relation en relation, multiplia conférences et démonstrations, ces dernières se faisant le plus souvent dans la cour de notre ferme, évidemment.

Ainsi, notre père se fit l'artisan enthousiaste des relations publiques du savant radiesthésiste et il s'abattit chez nous de nombreux fermiers, industriels ou artisans qui cherchaient à prendre contact afin de bénéficier de cette science nouvelle.

Aussi, mon père emmena le Révérend Père aux quatre coins du canton pour y débusquer ces dangereuses ou utiles veines d'eau (suivant les cas) et, par là même occasion, des clients pour les entreprises de forage belges, ravies de l'aubaine.

Il fallait voir mon père expliquant avec passion à qui voulait l'entendre, la technique des baguettes de sourcier.

Il aurait bien voulu, d'ailleurs, imiter le père Desbucquois mais, comme disait ce dernier, il ne possédait pas le "fluide" nécessaire.

Le père Desbucquois eut bien quelques émules, comme moi-même, qui obtinrent quelques résultats. Mais rares finalement étaient ceux qui se voyaient capables de détections efficaces.

"Mais la pompe?" Me direz-vous... "Hein? Ah oui! la pompe!" J'y viens.

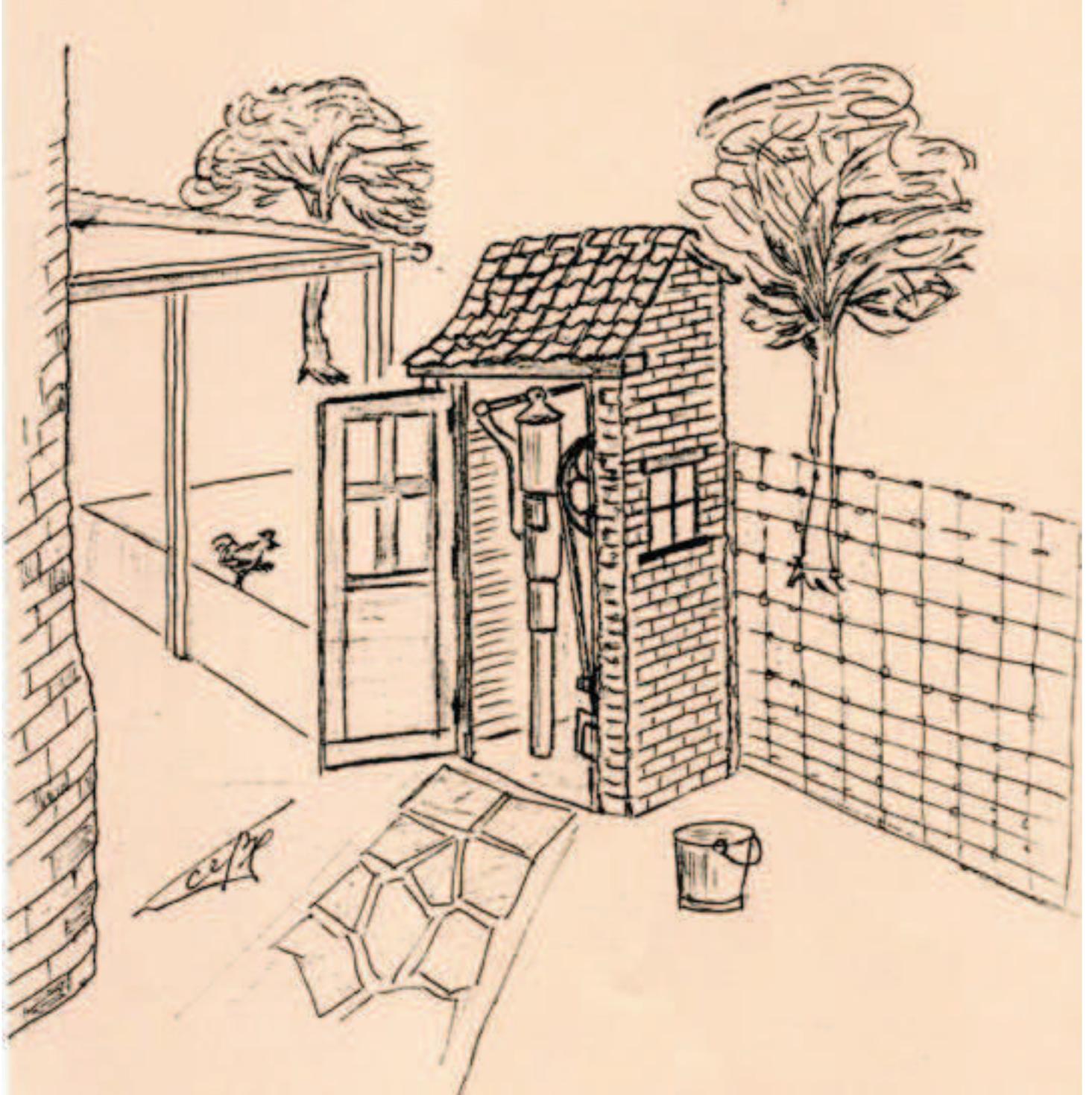
Il se trouvait que, pour servir de démonstration, le savant père avait plusieurs fois déterminé avec précision, dans la cour de la ferme, l'endroit présumé d'un courant souterrain. D'après ses dires, coulait à douze mètres de fond, une forte veine dont l'eau, grâce à la pression pourrait monter à deux mètres du sol. Il était tentant, pour convaincre les sceptiques, d'en faire l'éclatante démonstration en y creusant un forage. Certes, ces frais étaient inutiles puisque le ferme disposait de l'eau potable municipale. Mon père, lui, pour qui l'argent était fait pour être dépensé, chercha dès lors à faire croire qu'une pompe serait bienvenue pour suppléer, le cas échéant, aux pénuries possibles. Ma mère eut beau dire que c'était ridicule, comme d'habitude, il ne tint pas compte de son avis. Et l'on se mit à creuser.

L'on creusa, dix, onze, douze mètres. Rien. Le père Desbucquois expliqua que c'était normal, à cause de l'épaisseur de l'argile bleue qui fausse les calculs. On continue: quatorze, quinze mètres... Victoire! De l'eau!

Le religieux avait raison, l'eau monta à deux mètres.

Mon père s'en alla donc acheter une grosse pompe et un gros moteur électrique qu'on installa dans la tour carrée.

Dés lors, l'on pompa... "Bing-bong! Bing-bong!", à longueur de journée, le balancier entraîna le piston: "bing-bong". La vieille tour résonnait du bruit lancinant et infernal: "bing-bong!". Ma mère se mit à friser la crise de nerfs. Dès que mon père était aux champs, elle courait à la cave afin de rétablir l'eau du compteur après avoir coupé le courant qui alimentait la maudite pompe. Mais, dès son retour, mon père, prétextant des économies, la remettait en marche re-"bing-bong!"



30.

Un jour, des gens de la rue vinrent nous dire qu'une partie de la population protestait à la mairie contre la pénurie d'eau, alors qu'il y en avait dans la rue de Tournai. Un soupçon naquit dans nos esprits et l'on descendit à la cave. Le pot aux roses était découvert. Le compteur n'étant pas fermé, mon père pompait ainsi pour toute la rue. Gratuitement, bien sûr.

Pensez-vous qu'il eut décidé, dès lors, de fermer le compteur? Point du tout. Généreusement, il pompa tant qu'il put, jusqu'à ce que l'eau de la ville fût rétablie.

Fatiguée, usée à nouveau, la pompe s'arrêta. Un jour, à cause du vent, la niche s'est écroulée.

Quelques années plus tard, éternel bâtisseur, mon père imagina de construire à cet endroit une remise à outils. On récupéra les briques et la pompe s'est cassée. Elle n'eut même pas les honneurs de la ville ni la considération d'un brocanteur.

Mon père l'enterra pour en faire une conduite d'égout.

IN MEMORIAM, ETERNAM, AMEN.

C H A P I T R E N E U F

L'EAU CHAUDE

A côté de la ferme, s'élevait la brasserie des Croisiers. Construite également sur l'ancien emplacement de l'abbaye des pères du même nom, elle produisait, avant 1936, une bière de spécialité locale bien évidemment appelée "bock des Croisiers" ainsi qu'une bière de luxe qui faisait la fierté du propriétaire, M.Mulle.

C'était une proximité pratique pour mon père qui n'avait qu'à faire le tour du bâtiment pour se procurer la "drêche" de bière, résidu d'orge et de houblon, qui constituait une excellente nourriture pour ses vaches.

Un jour, il trouva cependant navrant qu'après chaque "brassin"(1) les ouvriers ouvraient les vannes d'où l'eau chaude s'écoulait dans le ruisseau.

En ce temps là, on ne parlait pas encore d'économies d'énergie, mais mon père se dit que c'était du gaspillage. Quel dommage en effet de laisser perdre cette eau chaude!

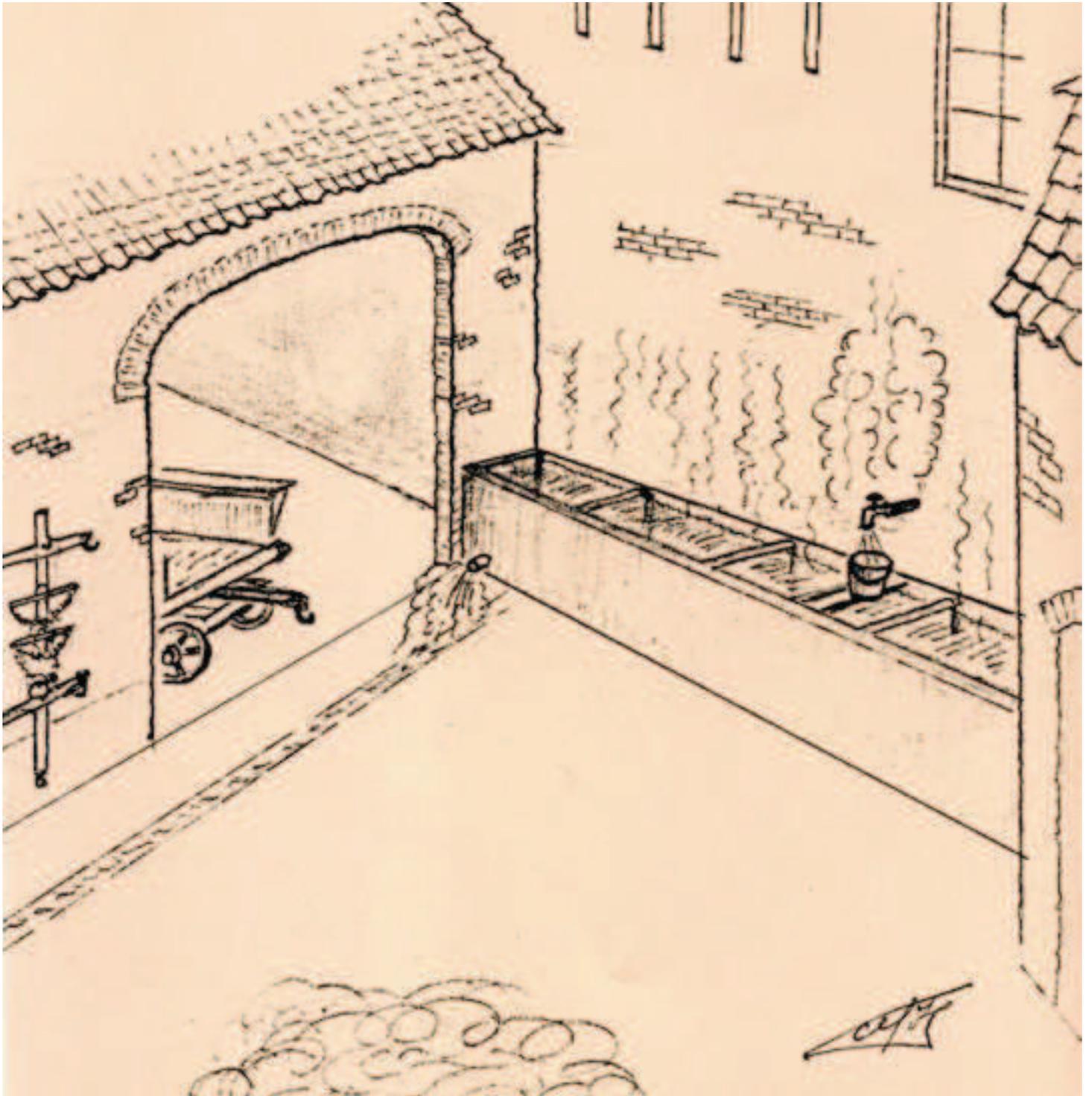
Au bout d'un temps, il se dit que c'était trop bête et proposa au contremaître de dévier cette eau chaude vers le mur mitoyen de la ferme. Il s'ingénia à percer ce mur pour y placer une tuyauterie au bout de laquelle un robinet permettait à ma mère d'utiliser l'eau chaude pour sa lessive.

Tout cela, sans lui demander son avis, bien entendu.

Cela fait, fier de lui, il dit à ma mère que désormais, elle n'aurait plus à faire chauffer d'eau.

Rapidement, l'on s'aperçut qu'il était nécessaire de connaître à l'avance l'heure et la minute de l'ouverture des vannes de la brasserie pour profiter à temps de cette eau à peine chaude. Il fallait aussi, nécessairement, que ma

(1) Cuvée.



mère, au jour et à l'heure prévue, se contraignait à se tenir prête à lessiver. Ce qui ne l'arrangeait pas forcément.

On assista donc à ce manège qui consistait, pour le bienveillant ouvrier préposé aux cuves, à hurler par la fenêtre de la brasserie qui donnait sur la cour de la ferme: "Y'a d'l'eau!" pour que mon père, ou le vacher se précipite à la cuisine répétant: "Y'a d'l'eau chaude!" afin que ma mère, toutes affaires cessantes, se mette à courir, un seau dans chaque main.

Naturellement, dès qu'elle était servie, il fallait, afin de ne pas gêner le travail de la brasserie, laisser le robinet ouvert et l'eau bouillonnante partait à l'égout.

Alors mon père se dit: "*Si je construisais un bac en ciment, l'on pourrait au moins la garder plus longtemps.*"

Puisque chez lui, de l'idée à la réalisation, il n'y avait que des gestes à faire, ce fut vite fait. Mais le problème n'était pas résolu pour autant. En effet, quand le bac en question était plein, l'eau excédente coulait quand même à l'égout.

Alors, se dit encore mon père: "*Chaque ou froide, c'est toujours dommage de perdre de l'eau.*" Derechef, il construisit un deuxième bac puis, plus tard, deux autres encore, pensant qu'à l'occasion, il pourrait y laver sacs de jute ou matériel divers.

Cependant, ce telles choses à laver, ça n'arrivait pratiquement qu'une fois par an; tandis que les bacs se remplissaient toutes les semaines...

Mon père alors, à contrecœur, tirait chaque samedi le bouchon de bois du bac et, mélancolique, regardait s'écouler cette eau perdue.

Connaissant son imagination "débordante", je présume qu'il songea sérieusement à étendre encore son installation, avec chutes d'eau et roue à aubes qui aurait peut-être permis d'actionner... une pompe; ou, que sais-je encore?

Mais il arriva un incident fâcheux qui arrêta net toute extension de l'affaire.

J'avais sept ou huit ans à ce moment-là et, pour aider ma mère, je m'étais un jour hissé sur les supports métalliques situés au dessus des fameux bacs afin d'y glisser les seaux sous le robinet.

Tandis qu'elle portait un seau plein à la cuisine, elle n'entendit pas le "flouc" de ma chute dans le bac. J'avais glissé sur les barres de fer mouillées. Je ne me souviens plus du temps que j'ai mis à me débattre, ni de la température des deux mètres cubes d'eau que contenait le réservoir, mais c'était heureusement celui qui se trouvait près des barres de fer auxquelles j'ai pu m'accrocher.

Quand j'arrivai, ruisselant, à la cuisine, ma mère fit cette fois une telle scène à mon père qu'il dut bien se résigner à ne plus entraver la coulée naturelle des eaux de la brasserie.

Les bacs subsistèrent encore des années. Mais la brasserie elle-même ayant cessé de tourner; on s'en servit pour y jeter les ordures.

C H A P I T R E D I X

LA PISCINE

Ah, la piscine! Je me souviens bien du jour où l'abbé Bréda, vicaire de la paroisse vint voir mon père pour lui parler de son projet. C'était vers les années 33-34. Il existait en effet dans son patronage, derrière la grande salle, un stand de tir abandonné, vestige de l'ancienne société locale "La Française" de gymnastique. Avec l'évolution des loisirs, le vicaire avait imaginé d'y faire construire une piscine, la natation devenant l'activité à la mode.

Le vénérable doyen Bayeux refusant de puiser dans l'argent des quêtes paroissiales pour financer les excentricités de son vicaire, ce dernier cherchait à recruter des volontaires pour réaliser ses ambitions.

Il est vraisemblable qu'il ne se doutait pas de l'immensité de la tâche, mais il savait bien une chose: il ne pouvait espérer parvenir à ses fins sans le concours actif de mon père.

Pour lui, mon père était l'homme miracle, par qui tout était possible. Il disposait de moyens de transport de matériaux, savait diriger les hommes et s'y connaissait un peu dans tous les métiers.

Il s'était dit qu'avec sa centaine de petits gars du jeudi et ses grands du cercle des jeunes, il aurait tôt fait d'évacuer les déblais de terre sur les tombereaux de mon père. Après quoi, "*Ca serait bien du diable*" s'il ne trouvait pas suffisamment de volontaires adultes pour construire cette fameuse piscine.

La foi de l'abbé se heurta bien un instant au réalisme de mon père qui entrevoyait la mesure du travail à accomplir. Il revint plusieurs fois à la maison reparler de son projet, et, malgré les reticences prudentes de ma mère,



mon père accepta enfin de "venir voir".

Dés ce moment, le vicaire lança le bruit du projet, considérant la cause entendue.

A la maison, la discussion était vive. Ma mère disait: "T'es pas sot! T'as pas assez de travail à la ferme?"

Mais, un jeudi, le père partit au patronage avec ses chevaux. La grande aventure était lancée. Car c'en était une! Et peu banale!

Une piscine, dans notre région était, c'est vrai, une chose rare à l'époque et l'affaire faisait grand bruit.

Dés les premières semaines, il y eut en effet assez de volontaires pour laisser croire que l'entreprise serait menée tambour battant.

Pour nous, les gosses du patronage, plus de foot ni de parties de drapeau. Tous avec seaux et brouettes, nous avons transporté la terre chaque jeudi jusqu'aux vacances d'été. Les adultes prirent le relais pour couler le béton mais, comme l'avait prévu ma mère, leur nombre diminua rapidement de sorte que mon père se trouva souvent contraint de se faire aider par ses propres ouvriers, négligeant ainsi le travail de la ferme.

La vie familiale devint vite insupportable cette année-là. Ma mère, surchargée de travail, contrainte de pallier les absences de son mari, devenait de plus en plus irritable.

Combien de fois répondit-elle sèchement aux marchands ou clients qui voulaient voir le "patron": "Le patron est à la piscine!" ce qui, à l'époque surtout, ne manquait pas de piquant.

L'été passa. Le soin aux vaches, la moisson, les autres récoltes s'effectuèrent tant bien que mal et, chaque fin de semaine, tel un mineur, mon père s'enfonçait dans les profondeurs de la terre.

Aux réprimandes de sa femme il répondait qu'il était trop tard, qu'on ne pouvait plus laisser tomber, qu'on ne pouvait faire sans lui; qu'il était même de son devoir d'aller jusqu'au bout.

On imagine aisément ce que cette entreprise a du lui coûter. Financièrement j'entends. Certes, les matériaux étaient en principes achetés par le vicaire grâce à la contribution de généreux donateurs, mais l'usage de ses chevaux, de ses benneaux, l'usure et la perte de son outillage ainsi que l'usage de bien d'autres matières prélevées sur la ferme représentent une addition non négligeable. Il faut aussi compter les centaines d'heures passées à coffrer le béton, cimenter les parois, armer les voutes des douches, avec une aide de plus en plus réduite.

Mais mon père allait toujours au bout des choses. Il avait le goût de ces entreprises démesurées. Et puis, il y avait ces visages réjouis, ces regards impatients de tous ces petits gars du "patro" qui, écartant les tôles de la clôture du chantier espéraient bientôt pouvoir plonger dans l'onde de cette piscine de rêve.

L'hiver vint. Ma mère, résignée, s'était organisée avec les domestiques pour les soins aux bêtes. C'était dès lors, tous les jours que mon père s'acharnait à cimenter les dernières parois.

Le vicaire était confus, il reconnaissait n'avoir

pas mesuré l'ampleur des travaux, mais, si près du but, il pria pour que les derniers volontaires ne se découragent pas. Le froid fit son apparition et bientôt le ciment gelait sur les truilles mais les hommes entrevoyaient la fin et les sourires crispés témoignaient de leur espoir de voir enfin la piscine s'ouvrir au printemps.

L'inauguration eut lieu au début de l'été 1936.

Cruelle désillusion pour le pauvre abbé Bréda qui avait été nommé dans une autre paroisse, c'est le nouveau vicaire, l'abbé Hoste, qui plongea le premier. Il y eut beaucoup de monde. Des discours, des félicitations, des honneurs, comme toujours.

Modeste, mon père se tenait derrière. On n'avait plus besoin de lui. Plus tard, de temps en temps, il venait furtivement voir les bandes de gosses qui étaient lâchés chaque jeudi dans sa piscine par les patronages environnants.

Peu lui importait que l'on sache ou non qu'il était l'artisan de cette affaire. Il aimait les enfants. Je me souviens avoir vu dans ces rares moments, son visage s'illuminer sous sa casquette, tandis qu'il tortillait sa moustache. Oui, d'avoir réalisé ça, il se sentait profondément heureux.

Cette piscine en plein air fonctionna suivant la clémence du temps, sans discontinuer, jusqu'à la fin de la guerre, en 44.

Je ne sais exactement si les explosions proches, du dépôt de munitions du château de la Marquise furent pour quelque chose dans les fêlures qui apparurent alors dans les parois de la piscine. Mais un jour, le mur en contrebas s'effondra. Indifférent, le vicaire d'alors n'a pas réagi. Tout a une fin.

Cependant, beaucoup de gosses de mon âge n'ont pas oublié. Quarante ans plus tard, j'ai rencontré l'un d'eux: "Tu te rappelles de la piscine?" dit-il. Et il avait aussitôt ajouté: "C'est ton père, hein, je crois, qui l'avait construite?" puis: "c'était un peu fou, quand j'y pense, mais en tous cas, je sais nager."

En effet, nous tous aussi, à la maison, nous savons nager. Même les filles. Faut-il rappeler que ce ne fut pas une mince affaire en ce temps-là? Des filles à la piscine du patronage... Quel scandale! Il ne pouvait être question de ça aux yeux des bigotes de la paroisse.

Heureusement, de 42 à 44, un vicaire "dans le vent" avait trouvé la parade. Chaque mercredi, le "patro" était interdit aux hommes et jeunes gens. Les jeunes filles allaient alors nager sous l'œil vigilant des dames patronesses; moralité oblige.

Ainsi, presque tout Lannoy apprit à nager...Sauf mon père; bien entendu.

Un travail de titan

Après la parution de la première édition de "Cet homme-là", une précision m'a été rapportée par Auguste Debuy qui fut toujours voisin et ami de mon père et sans conteste témoin privilégié non seulement de la plupart des événements ici rapportés mais encore, précisément, des péripéties survenues à propos de la piscine puisqu'il fut lui-même de la dernière équipe de volontaires à travailler avec mon père. Il rappella pour preuve que lui et toute l'équipe avaient inscrits leurs initiales dans la dernière coulée de béton.

Il fallut, me rappela-t-il, non des mois mais deux années (compte tenu des interruptions du chantier) pour parvenir au bout du projet.

Il pense d'ailleurs qu'ils ne seraient jamais parvenus eux-mêmes à terminer l'ouvrage sans l'idée géniale de mon père de mettre à contribution l'énorme grue qui en 1937 fut employée par les services de la Défense nationale à la construction des blockhaus du secteur, en prolongation de la ligne Maginot.

Il ne put pourtant m'expliquer comment mon père parvint à persuader le conducteur de cette grue de déplacer son engin pour un travail gratuit, à l'insu des autorités compétentes. Car, prétendit-il, (ce que j'ai du mal à croire) ce conducteur au grand cœur aurait pris sur lui de consacrer une fin de semaine pour la gloire de l'armée française.

Il fallut pourtant démolir le mur de la cour pour entrer la grue et mobiliser en même temps un certain nombre de véhicules agricoles. Décidément, il y avait bien de la générosité dans ce temps-là.

C H A P I T R E O N Z E

UN SACRE PAROISSIEN

C'était quelques semaines avant la déclaration de la guerre, en 1939.

L'atmosphère était au pessimisme. La population lannoyenne adulte, qui avait connu les affres de la guerre 14-18 assistait, anxieuse, au départ des premiers réservistes.

Le chanoine Bayeux, curé doyen de la bonne paroisse Saint-Philippe, multipliait, dans ses homélies, les exhortations à la prière pour la paix. Son église, comme toujours dans les circonstances tragiques, était pleine. Les fidèles, chaque soir suivant pieusement les neuvaines à la Vierge pour obtenir sa maternelle protection.

Ce dimanche-là, comme de coutume, nous nous étions rendus à la grand'messe et avions pris le repas de midi en famille.

Dès que la table fut desservie, afin de ne point salir nos beaux costumes, nous n'avions le droit que de nous distraire à des jeux d'intérieur et chacun d'entre nous s'adonnait qui à la lecture qui à des jeux de société. Moi même préférant l'aquarelle ou le dessin. N'étant pas privés entre-temps, des ébats dans la cour de la ferme, ces après-midis du dimanche ne nous étaient pas désagréables mais, hélas, ils étaient invariablement interrompus par la voix soudaine de mon père qui ayant furtivement jeté un œil par dessus son journal en direction de la grosse horloge, laissait tomber, d'un ton sans réplique: "Allons, c'est l'heure!"

L'heure de quoi? Me direz-vous. Mais l'heure des vèpres, bien entendu. à trois heures, il fallait y être. Tous, sauf parfois ma mère, car rarement on laissait la ferme sans personne. Alors, le plus lentement possible; car nous savions tous que l'horloge, tout aussi invariablement, avait reçu un

"coup de pouce" de cinq bonnes minutes du maître de céans; nous rangions nos affaires pour enfiler châles ou vestons avant de nous rendre à l'église.

A vrai dire, à cette époque, les vêpres faisaient partie du rituel consacré. Mon père considérait la pratique des vêpres tout aussi obligatoire que la messe pour une famille chrétienne.

Le dimanche, c'était le jour du Seigneur. C'est seulement ce devoir accompli, que nous étions libre de nous rendre aux cercles de jeunes ou au cinéma paroissial.

En ce temps troublé, donc, l'église était aux trois quarts remplie d'une foule fervente et M. le Doyen en profita pour clore les vêpres d'un salut au Saint Sacrement, pour la paix. Soudain, les dernières suppliques à peine terminées, alors que les fidèles s'apprêtaient à vider les lieux, mon père, qui se tenait au premier rang se leva et plaça sa haute stature dans l'allée centrale, face à la foule. Son chapelet en main il annonça d'une voix ferme: *"Je vous propose à tous de nous engager à faire un vœu pour éviter la guerre et de promettre que chaque dimanche, après les vêpres, nous irons en procession autour de l'église, afin que la Vierge obtienne du Seigneur que la paix soit préservée."*

Saisie de stupeur, la foule attendit alors la réaction du doyen. Celui-ci, non prévenu, ébahi de cette ferveur spontanée ne crut pas pouvoir freiner l'expression d'une aussi grande foi. D'un signe, il rameuta ses enfants de chœur et emboîta le pas à mon père qui, sans attendre, marchait déjà en tête, scandant d'une voix forte: *"Notre père, qui êtes aux cieux..."* En colonnes disciplinées, la foule suivit alors, répétant: *"Donnez nous aujourd'hui notre pain..."*

Le cortège sortit donc sur la place, puis serpenta sur le pourtour extérieur de l'édifice à la suite des enfants de chœur qui portaient la croix; au grand étonnement des riverains. Avec le curé, chacun répétait: *"Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous..."*

Certes, c'était étonnant, mais nous, les gosses, n'étions pas particulièrement ravis de cette initiative. Bref; s'il ne s'était agi que d'une fois, mais...

Le dimanche suivant, fidèle à son vœu, mon père remettait ça. Curieusement, j'avais remarqué un peu moins de monde aux vêpres. Puis, avant la fin de la cérémonie, l'on vit des dizaines de personnes se défilier sournoisement pour éviter la procession.

Déjà les enfants de chœur caracolaient au petit trot, débordant les pas réguliers de mon père pour avoir plus vite bouclé le tour de l'église.

Le troisième dimanche, rasant les murs extérieurs, ça n'était déjà plus une procession, mais seulement une file de quelques dizaines de vieilles bigotes ou des voisins de mon père (qui n'osaient pas faire autrement) qui le suivaient encore, répétant de plus en plus faiblement: *"Sainte Marie mère de Dieu, priez pour nous..."*

Quelques jours plus tard, c'était la guerre...

Ainsi s'achevait un vœu pour la paix qui, de toute évidence n'avait aucune chance d'être suivi par une population qui n'avait, de toute manière, point été consultée.

38.

Ce vœu constituait pourtant à nos yeux un acte assez grave et sûrement mon père n'en avait-il pas mesuré l'ampleur des conséquences.

Bien qu'il nous soit difficile de dire: "Heureusement, il y a eu la guerre," on ne peut, connaissant mon père, sa foi et son honnêteté, que remercier le Seigneur d'avoir permis la fatalité des événements qui l'ont délié de son engagement car, à l'heure où j'écris ces lignes, en ce dimanche après midi, sur le pavé de la place de l'église; seul; tout seul; répétant: *"Que votre volonté soit faite..."* Il tournerait encore...

C H A P I T R E D O U Z E

UN FAMEUX BOULANGER

On disait souvent de mon père, pour le flatter, qu'il connaissait tous les métiers et qu'il exerçait aussi le métier de cultivateur à ses moments perdus.

Il en est un pourtant qui fut plus sérieux que les autres, bien qu'il ne l'exerçât pas personnellement, c'est celui de boulanger. Il faut vous raconter ça.

L'affaire commença vers 1936 avec une crise de surproduction du blé (oui, déjà) qui avait pour conséquence que, dans la région, beaucoup de cultivateurs avaient leurs granges et greniers bourrés de grain invendable. Il faut dire qu'en ce temps-là, les coopératives de stockage n'existaient pas encore et les meuniers n'achetaient que pour leurs besoins dans un marché largement approvisionné. Ma mère qui avait quatorze personnes à table tous les jours, trouvait ridicule (à juste titre) d'acheter du pain en ville alors que tant de blé moisissait dans les greniers.

Mon père tenta alors de trouver une solution.

A la Foire commerciale, il avait remarqué quelques fours en tôle de type familial, très pratiques pour cuire dix pains à la fois. Un jour, s'étant procuré l'adresse du constructeur, il se rendit en Belgique pour s'en procurer un, avec l'approbation de ma mère.

Mais à son retour, il n'avoua pas tout de suite - et pour cause - la nouvelle excentricité à laquelle il s'était livré. Il bafouilla, qu'en raison des circonstances, il avait jugé bon d'investir plus audacieusement. Il prétendit que ces petits fours en tôle n'étaient pas solides, etc...

Enfin bref; il avait acheté une boulangerie complète avec tout le matériel et un four de cent cinquante pains.

Ma mère jeta les bras au ciel: "T'es pas fou! Où t'iras chercher les sous?". Mais lui, persuasif, répliquait: "Mais si, tu verra, le marchand a raison, ça va aller, on s'arrangera."

On s'est arrangé en effet; il a bien fallu. Quelques semaines après, un camion débarquait une équipe d'ouvriers qui, consciencieusement, se mirent à démolir une partie de la maison là où se trouvait la véranda et l'arrière-cuisine et l'on vit s'édifier un magnifique four en briques réfractaires de cinq mètres sur trois, muni d'un dévorant foyer de fonte et d'une jolie façade de briques fantaisies au milieu de laquelle s'ouvrait une belle porte métallique à contrepoids. Le tout, agrémenté de leviers et tringles coulissantes à poignées de cuivre jaune, d'une horloge et d'un amusant œillette.

L'on abattit encore le mur du couloir pour agrandir le futur atelier. On plaça un grand bac en bois et un superbe pétrin mécanique. Au long d'un mur, on plaça également de longues planches pour y mettre deux centaines de "catoires" (1).

Quand tout fut installé, mon père embaucha deux ouvriers boulangers et l'affaire fut mise en route.

Avec le recul, je reste époustouflé par cette entreprise et n'ai pas encore compris comment mon père a pu la mener à bien en plus de l'écrasant travail de la ferme.

Toujours est-il qu'en quelques années, tous les stocks de blé des fermiers environnants avaient disparu dans son four, passant par la moulin de Leers qui en ce temps-là marchait encore... Enfin; à l'électricité.

La clientèle, habituée au pain trop blanc, s'était mise à apprécier ce gros pain de ferme et un médecin lillois spécialiste de l'estomac avait même passé un contrat commercial avec mon père pour du pain complet qu'il administrait copieusement à ses malades.

Toutes les semaines, donc, un camion partait en direction de Lille, bourré de pains de régime, emballés à la marque des "Croisiers".

Un matin de 1938, notre premier boulanger n'était pas venu travailler. Il s'était pendu. On ne sait pourquoi. Notre jeune vacher Ernest, qui lui prêtait la main de temps en temps, prit le relais. Comme il était coureur cycliste amateur il allait en plus, livrer en ville avec son vélo.

Bref, l'affaire marchait bien. Notre mère qui avait finalement pris les choses avec philosophie avait transformé la petite pièce du milieu en magasin et installé des rayonnages et les gens venaient acheter en plus du lait du beurre et des œufs, ce bon pain gris et des faluches pour le goûter des enfants. En fin de semaine, toute la maison embaumait de ces fameux gâteaux aux raisins qui complétaient heureusement la réputation de notre production boulangère.

Le dimanche matin, au petit déjeuner, on avalait avec délice ces étoiles au sucre qu'on appelait des "gâteaux carrés" et qui devinrent, plus tard, ma propre spécialité, quand, à mon tour, je pris le relais au pétrin.

Je crois bien que le souvenir le plus attendrissant de cette époque, c'est celui de ma mère, les veilles de Noël, confectionnant avec amour les cocardes de ruban multicolores qui emprisonnaient de multiples "jésus" en sucre rose, sur le nombril des fameuses coquilles.

Ah, certes, dans leur vie commune, Papa en a fait voir de toutes les couleurs à Maman. Mais pour cette fois

(1) *Paniers entoilés.*

au moins, cette entreprise de boulangerie ne fut pas la pire de ses excentricités. Il me semble bien qu'en même temps que ses enfants grandissaient et commençaient à se rendre utiles, cette aventure fut l'occasion pour ma mère d'une vie plus variée, agrémentée de plus de contacts humains et d'occupations plus enrichissantes.

Quant à nous, les enfants, il nous faut bien reconnaître que cette salle de boulangerie constituait un terrain de jeu privilégié, le soir, après l'école. C'était surtout le cas pendant l'hiver, car la pièce était particulièrement chaude.

Nous ne pouvons pas oublier ces parties de cirque qu'on y faisait en dépit des boulangers qui, le lendemain matin retrouvaient parfois leur cadre de travail sens dessus dessous.

Un jour, cependant; ils en avaient eu "ras-le-bol". Ils ne vinrent pas travailler. Il fallait pourtant faire le pain. Mon père, qui ne se laissait jamais démonter se dit qu'après tout, il le ferait lui-même.

Il fit la pâte, on l'aida à mettre en moules, il l'enfourna et, voulant comme toujours, tout faire à la fois, partit traire les vaches. Quand il revint défourner; ses pains ressemblaient à des bûches de charbon de bois. Il se dit qu'il avait trop chauffé et fit une deuxième fournée qui sortit en galettes plates comme des bérêts basques.

Je crois bien que c'est la seule fois où il se hasarda à faire du pain.

Il faut dire aussi que les événements allaient changer le cours des choses. Bientôt, ce fut mai 1940, l'invasion allemande et l'évacuation.

Au retour, après deux semaines, toutes les boulangeries étaient fermées. A la mairie, l'adjoint nous suppliait de cuire du pain mais nous n'avions plus d'ouvrier boulanger. Alors Papa s'en alla demander à Bonbon la Chique de venir. Ce vieil homme tenait une boutique de confiserie en face et mon père savait qu'il avait été boulanger. Mais voilà; on l'appelait Bonbon la Chique car il traînait le soir à ramasser les mégots qu'il s'empressait de chiquer à longueur de journée.

Toute la famille fut scandalisée que Papa ramenait cet homme dégoûtant à la maison mais il nous disait que ça n'était que pour quelques jours. Six mois plus tard, l'homme était toujours là. Il avait l'air heureux de retrouver son ancien métier, tandis que sa femme tenait sa boutique. Mon père, toujours bon cœur, hésitait à le remercier.

Cependant, les habitants de la rue, sachant que le pain de chez nous était fait par ce vieux déguenillé qui avait coutume de cracher dans les caniveaux, s'en allèrent acheter leurs miches ailleurs, dès que d'autres boulangers se furent remis au travail.

C'est ainsi qu'à la perte de nos clients, le vieux Bonbon comprit de lui-même la situation et s'en alla.

C'est alors que je fis moi-même l'apprentissage du métier avec l'aide du Gros Victor, un réfractaire du travail obligatoire né en Allemagne qui lui aussi avait été pâtissier dans son jeune temps. Lui, au moins, était sympathiquement connu à Lannoy.

En cette période de guerre et de privations, mon père ne pouvait encore que nous mettre dans des situations difficiles, car les œuvres sociales qui essayaient d'organiser des distributions pour améliorer l'ordinaire des familles s'adressaient à lui plutôt qu'à d'autres pour obtenir des fournées de brioches, coquilles ou autres gâteries mais ne fournissaient pas le plus souvent les ingrédients nécessaires de sorte que Gros Victor et moi-même devions faire des couques au lait...sans lait; ou des gâteaux sans œufs ni sucre, sauf l'obligatoire générosité de mon père.

La guerre finie, d'aucuns pensaient logiquement que l'un d'entre nous poursuivrait l'aventure puisque four et matériel existaient pour démarrer une carrière dans cette intéressante activité. Mais quant à moi, il m'était physiquement impossible de supporter plus longtemps le confinement entre ces quatre murs. Il me fallait le grand air. Mon frère Jacques s'essaya bien aussi quelque temps au pétrin mais préféra le travail du bois.

Quant à Albert qui poursuivait ses études, il partit au séminaire. Philippe, fermier dans l'âme, s'en désintéressait totalement. Il ne restait que les filles. Or, en ce temps-là, les filles de fermiers, c'était encore un peu la "bourgeoisie". Il n'eut pas été question pour elles de faire un métier d'homme.

Petit à petit, les fournées diminuèrent. Une par jour, puis trois par semaine, puis une seule, pour nos besoins. Enfin, un boulanger voisin vint demander à mon père de lui rendre service. C'était un petit malin. Mon père a dit oui. Il devait construire chez lui un nouveau four moderne. Pendant un mois, son atelier étant livré à une entreprise, il put ainsi cuire son pain chez nous. Quand cela fut terminé, notre boulangerie s'arrêta définitivement et devint, l'hiver, notre terrain de jeu privilégié.

Et puis les conditions avaient changé. Légalement, un cultivateur n'avait plus le droit de vendre du pain fabriqué à partir de son blé; à cause des taxes, bien sûr. Contraint de vendre les céréales et d'acheter de la farine, mon père n'avait plus grand intérêt à poursuivre l'expérience.

Les privations étant finies, les consommateurs, de leur côté, avaient repris goût pour le pain blanc et ne pensaient plus à faire régime.

Avec le Gros Victor, on fit bien encore quelques coquilles, durant quelques années, pour les collectivités, patronages et compagnie, sur commande. Puis, un jour de printemps, le matériel fut dispersé. Il ne reste aujourd'hui que le four, pour notre souvenir attendri de ce temps du bon pain.

CHAPITRE TREIZE

L'EVACUATION

Les nouvelles étaient alarmantes. Les troupes allemandes, dédaignant la ligne Maginot, avaient franchi les frontières belge et luxembourgeoise. Leurs colonnes blindées fonçaient dans les Ardennes. Vers le 8 mai 1940, l'ordre était arrivé à Lannoy, ainsi que dans les villes voisines situées dans la zone de défense, d'évacuer la population afin de laisser toute liberté de manœuvre aux troupes alliées et de préparer le secteur à la résistance. Cependant, mon père n'avait nullement l'intention de quitter les lieux. Il avait déjà jugé l'inutilité de jeter la population sur les routes dans de pareilles circonstances.

Le garde municipal avait beau frapper à toutes les portes, les habitants de la ville ne se décidaient pas non plus à s'en aller. Occupé à traire les vaches avec mon père, je vis enfin arriver le maire de Lannoy, M.Piat, assez gêné et embarrassé, car il avait reçu l'ordre d'organiser le replis des habitants de sa commune vers un petit village de Vendée, où, paraît-il, l'accueil était prévu. Or, il était lui-même un des rares privilégiés à posséder une voiture automobile. Il se trouvait sur le point de s'en aller. "Vous comprenez..." dit-il hypocritement à mon père "...Il faut que je parte avant pour préparer l'endroit prévu; aussi, je dois pouvoir compter sur un homme comme vous, sachant organiser le voyage et disposant de chevaux et de voitures." Je me rappelle que mon père, tout en trayant sa vache, répliquait au maire que c'était de la folie, qu'à pied ou à cheval, personne n'arriverait jamais à destination avec la tournure que prenaient les événements. Cependant, devant l'insistance de son interlocuteur qui le connaissait bien, il ne pouvait que finir par accepter. Dès qu'il eut dit oui, M.Piat

donna l'ordre au garde champêtre de rassembler le monde devant la ferme et partit avec sa voiture surchargée de valises.

On assista alors au spectacle incroyable de tous ces gens équipés de sacs à dos, de paquets ficelés, avec ou sans bicyclette, entourés d'objets hétéroclytes et même, de mobilier (puisque'on avait dit dans les rues que l'on pouvait emmener ses affaires, que M.Herbaux s'occupait de tout)

Les bonnes sœurs arrivèrent avec les vieux de l'hospice encore valides. Des familles nous confiaient qui un gosse, qui une tante, qui leurs vieux parents. Des vieilles demoiselles n'avaient que leur sac de voyage. Beaucoup pensaient qu'on les conduirait dans une gare.

Lorsqu'il eut analysé la situation, mon père donna rendez-vous à tous pour le lendemain matin et s'en fut quêrir voitures et chevaux tandis que notre commis boulanger passa la nuit à cuire du pain.

Donc, tôt le matin, étaient rassemblés dans la rue de Tournai, outre un chariot à ressorts que nous possédions, une voiture bâchée de messagerie, un fourgon d'usine et une plate-forme de charbonnier.

Mon père mit ses "traits du Nord" Robert et Bijou sur le gros chariot bourré de valises et de colis que les gens y jetaient pêle-mêle. Notre ouvrier, le Grand Maurice, sur le fourgon, attela les chevaux abandonnés d'un fermier voisin. Sur ce fourgon s'étaient entassés les vieux de l'hospice, tandis qu'un de nos saisonniers qu'on appelait le Grand Cho s'appropriait la plate-forme sur laquelle était déjà juchés toute une famille, amis et voisins, tandis que mon père lui "attribuait" le cheval des messageries.

Notre propre famille s'installa enfin sur le camion bâché dont le fond était bourré de trois fournées de pain et de plusieurs sacs de sucre de nos contingents de betteraves. Dans les brancards, on attela Major, notre troisième cheval dont, semblant de rien, je saisis moi-même les rênes. Mon père était inquiet car, contraint de conduire le gros chariot, il cherchait à confier cet équipage à un conducteur expérimenté. Je n'avais que quinze ans. Ne trouvant personne, il me regarda au fond des yeux et me dit simplement: "Prend garde à ta mère..."

Puis il fit le tour de la colonne et procéda à l'appel. Nous étions exactement cent quatre vingt dix personnes; une bonne partie de la population avait, bien sûr, opté pour d'autres moyens de replis et une minorité avait décidé de se cacher sur place, pour des raisons qui n'étaient pas toujours honnêtes d'ailleurs.

Derrière sa voiture, mon père eut la mauvaise idée d'attacher une vache. Ayant confié les douze autres à un demi-vaurien nommé André qui était employé de la ville et qui avait promis de tenir la ferme en notre absence.

Enfin, vers treize heures, la colonne s'ébranla, les cyclistes en avant, les valides à pied, accrochés par des cordes liées aux véhicules. Les vieux pleuraient, les jeunes riaient. Cherchant à éviter les centre-villes, mon père prit la direction de Croix par le quartier des Trois-Baudets.

Vers le cinquième kilomètre, à la hauteur du parc Barbieux, la vache commença à racler le sol. Mon père fit

une halte pour la traire afin de la soulager. Les enfants étaient ravis d'en boire le lait, tout chaud, dans un même bol souillé de poils. A l'approche de Wasquehal, elle se laissait traîner de nouveau. Pour s'en séparer, on alla donc chez mes grands-parents non loin de là et on y laissa la vache.

Malgré l'insistance de Grand-mère qui le suppliait de rester, mon père repartit.

Plutôt que les grandes routes encombrées par les troupes, mon père avait choisi un itinéraire champêtre où il était assuré, chaque soir, de trouver un gîte commode dans les fermes qu'il connaissait.

Ayant ainsi traversé Marquette et Verlinghem, on arriva à Pérenchies, déjà abandonné par beaucoup de fermiers. C'est ainsi qu'après avoir installé tous nos gens dans les granges d'un de ses cousins, mon père nous fit rassembler et traire les malheureuses vaches qui beuglaient dans les pâtures. Ainsi, nous les soulagions et, en même temps, nous nourrissions les vieux et les enfants.

Des vieilles se plaignaient même qu'on ne leur servait pas de café. D'autres pestaient contre l'organisation du "voyage", c'était cocasse! Mes frères et leurs copains du même âge, à califourchon sur des balles de paille, se livraient à leur jeu favori de la bataille, avec des figurines en carton qu'ils avaient emporté.

Nous, les jeunes, on s'amusait bien; ayant le sentiment de vivre une aventure exceptionnelle. Ma mère, elle, veillait à ce que tous soient au mieux installés pour la nuit. Une belle nuit constellée d'étoiles.

Le deuxième jour, très tôt, nous repartîmes par Ennetières, Radinghem, Fromelle et Aubert. Au carrefour du café de la Bombe, des gendarmes français à l'allure bizarre nous indiquent une mauvaise direction. Connaissant parfaitement les lieux, mon père passe outre. La circulation devient dense. Sur la route de Béthune, on croise de nombreux convois militaires en désordre.

Notre colonne étant maintenant soumise à de fréquents arrêts, certaines personnes en profitent pour communiquer avec celles qui sont embarquées sur les véhicules. C'est ainsi que nous eûmes notre unique blessée.

En effet, outre ses plus jeunes enfants, ma mère avait à ses côtés une femme enceinte et un petit garçon appelé Jules. Sa mère qui marchait se précipitait presque à chaque arrêt pour s'inquiéter de son "petit Jules".

Dès que la voiture de devant repartait, le cheval, Major, emboîtait automatiquement le pas sans attendre le coup de rênes et la roue écrasa le pied de la dame. C'était bien embêtant. Elle hurlait et le gosse pleurnichait.

Nos cyclistes s'en allèrent quérir une ambulance anglaise qui passait par là. Très aimables, les Tommies embarquèrent la dame en nous rassurant du geste. Dans cette foutue pagaille, on ne comptait plus la revoir et pourtant, une heure plus tard, l'ambulance nous ramenait la blessée, pansée, soignée et plutôt satisfaite d'avoir le droit de prendre place dans notre voiture, à la désolation d'une de mes sœurs, contrainte de marcher à son tour.

Vers midi, mon père fit halte dans une pâture. Bien lui en prit car en plein casse-croûte, nous regardions le ciel, attirés par un ronronnement et vîmes apparaître

dans le soleil quatre avions de chasse que nous prîmes d'abord pour des appareils français qui soudain laissèrent apparaître des croix noires. C'étaient des Messerschmitt qui piquaient droit sur nous.

Je crois que de ma vie, c'est le moment où j'ai eu vraiment peur. En plusieurs passages, la route fut mitraillée. Un peu plus loin, des fourgons sautaient. Des chevaux, des gens furent tués. La panique était générale. Chez nous, certains s'étaient jetés à plat ventre sur l'herbe. Les frères Dujardin avaient sauté à pieds joints dans un grand fossé; d'autres s'étaient réfugiés sous les chariots. Puis les avions s'éloignèrent. D'abord, l'on courut s'assurer que personne parmi nous n'était blessé.

Tout le monde s'était relevé et, ce faisant, nerveusement, l'on se mit à rire aux éclats. Des personnes très sérieuses s'étaient relevées, beau gilet ou robe à fleurs garnis de superbes bouses de vaches étalées

Les frères Dujardin, sortis du fossé où coulait du purin sentaient tellement mauvais qu'ils étaient assurés d'une place désormais dégagée sur la route.

Ayant jugé la situation, mon père dit: *"faut pas rester là."* Et la colonne repartit par une route moins exposée.

Fréquemment, l'on se faisait doubler par des cyclistes qui se disaient réfugiés hollandais. Or, il n'y avait curieusement que des hommes et tous portaient une couverture rouge enroulée sur leur vélo.

Après la guerre, il y aura une polémique à leur sujet. Etait-ce des francs-tireurs allemands qu'on appelait la "Cinquième colonne"? Pourquoi n'étaient-ils toujours qu'à douze ou treize? Pourquoi, passant les nuits dans les granges, comme nous, refusaient-ils de communiquer?

Deux dames, en revanche, nous amusaient beaucoup dans notre convoi. c'était notre voisine tenancière du café et sa sœur. Très élégantes, elles semblaient indifférentes aux péripéties de l'exode. A chaque arrêt, elles s'asseyaient sur des serviettes au bord de la route et se poudraient consciencieusement. puis elles repartaient, bras dessus, bras dessous, protégeant leur fond de teint sous une ombrelle multicolore. Pour elles, l'odyssée tragique, d'autant qu'il faisait beau, avait l'air d'un safari touristique.

D'autres voyaient des espions partout. Chaque inconnu qui leur paraissait bizarre subissait de leur part un contrôle d'identité. Des anciens combattants, le ruban à la boutonnière, conspuaient les soldats isolés de n'être pas au front et leur faisaient des leçons de morale patriotique.

En fait, il semblait bien que seuls ou groupés, les militaires français avaient perdu leurs chefs. Sans ordres et souvent désarmés, ils ne pouvaient plus rien dans cette débâcle généralisée.

L'on s'amusait aussi de la mine dépitée du Grand Maurice qui conduisait la voiture des vieux de l'hospice.

Lui qui pour toute religion ne connaissait que le zinc du bistrot, subissait à longueur de journée les "Avé Maria", rosaires et cantiques que la "bonne sœur" de Saint Vincent aux longues cornettes leur faisait dire

ou chanter avec des accents souvent faux.

A l'approche de Béthune, les militaires se faisaient rares. A notre étonnement, refluaient en contresens d'autres réfugiés, visiblement épouvés. Certains étaient blessés. D'autres nous disaient de ne pas continuer, que les Allemands étaient déjà à Saint-Pol. Sceptique, mon père fit rentrer tout le monde dans une grande ferme et envoya ses cyclistes aux nouvelles. Ils revinrent bientôt, disant que le pont sur la Lys était sauté et qu'il était impossible d'aller plus loin. Il se confirmait par ailleurs que les chars ennemis avaient bien effectué une percée fulgurante par Arras, Saint-Pol et Montreuil pour encercler l'armée anglaise dans la poche de Dunkerque.

Tandis que l'on donnait aux chevaux leur picotin (1), mon père invita tous ses gens à se coucher de bonne heure. A peine étions nous installés dans la paille qu'un grondement lointain se fit entendre. Sortis de la grange, l'on vit le crépuscule troué de fusées éclairantes au dessus de la banlieue béthunoise. Des escadrilles de Stuka vinrent ensuite déverser un déluge de bombes aux alentours de la gare; chaque vague d'assauts ponctué d'effroyables sifflements.

Très loin, le canon tonnait, mais là, aucune D.C.A. ne semblait s'opposer au raid allemand.

Vers minuit, le calme était enfin revenu. La route, curieusement dégagée, brillait sous la Lune. Mon père voulut en profiter et, malgré les protestations, il fit procéder à l'appel et au départ. En une demi-heure, tous se retrouvaient sur la route en sens opposé. Sans s'occuper des avis contraires, il avait décidé de rentrer. Le silence s'était établi dans la petite troupe. Beaucoup avaient mal aux pieds mais suivaient les chevaux que mon père pressait de la voix. Dans le milieu de la matinée du 16, au pas accéléré, nous avons refait tout le chemin qui nous séparait du carrefour du café de la Bombe, à l'enseigne prédestinée. En effet, ayant été atteint par une bombe, ce café n'était plus que ruines. Tout autour, ce n'était que désolation. A la croisée des chemins, des gens se trouvaient là, hébétés, pleurant des parents, tués ou blessés.

Je vis passer une femme qui traînait une poussette dans laquelle gisait un enfant mort. Cette fois, c'était la guerre, et plus personne ne songeait à rire. Les réserves de pain étaient épuisées et nous "marchions" au sucre.

A tour de rôle, les fatigués montaient sur les chariots. Les chevaux étaient couverts de mousse mais mon père ne leur accordait aucun répit. On atteignit enfin le village de Pérenchies et la ferme du cousin Carton, également abandonnée. Les vaches beuglaient, leurs mamelles gonflées comme des barriques. L'on se remit à traire les pauvres bêtes avec d'énormes difficultés.

Tout le monde étant installé, ma mère fit sortir des étrangers de la cuisine dévalisée et s'occupa des enfants.

Mon père emprunta alors un vélo car il était pressé de se rendre à Lannoy, en proie à un pressentiment.

Il arriva en effet à sa ferme et n'y trouva plus son bétail. Se précipitant dans la pâture, il y trouva un camion et des hommes occupés à charger les vaches pour

(1) Ration d'avoine

48.

l'abattoir. Ils étaient munis d'un ordre de réquisition, faux, naturellement et refusaient de les décharger.

Ayant heureusement retrouvé un officier anglais, ce n'est que devant la menace du révolver de ce dernier que les voleurs abandonnèrent le terrain.

Le lendemain, nos cent quatre vingt dix voyageurs se retrouvaient sains et saufs dans le quartier de la gare de Lannoy avant d'être enfin dispersés. Tous comptes faits, la mission impossible s'était achevée au mieux des événements.

Il nous fallut quant à nous tout de même une semaine avant de rentrer à Lannoy car la ville était toujours interdite. Alors, l'on retourna à Wasquehal, chez les grands parents. Quelques personnes sans famille nous accompagnaient.

C'est là que l'on vit arriver les premiers soldats bleu-verts aux lourdes bottes martellant le pavé. L'armée française s'était évanouie dans la nature. Seuls, désespérément, quelques centaines de tirailleurs sénégalais avaient glorieusement résisté à la Citadelle de Lille.

Lorsqu'enfin l'on put rentrer chez soi; mises à part les vaches sauvées in-extremis; il n'existait plus qu'un cochon noir et boueux et trois ou quatre poules sans queue.

La maison aussi avait été pillée et avait subi pas mal de dégradations. La boulangerie était sens dessus dessous et les catoires carbonisées.

Quant à notre "gardien" André, il avait disparu avec le matériel de cuisine. Bref, l'exode ayant tourné court, le temps d'occupation commençait.

Les couvertures rouges

Des histotiens se sont penchés sur le mystère des cyclistes aux couvertures rouges. En fait, la preuve a été établie qu'à l'origine, il y eut bien de jeunes hommes de nationalité hollandaise qui, craignant d'être pris par les Allemands, fuyaient avec des aides officielles de leur pays vers des hébergements au sud de la France, avec vivres et ... couvertures rouges, fournies par les organismes sociaux.

Il fut donc facile, pour l'armée allemande, renseignée par ses services secrets, d'organiser des escouades de francs-tireurs ayant la même apparence. Ceux-là, mêlés à la foule des évacués pouvaient ainsi atteindre facilement les ponts et ouvrages minés par les sapeurs français chargés de les faire sauter. Ainsi, ils facilitaient l'avance des blindés allemands.

Il était donc pour nous difficile, ne pouvant distinguer la langue néerlandaise de la langue allemande de savoir qui nous avons ainsi côtoyé. Il est probable que, sans le savoir, nous avons logé dans des granges au côté d'authentiques soldats ennemis.

La technique suivie, connue après la guerre, était la suivante : déguisés en civils et montant des vélos réquisitionnés à la frontière hollandaise, ces francs-tireurs parvenaient, sans arme, à un objectif désigné. Là, d'autres faux évacués apportaient armes et uniformes cachés dans des véhicules ordinaires et très divers qu'ils entreposaient à proximité. Quand les chars Panzer parvenaient sur l'objectif, celui-ci se trouvait ainsi déminé et gardé en l'état. Le même processus fut d'ailleurs utilisé en 1944 dans les Ardennes, mais cette fois, avec moins de succès.

Lorsque nous sommes rentrés à la ferme l'exode finie, nous avons trouvé treize vélos hollandais dans la grange et des traces témoignant que des troupes avaient logé là. Naturellement, mon père a déclaré la découverte des treize bicyclettes à la mairie et lui qui avait perdu son vélo dans l'aventure, n'en a conservé aucun.

C H A P I T R E Q U A T O R Z E

L'HOMME ET LA RESISTANCE

Comme beaucoup d'anciens combattants, mon père avait subi avec indignation, dès 1937, l'implantation très peu écologique dans ses champs, de ces masses de béton que l'on appela blockhaus, édifiés selon le plan Maginot.

C'était bien la peine d'avoir enduré tant de souffrances et perdu tant de camarades de combat en 14-18 pour en arriver là et craindre à nouveau une invasion.

Il fulminait contre ceux qu'il appelait ces "généraux d'opérette" et ces "politiciens trouillards" qui avaient honteusement capitulé devant les prétentions d'Hitler.

A lui, qui avait servi aussi deux années d'occupation en Allemagne, il semblait plus simple d'y rester que d'abandonner ainsi la Rhénanie devant une menace qui, somme toute, n'était qu'une parade militaire. Dès lors, la suite devenait inévitable. En 1939, c'est avec l'émotion que l'on devine qu'il revit les premiers rappelés de la "territoriale" composée pour beaucoup d'anciens combattants vêtus encore du célèbre uniforme bleu-horizon. Ceux-là qui, avec un armement démodé, étaient désormais affectés à la garde des ponts et autres points stratégiques.

L'uniforme kaki des jeunes soldats ne le rassurait pas plus, car ils étaient eux aussi équipés des mêmes canons qu'en 14, traînés par des chevaux. L'infanterie, armée de fusils Lebel n'était pas plus avancée face aux chars de l'envahisseur.

Certes, quand il vit l'armée anglaise quadriller son exploitation de barbelés et creuser des tranchées farcies de nids de mitrailleuses, cela ne lui fit pas plaisir mais rassura un peu son honneur patriotique. Pourtant, il sentait bien que l'ombre de 14 était loin de galvaniser le pays.

Ils subit donc avec une certaine honte la débâcle de 40 mais n'en fut point surpris.

De retour chez lui, après l'exode éphémère que l'on sait, il se posait la question: dans un pays occupé, pouvait-il rester neutre et indifférent? Ne devait-il pas avant tout penser à sa famille? En fait, comme le plus grand nombre de Français, il était sûr que viendrait le jour de la libération. Dans l'attente, il n'avait en fait pas le temps de se poser des questions sur son comportement car le travail et les événements se chargèrent de le lui dicter.

Et puis, il y avait le Maréchal! Pour lui, Pétain, c'était Verdun. C'était le chef dont le patriotisme ne pouvait être mis en doute. Mais très vite, il voulut comprendre que le vieux chef se sacrifiait en prônant la collaboration pour éviter la main-mise de l'ennemi sur la France entière. La collaboration, pour lui était impossible, aussi, dès qu'accroché au poste de T.S.F. de notre voisin Victor, il entendit l'appel du 18 juin, il sut que la libération ne viendrait point du maréchal. Dès lors, son comportement fut en fait celui de la plus grande masse de ses compatriotes, et c'est la raison de ce chapitre sur ce sujet.

Oui, je ne veux pas laisser passer l'occasion de m'expliquer sur la résistance. J'ai, moi aussi, de 15 à 20 ans, vécu cette période et, sans vouloir le moins du monde amoindrir l'héroïsme de certains, je pense qu'il ne faut tout de même pas se gargariser d'hypocrisie. Ceux qui aujourd'hui s'enorgueillissent d'avoir été résistants, le font le plus souvent pour des raisons politiques et sans doute parce qu'ils se sont distingués de la masse par une action retentissante ou plus simplement parce qu'ils ont eu des contacts avec la hiérarchie militaire ou clandestine.

Moi, ce que j'ai vécu de la résistance, ce n'est qu'un ensemble de petits faits, par-ci, par-là. Outre la disparition mystérieuse d'un parachutiste anglais tombé au milieu des jardins ouvriers, que la Gestapo n'a pu découvrir; des armes allemandes enlevées dans le tramway; des jeunes gens arrêtés à la sortie des cinémas sans aucun motif; des vrais résistants, organisés, qui ne se sont jamais distingués par manque d'ordres; de faux résistants qui, en fait, n'étaient que des voyous opportunistes; des résistants de dernière heure qui, simplement pour un pari stupide sur le zinc d'un bistrot se sont fait tuer inutilement; et aussi le résistant malgré lui, brave homme indifférent tué dans le dos par les Allemands en fuite, alors qu'il était venu chez mon père simplement pour y toucher sa paye de saisonnier agricole.

Quoi qu'ils fussent, leurs noms se trouvent unis sur les plaques commémoratives et témoignent des horreurs de la guerre.

Mon père, dans ce contexte ne fit donc pas partie de la Résistance - avec un grand "r"-; comme beaucoup de Français, il eut des "réflexes de résistance" qui, comme tous ceux qui furent pris, auraient pu lui valoir le camp de concentration.

En effet, dès le début de l'occupation s'étaient organisés des réseaux d'évasion pour les soldats alliés. Mon père était connu des responsables du réseau et ceux-ci n'hésitèrent pas à lui confier un soldat anglais pour quelque temps. Williams resta donc à la ferme pendant plusieurs

semaines et je me souviens avoir été surpris en sa compagnie dans le grenier par l'arrivée d'une escouade de soldats allemands venus réquisitionner de la paille. Heureusement, ils ne soupçonnaient pas sa présence.

Son compatriote imprudent qui était, lui, hébergé dans une boucherie, fut arrêté à la frontière en compagnie du fils du boucher qui n'eut que la ressource de se sauver lui-même par l'Espagne, afin de dégager la responsabilité de sa mère. Pendant une bonne partie de l'occupation, mon père hébergea aussi des réfractaires aux réquisitions du travail en Allemagne. Mais ce qui fut le plus notoire, c'est son attitude sans complaisance face à l'occupant qui lui valut quelques mésaventures qui auraient pu mal tourner.

Ne cherchant pas ici à valoriser mon père, mais plutôt à raconter des anecdotes, j'en détacherais une qui fut assez piquante... Et tout à fait involontaire.

Au cours du printemps 42, mon père s'aperçut que l'on venait chaque jour voler du trèfle dans un de ses champs.

Arrivé ce jour là plus tôt que prévu, il surprit un homme qui remplissait des sacs de ce fourrage, sans se gêner le moins du monde. "Eh! Là-bas!" cria-t-il, "Faut pas vous aider?". L'homme, vêtu d'un large pardessus et d'un vieux chapeau continuait à couper. Mon père s'approcha alors et, lui arrachant son sac, lui conseilla de s'en aller.

Furieux, l'homme se redresse, ouvre sa capote et découvre ainsi son uniforme d'officier allemand puis cherche à reprendre d'autorité son sac d'herbe. Surpris, mais nullement impressionné, mon père dit: "Allemand ou pas, vous pas venir voler dans les champs, vous partir ou je porte plainte police!" L'autre, emporté par la colère crie: "Vous donner sac ou vous prison Allemagne!". Dans le même temps, il avait dégainé son revolver.

Mon père, qui n'avait que sa fourche à la main, réalise alors qu'il se trouve dans une situation idiote. Se faire tuer pour un sac d'herbe ne serait en effet pas banal. Dans l'instant, les deux hommes sont face à face, fourche contre revolver. Mon père, rapidement, comprend que l'Allemand, légèrement éméché, s'est mis dans cette situation, contraint de nourrir les lapins de sa "collaboratrice horizontale."

Comment faire, maintenant pour en sortir sans dommage? La providence, qui n'a jamais abandonné mon père survient alors sous la forme d'un agent de police qui, sur le chemin, comme chaque jour à la même heure, passe à bicyclette pour se rendre à son poste. Entendant le bruit du vélo, mon père crie: "Eh, la police, venez voir!"

S'approchant, l'agent avait aperçu l'uniforme que l'homme tentait de dissimuler en refermant le pardessus. Il dit: "Oh là! Je ne veux pas être mêlé à vos histoires." "Bon," dit mon père pourtant soulagé et, s'adressant à l'Allemand: "lui rien dire, si vous, plus revenir." L'officier, visiblement, n'en menait pas large, car il faut savoir qu'au début de la guerre, les consignes étaient sévères, dans l'armées allemande; tout devait être fait pour séduire les Français et s'en faire de nouveaux alliés contre les Anglais. L'officier en question pouvait "en prendre

pour son grade". C'est ainsi qu'il quitta les lieux, non sans lancer à mon père: "Vous, kaputt; vous kaputt!" Le lendemain, en effet, galonné et bardé de décorations, l'officier venait à la ferme accompagné d'un homme de la Gestapo. Ce dernier expliqua en français que l'honorable officier s'excusait et demandait de ne pas parler de l'affaire à la police. En même temps, il menaçait mon père, pour lui faire peur, de venir l'arrêter comme terroriste si on reparlait de l'incident. Autant dire que chaque camp en resta là...

Une forme de résistance fut aussi de tout mettre en œuvre pour ne pas livrer aux Allemands les fournitures réquisitionnées. Etant en effet le seul fermier à Lannoy, mon père s'efforçait d'aider au ravitaillement de la ville en cachant du blé qu'il faisait moudre au moulin de Leers, en cachette, pour nourrir sa famille, bien sûr, mais aussi pour les œuvres de la ville et l'hospice, en particulier. Il livrait aussi des légumes pour la soupe populaire et assurait le ravitaillement en pommes de terre. Le lait était rationné aussi, par la mairie. Les "contrôleurs allemands", qui étaient des Français, d'ailleurs avaient bien du mal à trouver chez lui de quoi fournir l'armée occupante. Sous l'occupation, le bon fermier qu'était mon père était soudain devenu vraiment un triste cultivateur. Comme par hasard, les récoltes étaient toujours mauvaises, les pommes de terre détruites par les doryphores; le blé? "C'est qu'on ne pouvait plus acheter les semences américaines!" Les porcs étaient toujours des porcelets, les vaches étaient trop maigres et les chevaux boitaient.

Un jour, l'intendance allemande envoya cette fois un expert. Cet ignoble individu se mit à fouiner partout dans la ferme. "Je sais qu'il y a du blé" disait-il. Bien sûr qu'il était là le blé! Dans la citerne en béton, là-haut sous les combles de la vieille tour carrée. On le récupérait à l'aide d'une vanne qui s'ouvrait dans le bas de la grosse tuyauterie.

N'ayant rien découvert, notre homme arrive enfin à la tour carrée, dans cette pièce où débouche la canalisation. Mon père, très aimable, parle. Il demande à l'homme s'il a des enfants, s'il va faire beau, etc... Effrayé, je vois l'inspecteur s'approcher de la grosse vanne. Il met la main dessus! Mais c'est pour s'y appuyer en répondant aux questions. Il raconte sa vie, se balance, se frotte au tuyau... Je me dis: "Ca y est, il va ouvrir." Mais non. Il s'éloigne, serre la main du père: "croyez que je regrette de vous avoir dérangé."

Il était parti... Quelques grains s'étaient mis à tomber sous la vanne... Ouf!

Il y eut aussi le sauvetage des marchandises de M.Vaussy. Ce monsieur était un propriétaire de mon père qui était industriel près de la gare de Lannoy. Dès l'invasion, il s'était réfugié dans le midi et avait écrit à mon père une lettre lui demandant de lui rendre le service de "sauver" les stocks de son usine, pour qu'ils ne soient pas enlevés par les Allemands.

Avec M.Picard, le gardien de l'usine, il se rendit compte tout de suite de l'ampleur de la tâche. Il y avait surtout beaucoup de fil et de ficelle fabriqués là; mais aussi des moteurs, de l'huile, et même de l'essence,

d'énormes piles de papier et de l'outillage. Bref, toutes sortes de choses bien utiles pour l'armée allemande. Mais comment faire pour sortir tout cela sans se faire remarquer? Et où les stocker? Il y avait aussi une difficulté particulière du fait que la gare, contiguë à l'usine était constamment gardée par les soldats cantonnés dans l'uside d'à-côté. Mais mon père en a vu d'autres. On risque sans encombre plusieurs voyages de fûts d'huile. Mais M.Picard vient dire qu'il a peur car les Allemands font des rondes dans la ruelle. Alors, comme par hasard, on passe avec un chariot de paille devant l'Allemand qui garde la barrière de la gare; et, toujours comme par hasard, le chargement tombe face à l'usine. En vitesse, tout le stock de papier est chargé sous la paille.

D'autres fois, on laisse croire aux soldats que l'on charge des cendres et des "crons" (1) pour empierrer les chemins ruraux.

Le manège pourtant devient suspect aux yeux des habitants voisins qui alertent les gendarmes français. Mais le chef Duval connaît trop bien mon père. D'autre part, toute la brigade a son petit jardin dans un de ses champs; c'est très précieux sous l'occupation. Ils font pourtant un simulacre d'enquête afin que personne n'aille à la Kommandatur, et nous, on continue.

Les fûts d'huile et produits divers sont enterrés dans le poulailler, la ficelle et le papier sont cachés dans les greniers et les combles de la maison. Tout le matériel précieux se trouve dans les recoins de l'usine, derrière des bobines et emballages de peu de valeur et c'est ainsi qu'on découvre avec stupeur un gigantesque panneau publicitaire vantant les mérites de la ficelle fabriquée là.

Tout en couleur, sur une potence, au bout d'une corde, se balance, la langue pendante et le visage jaune et violacé, un superbe soldat "boche", le casque de travers, en train de lâcher son fusil.

En lettres énormes, la légende dit, autant que je m'en souviens: *"On le pendra bien aussi avec la bonne corde de chez Vaussy."* Autant dire qu'on s'est empressé de retourner le tableau face au mur, en rigolant, mais aussi avec la crainte d'être surpris à ce moment là par les vrais "Boches", nous promettant de le ressortir peut-être à la libération.

Encore une fois, je ne peux ici raconter toute l'occupation et je ne veux pas chercher à glorifier mon père, il serait le premier à hausser les épaules devant une telle présentation mais je dirais tout de même qu'il me paraît évident que si la situation s'en était trouvée, il y aurait toujours eu bon nombre de gens pour s'en remettre à lui afin qu'il prenne les décisions en cas de nécessité.

Et puis, il y a eu la Libération! Je ne parle que de celle de Lannoy, bien entendu. Eh bien pour une fois, je fais ici un petit accroc au récit des tribulations de mon père pour introduire un fait, vraiment glorieux celui là, à l'actif du Dr Parmentier, notre autre voisin, qui se trouvait être un ancien officier major de réserve.

C'était la dernière nuit. La veille, sans relâche, les troupes allemandes s'en étaient allées vers l'Allemagne, réquisitionnant tout ce qui pouvait rouler. Naturellement, mon père avait pris ses précautions et avait "planqué" ses

(1) Déchets de briques.

chevaux et voitures.

Nous, on dormait. Soudain, un bruit plus intense dans la rue nous réveille. Le nez derrière les rideaux, l'on voit passer, dans l'ombre, de longues files de chevaux, caissons, canons et des troupes à pied. On dit: "Quelle veine! Encore des "Boches" qui s'en vont!" Et l'on se recouche.

Mais le Dr Parmentier ne s'est pas recouché, lui. Seul, sans hésiter, il a enfilé sa grande "capote" d'officier de réserve et mis son vieux képi galonné, dédaignant son costume qu'il ne pouvait plus porter; il était trop gros. Il a enfourché son vélo à pneus ballons et, dans la nuit, s'en est allé doubler toute la colonne malgré le couvre-feu.

Sans armes, avant la frontière, il s'était mis en travers de la rue et, levant les mains, il a crié: "Halte! Rendez-vous, je suis un officier français."

Que peut-on penser d'un acte aussi insensé? Seul devant des centaines de soldats ennemis! Était-il renseigné? Pourquoi pensait-il qu'ils allaient se rendre? Le fait est que cette batterie d'artillerie était surtout composée de vieux soldats fatigués de cette guerre, d'autant qu'ils étaient pour la plupart Tchèques, Polonais, Alsaciens, enrôlés de force. Il y avait bien parmi eux un officier SS qui se mit à vociférer et qui eut pu tuer notre docteur d'une seule balle mais il fut instinctivement semble-t-il neutralisé par les soldats eux-mêmes qui trouvaient-là l'occasion belle d'en avoir fini, et qui étaient peu disposés à rejoindre l'Allemagne.

Devant la détermination du docteur, quelques "résistants occasionnels" sortirent alors de l'ombre et, malades de frousse, se mirent à désarmer les hommes. Quant au SS, il fut ligoté sans ménagement. C'est tout. Encore une fois, je ne crois pas que le docteur n'ait jamais fait partie de la résistance. Il avait bien, comme mon père, fait la Grande Guerre... Mais à l'arrière, dans les hôpitaux.

Je crois bien que mon père n'a pas eu seulement l'idée de faire une chose pareille parce que lui a connu les tranchées et vu l'ennemi de près en 14 et qu'il savait que c'est le genre de truc où l'on se fait tuer. Il l'a dit ce matin-là au docteur: "vous êtes fou!". Si, M. Parmentier, vous étiez fou; et c'est pour cela que vous êtes un héros.

Ah! Cette journée tragi-comique qui a suivi la libération de Lannoy! Après l'exploit de l'arrestation de la batterie allemande, on vit se pavaner de nombreux F.F.I. au brassard frappé de la Croix de Lorraine. On disait bien qu'il y avait encore des Allemands à Roubaix, mais ils s'étaient empressés de faire croire qu'ils tenaient la place en arborant des drapeaux tricolores sur la mairie.

Mes sœurs avaient cousu aussi, en prévision de ce jour, des drapeaux alliés anglais et américains. Ayant quatre fenêtres donnant sur la rue, on avait donc mis trois drapeaux, avec le français, mais nous ne disposions pour la quatrième que d'un drapeau de procession à la gloire du Sacré-Cœur que nous n'osions pas sortir mais un pan rouge était visible sur le bord de la fenêtre. Des types à brassard, communistes sans doute, nous crient en passant: "Et alors, ce quatrième drapeau? Faut le sortir aussi, les Russes sont aussi avec nous".

Fallait voir la tête des types qui nous traitèrent de "blancs tchus"...

Soudain débouche de la Basse-Ville un camion monté

des soldats allemands et munis de mitraillettes. Surpris, trois F.F.I. se jettent à terre mais n'ont pas le temps d'échapper leur carabine dérisoires qui leur servaient d'armes. Ils sont fauchés de plusieurs rafales de mitraillettes. Tout le monde rentre précipitamment dans les maisons et dans les combles, nous, on s'efforce de décrocher les drapeaux. Face à la ferme, le camion s'arrête brusquement, un pneu crevé.

Tandis que, de panique, les Allemands tirent sur tout ce qui bouge, mon père fait entrer le plus de monde possible et ferme la grosse porte. Il fallait voir tous ces F.F.I. d'opérette enlever en vitesse leur brassard. Là-haut, à plat-ventre sur le plancher, on a tenté de regarder par la fenêtre ce que faisaient les Allemands. L'un d'eux changeait la roue du camion tandis que les autres soldats continuaient à tirer pour le protéger des F.F.I. et une balle vint s'écraser dans la cheminée de la chambre de ma sœur aînée.

Enfin, le camion démarra. C'est un peu plus loin qu'une autre rafale tua notre ouvrier dans le dos.

Puis les chars de la 7e armée anglaise arrivèrent de Sully, au Bon-Poste, pour foncer vers la frontière, ignorant la ville de Lannoy.

Vexés, les F.F.I. parvinrent à détacher un command-car avec trois tommies pour consacrer la libération de la ville. Mais on eut à peine le temps de les voir. On a ressorti tous les drapeaux et dans toutes les maisons on s'embrassait et on buvait les bouteilles mises de côté pour ce grand jour. Et puis, de nouveau, une traction F.F.I. arrive en trombe: "V'ia les Boches!" Cette fois, c'étaient des jeunes, presque des gamins. Casqués, bardés de cartouchières en bandoulière, ils marchaient, frôlant les maisons en longues colonnes de chaque côté de la rue. Visiblement, ceux-là étaient des soldats d'élite prêt à tout. Ils nous portaient en passant, des regards tellement haïeux que nous courrions nous réfugier au fond des maisons. Cette fois, c'était bien l'arrière-garde, et, hormis des prisonniers, on n'en reverra plus.

Cependant, il nous manquait toujours l'événement proprement dit de l'entrée dans Lannoy des troupes alliées qui consacrerait vraiment la libération de la ville. Il survint le lendemain avec le passage, venant de la rue de Lille, d'une colonne blindée britannique de la 7e armée qui, comme on le sait, s'était déjà couverte de gloire en Lybie et sur le front italien. Une douzaine de chenillettes découvertes s'arrêtent juste devant la ferme et aussitôt, Victor, notre voisin et le cafetier du Téléphone se précipitent avec à la main, l'unique bouteille de champagne mise en réserve durant toute la guerre.

On mit avec force embrassades, des coupes dans la main des braves soldats et l'on s'efforça en vain de faire sauter le bouchon. Il restait obstinément collé. Agacé, le cafetier voulut briser le goulot sur l'aile du blindé...

Et toute la bouteille éclata en mille morceaux, le bon champagne se répandant per terre. Je vois encore les tommies, le verre toujours vide à la main!

Tout s'est arrangé, bien sûr, avec d'autres habitants, et dans la bonne humeur. Sans interruption, des éléments blindés de la 7e armée passèrent dans notre rue en direction de la frontière. Le soir, enfin, trois chars Sherman s'arrêtèrent contre la ferme pour la nuit.

Mon père et le capitaine anglais, après avoir baragouiné en français relatif, tombèrent d'accord sur le fait qu'il était plus prudent, en cas d'attaque aérienne, de rentrer les chars dans la cour.

Ca ne fut pas facile car la grande porte était vraiment très juste pour le passage de ces engins de trente tonnes qui laissèrent, à leur passage, les grès enfoncés de dix centimètres.

Il entra encore cinq ou six camions GMC et la jeep du capitaine. Quand ma mère vit les soldats s'apprêter à manger des conserves, elle invita les officiers à sa table. Nous, on s'était dit qu'il n'y avait pas de raison de laisser les soldats manger froid et l'on se mit à faire des frites. Quelle fête ce fut pour eux! Beaucoup n'en avaient jamais mangé. En échange, ils nous donnèrent de leurs boules de pain qui était bien plus blanc que nos miches collantes et infectes, composées de farine mélangée du ravitaillement.

Au mur de la cuisine, on avait, durant les dernières semaines affiché une carte sur laquelle on piquait des petits drapeaux, suivant l'avance des troupes et d'après les nouvelles de la B.B.C.

Avec ravissement, on vit le capitaine avancer les drapeaux, bien plus loin déjà que selon les nouvelles. On applaudit tous ensemble et tous, famille et soldats, bras par dessus l'épaule, on a trinqué à la victoire...



Trois chars Sherman s'arrêtèrent pour la nuit

C H A P I T R E Q U I N Z E

CE SYNDIQUE-LA

J'ai écrit par ailleurs que mon père s'était avéré être un agriculteur averti. Inévitablement, dans son milieu professionnel, il devait rapidement se distinguer et lorsqu'il se créa un peu partout, des syndicats agricoles, il fut amené tout naturellement à y tenir localement une place prépondérante.

Cependant, le syndicat était dans son esprit beaucoup plus une organisation de solidarité mutuelle qu'un mouvement spontané de défense de la profession. Il lui répugnait en effet de ne revendiquer que pour l'augmentation ou simplement la défense de ses revenus.

Malgré l'insistance de ses collègues agriculteurs, il n'a jamais voulu accepter des postes de président. Un président, pour lui, ne servaient qu'à faire des discours et des discours ne servaient à rien. Il trouvait dans la fonction de trésorier ou de secrétaire des activités plus utiles et plus en conformité avec sa modestie naturelle.

Ainsi, lui qui fut tout de même tout au long de sa vie, incapable de mettre un sou de côté, gérait très bien la caisse de son syndicat. Il devint même ainsi le premier caissier du crédit mutuel local qui s'appelait, vers les années 35, "L'Entraide rurale".

Un homme aussi rigoureusement scrupuleux que lui, devait inévitablement provoquer, dans ce domaine, comme par ailleurs, des remous en dénonçant des abus auxquels se laissaient trop facilement aller certains dirigeants chargés par exemple des approvisionnements, mettant dans leur poche des "bénéfices" qui auraient dû entrer dans la caisse du syndicat.

C'est ainsi qu'il alla même, pour confondre ces

responsables indéliçats, jusqu'à organiser avec l'aide de son seul vacher Jacob, qui était de nationalité hollandaise, l'importation directe de plants de pommes de terre, et même des wagons de vaches en provenance de ce pays, à des prix nettement inférieurs.

Jamais il ne se rendait à une manifestation syndicale sans en contrôler lui même le bien fondé. En cela, il était toujours suivi par le plus grand nombre car tous le tenaient en grande considération, ainsi, le président lui même, ne pouvait que le consulter avant toute décision. Dès qu'il croyait une cause juste nécessitant une démarche, il ne se préoccupait jamais de savoir s'il serait suivi. Il y allait... Et les autres suivaient. C'était un meneur d'hommes, dans le civil, comme à l'armée. Malheureusement, ses connaissances juridiques étant très relatives, il lui arrivait d'entraîner parfois tout son monde dans des situations très délicates, entre autres, cette histoire que je peux rapporter p o u r en avoir été le témoin direct et dont j'ai gardé l'émouvant souvenir.

Cela se passa dans les années d'après-guerre 40-44, période d'instabilité monétaire qui fit que le prix du lait étant bloqué à 7 F, les éleveurs en étaient venus à perdre 3 F par litre vendu. Malgré l'action des fédérations régionales, le gouvernement refusait tout réajustement et menaçait de poursuites judiciaires pour hausse illicite, les fermiers qui vendaient plus cher que la taxe. mon père qui avait le sens logique convoqua ses collègues du syndicat local chez lui et leur dit à peu près: *"puisque ce lait taxé 7 F nous coûte 10 F, vendons le au moins 10 F. Il nous suffira, grâce à la comptabilité, de prouver qu'il n'y a ainsi pas de hausse illicite et aucun juge ne pourra donc nous condamner."*

Ainsi fut fait et un certain nombre de fermiers suivirent son exemple en vendant désormais leur lait à 10 F.

C'était compter, malheureusement sans l'esprit retors de l'administration des finances qui, avec la complicité du préfet, assigna en justice certains contrevenants en se livrant à une astuce hypocrite pour arrêter le mouvement. Il était en effet difficile de poursuivre en justice collectivement tous les éleveurs relevant d'un mouvement syndical, c'eût été courir à l'échec.

Ayant fouillé dans les archives judiciaires d'occupation, elle fit inculper tous ceux qui, à titre divers, avaient eu maille à partir avec la justice pour des faits bénins, en ayant soin de les mélanger avec d'anciens trafiquants du marché noir pour les présenter en bloc, face à l'opinion publique comme de "dangereux récidivistes".

Vous pensez très justement que là, mon père n'avait rien à craindre, mais en fait, sous l'occupation, sa candeur l'avait amené à devoir se défendre d'un maquignon sans scrupules qui lui avait mis sur le dos un trafic de plusieurs wagons de bêtes au marché noir dont il s'était tiré très difficilement. Certes, au bénéfice du doute, il n'avait pu être condamné, mais se trouvait donc fiché.

On imagine la tête de ce brave homme contraint de se présenter par devant un tribunal correctionnel parmi des individus plus ou moins douteux, dont un certain nombre n'étaient même pas des éleveurs professionnels.

Naturellement, il n'y avait pas de présidents

syndicaux parmi eux et le procureur eut beau jeu de les présenter tous comme de "la racaille nostalgique des temps révolus du marché noir et de la collaboration". J'étais parmi le public qui protestait en entendant cela et aussitôt, n'attendant visiblement que cette occasion, le président fit évacuer la salle.

Ce fut donc très difficilement que j'entendis arriver l'instant où mon père eut à présenter sa défense. Il semblait pour moi que les juges dussent tout de suite le distinguer du lot. Hélas! L'un dormait, le président et l'autre n'écoutaient pas.

Quant à l'avocat de la défense requis par la Fédération agricole, prenant les juges pour des sympathisants communistes, pointant son index dans leur direction, disait, d'après ce que je me souviens: "*Oui, Messieurs les juges, c'est Monsieur Waldeck-Rochet qui a dit cela, et quand on est secrétaire d'Etat, on est bien près d'être ministre!*"

Tout le monde comprit à ce moment-là que tous seraient condamnés pour des raisons plus politiques qu'économiques. Dans ces conditions, en effet, les peines furent lourdes. Mon père ne dut qu'à ses élogieuses citations d'ancien combattant de n'être condamné qu'à quinze jours avec sursis, mais j'ai pu constater à la sortie du palais, combien il fut affecté par cette affaire. "*Si c'est ça la justice française!*" répétait-il navré.

Quelques semaines plus tard seulement, le gouvernement était remanié et le prix du lait était porté à 11 F, mais voilà; on ne revient pas sur un jugement.

Entre autres péripéties syndicales, je vais vous raconter une seconde histoire, car elle illustre et complète singulièrement le portrait de ce syndicaliste-là. Ce fut d'ailleurs forcément la dernière action de ce genre car elle se situe dans les années soixante. Mon père n'était plus lui-même exploitant et c'est mon frère Philippe qui lui avait succédé à la direction de la ferme.

Il y avait à Hem, un jeune agriculteur locataire d'un champ qu'un marchand de bestiaux nommé Brugge, en cela aidé par son père, vétérinaire, avait acheté à son insu et qu'il se proposait d'exploiter lui-même. Il faut dire qu'à l'époque, l'actuel statut du fermage n'existait pas encore mais les organisations agricoles se battaient pour l'obtenir et assurer ainsi la priorité d'achat au locataire exploitant ainsi que la garantie d'indemnités de fumures, officiellement reconnues déjà.

L'acquéreur intrus avait non seulement refusé les indemnités, mais devant la menace d'actions syndicales avait, avec arrogance, mis la profession au défi, en certifiant qu'il ferait labourer son champ au nez et à la barbe de ses dirigeants.

Les Brugge s'imaginaient que personne ne "bougerait" attendu que la plupart des ruraux motivés étaient leurs clients.

Or, dès que l'entrepreneur de travaux se mit au travail sur le champ, le téléphone "indien" fonctionna immédiatement dans les villages et, en une heure, près de trois cents fermiers se trouvaient rassemblés sur la route, face au terrain litigieux. Les voitures et tracteurs envahissant les bas-côtés, paralysant la circulation.

Quand j'arrivai avec mon frère, plusieurs dirigeants

avaient déjà tenté d'arrêter l'entrepreneur mais les nouveaux propriétaires arrivés en hâte, menaçaient de ne pas le payer s'il ne terminait pas son travail. Moi même, j'avais des responsabilités locales, aussi, je m'assurai que parsonne n'avait encore "parlementé" avec les Brugge. On me répondit: "*Si, mais on s'est cassé les dents.*" Devant leur détermination, l'on attendait l'arrivée de dirigeants fédéraux. Cependant, la foule s'énervait et commençait à menacer et injurier les Brugge, toutefois, personne n'osait encore sauter le fossé car la police alertée s'était mise à verbaliser les voitures en mauvais stationnement, tandis que le brigadier tentait de disperser la foule.

Nous sentions que l'affaire tournait mal pour nous. Plus de la moitié du champ était déjà labouré et, forts de leurs droits, déterminés à ne pas céder, les deux compères narquois se tenaient là-bas, de l'autre côté, les bras croisés, sur la lisière du champ.

Un murmure annonça l'arrivée de M. Roussel, président fédéral des syndicats du Nord et nous s'attendaient à ce qu'il prenne une initiative, mais, prudent - la loi étant contre nous - ce dernier tergiversait, parlait avec les journalistes, se faisait expliquer le litige, appelait au calme, bref, ça sentait le fiasco

Soudain une clameur s'amplifia dans la foule: "*Le père Herbaux, le père Herbaux, il est parti!*" Des bras indiquaient l'endroit. Des regards se tournaient vers moi: "*c'est ton père!*" J'avais bien vu et restai coi. J'ignorais d'abord qu'il fut là. Cependant, c'était bien lui. Il avait sauté le fossé et s'avavançait en plein champ en direction des propriétaires. Je n'oublierai jamais cet instant! L'image de ce grand sexagénaire marchant d'un pas assuré avec ces haussements d'épaules qui caractérisaient sa démarche. la foule s'était tue et, stupéfaite, elle suivait sa progression. Une vive émotion m'avait envahi. Avec un mélange de fierté et de crainte, je répondais aux questions de mon entourage, disant: "*vous en faites pas, il sait ce qu'il fait.*" Je n'en croyais rien, je pensais: "dans quel guépier s'est-il encore fourré?"

Arrivé à la hauteur des Brugge, on le vit discuter avec de grands gestes qui se voulaient persuasifs, tandis que ses interlocuteurs se balançaient en hochant la tête, il fit un pas de côté puis avança encore en montrant la foule. Enfin, s'avança au mitan du champ, il cria au chauffeur du tracteur que c'était réglé, qu'il devait partir.

L'entrepreneur qui, dans le fond, n'attendait que cela quitta les lieux sous les huées et les sifflets. Pendant ce temps, mon père avait rejoint le père Brugge, tandis que son fils partait en voiture. Ils s'étaient rapprochés de la route. Quelques longues minutes passèrent et l'énervement de la foule était à son comble. les dirigeants entouraient maintenant mon père et le vétérinaire, pâle, lui qui d'ordinaire avait le teint très rouge.

Le marchand de bestiaux revint enfin et, s'adressant à un dirigeant, lui chuchota quelque chose à l'oreille.

Ce dernier grimpa alors sur le capot d'un véhicule et cria, les mains en porte-voix: "*Messieurs Brugge estiment toujours être dans leurs droits, mais dans un but de conciliation, font don de la somme réclamée à la commission cantonale pour régler le litige.*" Un hurlement de vic-

toire fusa de la foule qui ondula en mouvements divers. Un petit nombre de ses amis proches vinrent chaudement féliciter mon père et tous quittèrent les lieux avec force commentaires.

Le lendemain, dans la presse, l'événement s'étalait tout naturellement en page régionale, avec de grandes photos de la manifestation et du président Roussel, répondant aux questions des journalistes, avec commentaires et résultats. Sur l'intervention de mon père? Rien! L'histoire est ainsi faite que comme en politique ou à la guerre, c'est toujours les présidents ou les généraux qui récoltent honneurs et médailles.

Un fait curieux se produisit aussi ce même matin. Mon père, qui, à la ferme, soignait encore les vaches avait dû rappeler le vétérinaire pour une bête, effondrée de congestion sous le porche. N'importe qui sans doute, présent à la manifestation de la veille eût appelé quelqu'un d'autre, mais lui, non. Il téléphona comme d'habitude à M.Brugge.

C'est ainsi que les deux hommes se retrouvèrent face à face, de part et d'autre de la bête malade. Mon père dit: *"j'espère que vous ne m'en voulez pas pour hier."* L'autre répondit, terminant sa piqûre: *"n'en parlons plus!"*

La vache creva, bien entendu, mais ne faites pas de mauvais esprit, ne croyez pas que ceci fut une conséquence de cela.

Nous n'avons jamais pu connaître les arguments que notre illustre père avait déployés lors de cette fameuse affaire pour emporter la décision. Il nous a cependant avoué s'être rendu quelques jours auparavant chez le jeune fermier afin de s'informer objectivement. Son intervention n'était donc pas l'effet du hasard. Il savait ainsi ce qu'il fallait dire à des gens qu'il connaissait bien. Surtout au père car le fils, pour lui, n'était encore qu'un gamin.

On peut ajouter une conclusion à cette histoire, officielle cette fois, survenue un an et demi plus tard. Le fameux statut du fermage, comprenant un certain nombre de garanties au profit des fermiers était enfin adopté à l'Assemblée nationale.

On peut dire cependant que dans la région de Lille, il fut, dès ce fameux automne, appliqué dans la pratique; car, en cas de litige, il suffisait d'invoquer la manifestation d'Hem pour obtenir gain de cause et pour beaucoup, la preuve fut faite qu'en certains cas, un homme des plus modestes peut se révéler un "grand bonhomme".

C H A P I T R E S E I Z E

L'HOMME, SON CHEVAL ET L'OCTROI

Ce jour-là, c'était vers 1942 (j'avais donc dix-sept ans) mon père m'avait dit: *"Je vais labourer le jardin de la Visitation."* Il faut dire qu'il avait coutume de répondre à l'attente des "bonnes sœurs" de ce couvent de Roubaix en allant chaque année, durant quelques jours, préparer leurs deux hectares d'enclos qui leur servaient de parc et de potager. Il m'avait ordonné, d'un ton sans réplique: *"Tu viendras me rejoindre après les vaches, avec la voiture et le troisième cheval."* Il faut bien que je l'avoue, outre que chacun sait que dix-sept ans, c'est "l'âge bête", j'étais en plus, assez mal dégourdi. J'ai donc répliqué aussitôt: *"Mais, Papa, j'sais pas où! J'me rappelle pas la route."*

A ses deux chevaux, Robert et Bijou, il avait crié: *"Hue!"* Son benneau s'était ébranlé dans le bruit des bandages sur le pavé. Je l'entends répondre: *"T'en fais pas, laisse aller le cheval."*

J'étais catastrophé. Je terminais le soin des bêtes en me répétant: "Il en a, de bonnes idées mon père! Laisser aller Major, comme si!"

Le cœur battant, j'ai attelé notre troisième cheval tout en lui marmonnant: *"Qu'est-ce que t'en penses, grosse bête, en pleine ville, dans le labyrinthe des rues?"*

Major semblait me regarder d'un air goguenard, les oreilles en avant, assez exité. Savait-il réellement où il devait aller?

J'avais à peine accroché le "trapsié" (1) qu'il avait démarré. Je n'eus que le temps de sauter sur le marchepied. Je ne pouvais croire mon père. Sûr qu'il l'avait fait exprès, pour me mettre à l'épreuve.

Clic, cloc; clic, cloc; le cheval sort de la ferme puis hésite. Le plus souvent, on tirait à dia (2) pour aller

(1) Traits de chaînes

(2) A gauche



"Je vais labourer le jardin de la Visitation..."

vers les champs. Plein de rancœur contre mon père, je me disais: " Ah, il connaît la route! Ben on verra! " et je laissai la bride inerte. Le bourrin tourna la tête vers moi, puis, comme je ne réagissais pas, sembla sentir le vent et partit carrément à hue (1) en direction de la ville.

Je me disais: " A choisir, ce foutu cheval préfère bien sûr se balader qu'aller aux champs." Au carrefour de la rue de Leers, nouvelle hésitation... (Nous avions en effet par là, d'autres parcelles à cultiver). Têtu, je me gardai d'agiter le cordeau. J'observai avec curiosité Major tourner allègrement les oreilles puis, de nouveau, foncer tout droit.

Il marchait vite, bien à droite. Bientôt, l'on atteignit les barrières de la gare. Sans que je pusse réagir, il avait déjà tourné à gauche, puis à droite. Devant les établissements Glorieux, qui vendaient des matériaux de construction, il appuya à gauche. D'un coup de cordeau, je me décidai à réagir: "on ne va décidément pas là".

Toujours boudeur, je le laisse repartir où il veut, mais au bout de la rue, alors qu'il se met à trotter en effectuant deux virages serrés, je réprime son ardeur en pensant: " C'est pas vrai, ce n'est décidément pas la route, on va se pommer!" Bientôt s'ouvre devant nous la perspective de ce que l'on appelait le "Boulevard Industriel". En fait, il n'y avait là que deux chemins de terre de part et d'autre des rails sur lesquels circulait parfois un train de marchandises.

Major, toujours assuré, suivit la voie à droite puis traversa à gauche un chemin rempli d'ornières longeant l'hôpital.

Intrigué mais à demi rassuré, je laisse toujours à mon cheval la bride sur le cou car je commence à me repérer et constate bientôt que nous abordons la rue Pierre de Roubaix.

Question prudence, je n'avais pas à m'en faire. A chaque croisement, mon cheval balançait la tête à droite et à gauche et s'il survenait un camion, il s'arrêtait de lui-même.

Plus on avançait, plus l'allure était vive. Mon père avait raison. Bientôt devant nous s'ouvrait le boulevard de Strasbourg. Arrivé devant le portail du couvent, Major s'arrête et gratte le pavé de son sabot, il tourne la tête et, par dessus ses œillères, il semble me dire: "Alors, cette sonnette, c'est pour aujourd'hui ou pour demain?"

J'allai donc sonner puis revint lui tapoter le poil humide du cou. "Sacré Major, mon père a raison, t'es bien une bonne bête."

Doucement, la grande porte s'ouvrit. Fièrement, la tête haute, Major traînant la voiture, entre dans l'avant-cour.

Il fallait toujours un certain temps aux "bonnes sœurs" pour assurer le cérémonial d'ouverture des portes pour accéder aux jardins. Il y en avait sept à passer; aussi le cheval grattait-il le pavé d'impatience. Soudain un hennissement lui parvint d'au-delà des murs du cloître. Bijou, qui était avec mon père de l'autre côté avait senti l'arrivée de son copain d'écurie. Alors, entre chaque porte,

(1) A droite

Major lui faisait écho, visiblement heureux de se trouver là comme s'il s'agissait d'un lieu de vacances.

Nous étions enfin arrivés dans l'enclos. Mon père tapota la crinière de Major et me dit, un sourire soulevant sa moustache: "alors, t'as trouvé tout seul?" Puis, il donna au cheval qui en bavait, un peu de pain de son casse-croûte.

"Décharge la herse" me dit-il ensuite, et l'on passa la matinée à travailler le jardin.

A midi, les trois chevaux eurent leur "pique-nique" car mon père avait emporté pour chacun un petit sac d'avoine et une boule de pain de seigle.

Puis les "bonnes sœurs" se mettaient en devoir de nous servir un repas dans la buanderie avec beaucoup de considération et de flatteries, mais leur "bouffe" était si fade que je regrettais la cuisine de ma mère.

En fin d'après midi, je repartais avec Major, sans appréhension cette fois, mais non sans nouvelle surprise.

En effet, sans hésiter, mon cheval prit de lui-même, d'autres rues. Il allait apparemment, au gré de sa fantaisie mais je reconnaissais bien là les habitudes fantaisistes de mon père et sa manie des raccourcis qui, finalement, rallongeaient la route.

Cependant, on déboucha cette fois sur la rue de Lannoy. L'animal passa sans ralentir l'octroi de la justice, en face duquel, dans l'autre sens, étaient arrêtés un certain nombre de camions d'usines.

J'étais encore ignorant de ce que voulait dire cette histoire d'octroi. Je n'allais pas tarder à l'apprendre à mes dépens.

Huit jours plus tard, en effet, mon père me fit chercher chez Delahaye, fabriquant de matériaux, toujours avec mon cheval Major, attelé au camion à ressorts, des poteaux et des plaques en ciment, destinés au même couvent de la Visitation.

Sortant du chantier, Major voulait tourner à droite. Ignorant volontairement cette fois ce caprice du cheval, et connaissant maintenant la route, j'ai tiré à dia pour obliger ma monture à se soumettre à mon itinéraire.

Il dut ainsi céder à plusieurs carrefours avant de fouler la rue de Lannoy que j'estimais être l'axe normal du parcours.

Arrivé à la hauteur de la guérite de l'octroi, que j'ignorais béatement, l'employé à la casquette galonnée, sortant précipitamment me crie: "Eh, là! Halte!" Surpris, j'arrête le cheval et observe le fonctionnaire qui tournait autour de mon véhicule en lorgnant le contenu. "Où allez-vous comme ça?" Me demanda-t-il. "Heu... ben... à Roubaix" répondis-je. L'homme, après avoir soigneusement compté mes plaques, me lance: "c'est sept cinquante!" Naïf, j'observe. "Hein? Quoi?" "Ben, c'est l'octroi" me dit-il, énervé, "vous me devez sept francs cinquante." "Mais, dis-je, je n'ai pas de sous." L'autre lève la main: "Vous savez, moi, ce n'est pas mon problème; je ne peux pas vous laisser passer."

Catastrophé, je commençais enfin à comprendre l'attitude de mon cheval. Depuis longtemps, quand c'était dur à tirer, il savait que mon père ne le guidait jamais par-là.

Que faire? Je pensais: "que va dire Papa?"

Je me suis vu contraint de laisser l'équipage au nez et à la barbe de l'employé et de "cavaler" à pied jusqu'à la maison pour demander des sous à ma mère qui me dit: "Eh ben, te n'as fait un' belle!" Essoufflé, je retrouvai enfin mon cheval, empêtré dans ses traits, payai l'octroi et, au trot, rejoignis mon père au couvent.

Comme prévu, mon père courroucé me demanda: "Mais qu'est-ce que t'as donc fait pour avoir mis si longtemps?" Sans oser le regarder, je bafouillais ma mésaventure; il cria: "Couillon! Pourquoi que t'as pas laissé aller le cheval?" Penaud, je répliquai: "Mais je ne pouvais pas savoir."

Je comprenais alors seulement les liens de complicité qui pouvaient exister entre le maître et son cheval.

Il lui avait ainsi appris, par l'habitude, qu'un camion chargé avait des droits à payer s'il passait par l'octroi de Roubaix et qu'il y avait intérêt à éviter le quartier de la Justice.

Non que mon père évidemment fut malhonnête, mais sans doute estimait-il ridicule et dépassée, avec juste raison déjà, la subsistance de ce genre de racket municipal datant du Moyen Age qui fut d'ailleurs supprimé effectivement quelques années plus tard.

Toujours est-il que je reçus ce jour-là, malgré moi, une bonne leçon de science économique, avec, pour professeur... un simple cheval. Il y avait de quoi être vexé, non?

CHAPITRE DIX - SEPT

L'HOMME ET LES HONNEURS

Cet homme-là était certes fier de sa Croix de guerre, mais on la lui avait donnée là-bas, à Verdun, dans les tranchées. S'il avait dû pour cela, remplir un formulaire, sans doute ne l'eût-il point fait.

Toute sa vie, il s'est moqué des distinctions, c'était plus que jamais un homme simple, humble, mais sans fausse modestie. Le mérite, pour lui, ça n'existait pas. S'il y avait quelque chose à faire, c'était simple, il fallait la faire, et il y avait forcément quelqu'un à qui la chose convenait suivant ses aptitudes et par conséquent, cela ne méritait pas forcément l'attribution d'une médaille.

De plus, si un dévouement s'imposait et que la personne qualifiée à ses yeux se défilait, il n'hésitait pas à aller la trouver pour lui dire ce qu'il en pensait et, naturellement, endossait lui-même la corvée.

Si une place était vacante dans un groupement, syndicat ou comité quelconque où il se devait d'être présent, il n'acceptait jamais qu'une fonction subalterne. Il estimait toujours qu'untel ou untel était plus qualifié que lui pour assurer la présidence. Il faut dire aussi que s'il ne faisait point de complexes pour s'adresser à une personnalité importante, il lui était pénible de discourir devant une masse de gens rassemblés.

Il lui advint pourtant un jour, étant président malgré lui de l'Union paroissiale, de devoir présenter à l'assistance réunie dans la salle du patronage, un prélat conférencier célèbre, puisqu'il s'agissait de Mgr Régent.

Cela se passait vers les années 37 ou 38. Sans rien dire à personne, il avait bien préparé un long discours d'accueil, dont le contenu, j'en suis sûr, ne devais pas



"Il l'avait reçue en grande cérémonie..."

être mal tourné car, pour l'époque, il avait de l'instruction, mon père! Et un solide bon sens.

Mais voilà; debout devant la nombreuse assistance entassée dans la salle, ayant avec soin sorti ses feuillets de sa poche et commencé avec emphase quelques paroles flatteuses, il dut se dire soudain qu'il se prenait trop au sérieux et qu'il ne pouvait décidément pas faire ça.

Je me rendis bien compte que tout en bafouillant un peu, il s'empressait de remettre ses feuillets de belles phrases dans ses poches et qu'il coupait court en disant à peu près ceci: *"Bon, vous connaissez déjà bien tous Mgr Régent puisque vous êtes venus nombreux l'écouter, je n'ai donc pas besoin de le présenter, quant à causer, il parle lui-même tellement mieux que moi qu'il vaut mieux que je lui laisse tout de suite la parole, puisqu'il est là pour ça."*

Puis il alla simplement baiser la main du prélat et se rassit sous les applaudissements.

Chez les anciens combattants, il n'allait que pour rendre service, par exemple, pour transporter des bancs pour la fête, mais il était en effet rare de le voir défiler dans les manifestations avec les médaillés.

Même chose pour les élections municipales. Il était bien entendu souvent sollicité mais ne se proposait toujours que pour des tâches obscures. Il arrivait souvent que son nom sorte des urnes sans qu'il ne fût candidat. Un jour qu'il était devenu très âgé, je le surprends à sa table de cuisine, perplexe, devant un papier à signer.

Devant son air ennuyé je demande: *"Qu'est-ce que c'est?"* La plume en l'air, il me dit qu'on l'embêtait tout le temps pour qu'il signe cette demande de médaille de je ne sais plus quel mérite. Le président de l'Association des Anciens combattants avait insisté.

"Ben, que je dis, c'est pas une condamnation, ça ne te fait pas plaisir?" Il me regarda longuement, puis, repoussant la feuille d'un air agacé il ajoute: *"T'm'as d'ja vu d'mander une médaille?"* C'est ainsi qu'il n'eut pas la croix du Mérite, ou je ne sais quelle autre qu'il aurait pu demander puisque chacun sait qu'officiellement, il faut toujours remplir des formulaires.

Cependant, il arriva un certain jour, qu'une médaille lui soit décernée d'office, celle-là, qu'on appelle "Honoris causa". En quelque sorte, le Mérite paroissial quoi!

Il l'accepta de bon gré. Non pas tellement parce qu'il croyait l'avoir méritée, mais parce que ce fut surtout pour lui, l'occasion d'une réunion familiale de plus. C'était un prétexte tout trouvé pour voir se réunir autour de lui tous ses enfants et nombreux amis; de contempler tous ces visages réjouis et un peu, peut-être, pour faire la "nique" à notre mère qui arborait toujours sa "rosette" de la Famille française et toujours elle-même très heureuse de ces ambiances de fêtes familiales baignant dans les chants et la musique.

Et pourtant, ce jour-là, il aurait voulu la donner à un autre qui, à ses yeux, la méritait plus que lui.

En effet, il l'avait reçus en grande cérémonie des mains de Mgr Méplon en même temps que ce monsieur René Vasut

qui anima tant de patronages et tant de colonies de vacances secondé par son inséparable "Gros Victor" qui, lui, fut oublié dans cette remise de distinction. Ce simple fait l'avait chagriné et avait renforcé son aversion pour les décorations.

Bref, l'honneur pour lui était un mot creux qui n'avait de sens que s'il contribuait au respect de sa parole et de ses devoirs... Tout simplement.

Je ne peux pas terminer ce chapitre sans pourtant ajouter une anecdote récente.

Lors des dernières élections sénatoriales, me trouvant personnellement grand électeur pour ma commune, j'avais reçu la visite de Maurice Schumann, vous savez, l'ancien ministre, candidat sénateur. Visite bien amicale, sans doute, mais pas tout à fait désintéressée. Vous pensez bien! Je ne dirais pas pour qui j'ai voté mais il m'avait dit qu'il était étonnant que mon père eut aussi peu été à l'honneur au vu de ses états de service et que si j'avais besoin... Et patati... Et patata...

Il m'avait aussi affirmé que je pouvais très bien faire moi-même une demande de distinction, sans que mon père soit au courant et qu'il appuierais cette demande.

Connaissant les sentiments paternels, je n'avais pas cru devoir donner suite à cette offre trop généreuse pour être honnête dans ce climat préélectoral mais récemment, un grand camarade de mon père, M. Delreux, ancien de 14 lui aussi, reçut du ministre, sur le site de Douaumont, la croix de la Légion d'honneur. Mon père m'avait dit être très content pour son camarade mais avait ajouté: "J'y étais aussi, moi, à Douaumont!"

J'ai, sur le coup, pensé à l'offre de notre nouveau vice-président du Sénat qu'était devenu M. Schumann et estimé que l'occasion était trop belle pour ne pas le mettre à l'épreuve de ses offres de service.

Je lui ai donc écrit pour qu'il se souvienne de sa promesse et j'ai fait le nécessaire pour qu'il sache qu'un dossier est en route pour que mon père ait "sa" Légion d'honneur.

Dès réception de ma lettre, le président Schumann me rappelait par téléphone avec beaucoup d'empressement et de gentillesse et dans une suite de courrier, il me transmettait une lettre du ministre de la Défense disant que ma demande était prise en considération et que mon père était proposé en vue de l'attribution de... la Médaille militaire!

En ce 11 novembre 1981, beaucoup de membres des associations d'A.C. recevront des médailles...

Bah! Notre père peut bien attendre encore...

La médaille militaire soixante-cinq ans après

Cet homme-là fut enfin honoré de la médaille militaire en octobre 1983.

A la suite de cette distinction, il fut "proposé" pour la Légion d'honneur. Il paraît en effet qu'il faut deux distinctions militaires avant de prétendre à la "Légion".

Ce qui fit bien rire le nouveau décoré à cette occasion fut, outre le diplôme de médaillé militaire, l'octroi d'une pension annuelle de quarante francs qui lui était due depuis 1918 mais dont l'attribution n'était malheureusement pas rétroactive.

C H A P I T R E D I X - H U I T

CE BRAVE HOMME ET LES MARCHANDS

J'ai déjà dit que mon pèrene savait pas dire non. Une catégorie de gens devait inévitablement s'en apercevoir très tôt, à savoir, les marchands.

Si je m'irrite un peu en écrivant sur ce sujet, c'est qu'avec le temps, les pratiques commerciales ayant évolué, je me rends compte qu'avant guerre, les marchands, surtout en agriculture, considéraient de bonne guerre de rouler les clients, et en particulier les paysans qui, de nature, étaient très méfiants. Le commerce n'était pas encore réglementé comme aujourd'hui et ces gens-là considéraient donc la vente comme un sport et toutes les astuces étaient librement employées pour abuser des situations les plus propices au profit du jour le jour. En conséquence, mon père qui croyait toujours en la sincérité des gens, ne pouvait être qu'une proie facile pour les margoulin's de tous poils.

Les plus forts en ce domaine étaient bien évidemment les maquignons et marchands de bestiaux. Ah! Comme ils savaient flatter mon père sur ses talents de bâtisseur! Cher Monsieur Herbaux par-ci; cher Michel par-là et: *"justement cette vache était comme qui dirait, pratiquement vendue, mais que je me suis dit, non, celle-là, je la réserve pour cet excellent monsieur Herbaux qui est un bon fermier, qui a le droit de posséder les meilleures vaches, c'est une "extra", vous verrez. Etc..."*

Là-dessus, le marchand avait le chic de laisser tomber un chapelet de sa poche, comme par hasard, laissant ainsi croire à sa religieuse piété qui pouvait laisser croire à sa conséquente honnêteté et l'affaire était dans le sac.

Un peu plus tard, quand, par la force des choses, mon père fut devenu plus prudent, ces mêmes marchands changèrent de méthode. S'étant aperçu que mon père ne refusait

jamais un service, l'un d'eux tint ce langage: "j'ai ici deux vaches vendues à un client que je n'ai pas le temps de livrer aujourd'hui car j'ai besoin de mon camion vide pour en charger d'autres qui viennent d'arriver à la gare. Pouvez-vous me les garder quelques jours?"

Naturellement, il prenait soin de ne revenir que trois semaines plus tard. Les bêtes ainsi avaient vêlé à la maison. Les veaux repartaient, certes, mais pas les vaches, ainsi placées en vente forcée.

A tous les représentants de toutes sortes, ma mère préférait dire tout de suite que mon père n'était pas là tant elle redoutait les folles commandes auxquelles il se laissait souvent entraîner.

Toujours d'esprit moderne et à l'affût du progrès, combien de fois revenait-il de la foire commerciale ayant signé imprudemment quelque bon de commande d'appareils dont il n'avait pas réellement besoin.

Il y avait aussi ce "cousin" du côté de ma mère qui, maquignon, profitait bien du lien de parenté pour s'imposer en n'hésitant pas à faire appel en sous-main à d'autres marchands bidons et aussi en se rendant intéressant par des boutades faciles telles que: "D'accord, cher Michel; un peu moins de cousin mais un peu plus d'argent."

Un jour, ce dernier réussit donc à lui vendre un poulain, hors d'état de travailler parce que trop jeune. C'était d'autant plus déraisonnable de l'avoir acheté que nous n'avions pas de prairie près de la ferme ni de place dans l'écurie. Alors mon père prit des briques et du ciment et construisit une petite écurie. Tout simplement parce qu'il n'aurait jamais admis avoir commis une erreur.

Ah! si, une fois il dut bien admettre l'erreur, car ayant souscrit un contrat sur la vie, il fut dans l'impossibilité d'en régler les échéances. Naturellement, rupture du contrat. Combien de fois lui est-il arrivé d'aller chez des collègues agriculteurs à la recherche d'une bête à vendre en remplacement d'une autre qu'il avait vendue deux fois.

Non qu'il fut malhonnête, mais incapable de dire non à un acheteur tenace.

Un jour, étant moi-même devenu fermier à Sailly, je le vois arriver avec son vélo pour me demander si je n'avais pas un cochon. Après explications, son boucher avait tellement insisté pour acheter le sien qu'il n'avait pas su lui refuser alors qu'il était déjà vendu.

Je me souviens aussi avec amusement de cette roue à pneu d'occasion qu'un garagiste lui avait vendue "pas cher". Comme il ne savait pas quoi faire de cette roue, il eut l'idée de la monter sur un benneau qu'il avait rafistolé et soigneusement repeint. Puis il mit une annonce dans le journal pour vendre ce nouveau véhicule dont il n'avait pas besoin non plus.

De petites histoires de ce genre, je pourrais en rapporter beaucoup d'autres mais mon propos n'étant pas de critiquer mais d'expliquer et de témoigner à propos du tempérament et du caractère de cet homme-là sous toutes ses faces, je crois que cela suffit.

Je ne peux tout de même pas éviter de rapporter des séquences du choc des générations sur le même sujet.

C H A P I T R E D I X - N E U F

L'HOMME ET L'ARGENT

Cet homme-là a toujours eu un grand mépris pour l'argent. Il disait toujours: "*moi, des sous, j'en.n'ai pas besoin!*" L'argent pour lui n'était qu'un outil dont il fallait bien se servir pour vivre.

Ses notions de compabilité se bornaient au tiroir-caisse de la laiterie de la ferme. Lorsqu'il voulait acheter quelque chose qui dépassait les compétences du tiroir-caisse, il allait à la banque. Aussi était-il souvent acculé à l'achat de bétail à crédit, tant il est vrai que s'il pouvait retarder l'achat d'une machine, il ne pouvait différer celui d'une vache en bout de lactation.

Sa philosophie sur l'argent et la grande famille qui vint remplir progressivement sa maisonnée expliquent largement qu'à une époque où l'exploitation d'une ferme était encore largement rentable, il n'eut pourtant d'autres ressources que de rester éternellement pauvre locataire.

Il est rare en effet, de trouver un fermier de sa génération qui n'ait pas eu un jour ou l'autre l'occasion d'acquérir une terre ou une de ses parcelles louées. Cela lui arriva, comme aux autres et dans cette éventualité aurait-il dû se réserver quelque économie pour cette occasion.

En fait, il n'a pas pu le faire, de sorte que plus de la moitié de son exploitation changea ainsi de mains, sans qu'il ne put rien d'autre que "sauver les meubles" en s'efforçant de faire acheter les parcelles vendues par des propriétaires de sa connaissance, disposés à lui assurer la continuité du bail.

Conscient de ses devoirs d'éducateur, il voulut cependant, en bon père de famille, nous inculquer certaines notions d'économie, tant il est vrai que, nommé trésor-

rier de la Caisse syndicale rurale, il se devait de montrer l'exemple.

L'occasion lui vint pendant la période d'occupation. Sans pour autant pratiquer ce que l'on appelait le marché noir, mon père gagnait plus d'argent avec tous ses hectares emblavés en légumes qu'avec le blé contingenté; d'autant qu'il employait beaucoup de main d'œuvre occasionnelle, ce qui d'ailleurs rendait service en ces temps difficiles.

Comme il ne pouvait plus acheter grand chose, il était donc bien forcé de mettre de l'argent de côté. Alors, il eut l'idée ingénieuse de diviser ses gains en autant de parts qu'il avait d'enfants et de faire ouvrir à chacun d'entre nous, à "sa" caisse d'entraide rurale, un compte initial de 10.000 francs.

Ainsi, à la fin de chaque année, il nous recevait dans son bureau, tout comme ses collègues agriculteurs, comme membres à part entière de la Caisse, pour recevoir nos dépôts à rajouter à notre compte. C'est donc avec une grande fierté que nous venions y déposer nos petites économies d'argent de poche qui venaient ainsi gonfler notre petit capital.

Pour moi, cependant, à l'inverse des idées de mon père, la leçon d'économie tournait court du fait qu'en cette période d'instabilité monétaire, je m'étais vite aperçu que le beau vélo dont mes frères et moi rêvions depuis longtemps et qui nous narguait dans la vitrine du marchand de cycles, coûtant 3000 francs le jour où notre père nous avait ouvert ces comptes, coûtait chaque année, bien plus cher, en comparaison de nos maigres dépôts.

Je n'avais pas manqué d'en faire la remarque à mon trésorier de père, mais il nous expliqua qu'en fait, cet argent avait, dans son esprit, été placé pour que nous en disposions plus tard et qu'il ne convenait pas d'y toucher.

Or, je crois qu'il rapportait un intérêt de 0,50%, ce qui ferait sourire aujourd'hui.

Cependant, au bout d'un certain nombre d'années, mon compte s'étant gonflé de petites "rajoutes" qui provenaient d'étrennes ou de profits divers, avait atteint la somme mirobolante de 17.000 francs.

Et j'allais toujours comparer à l'étalage le prix de ce merveilleux vélo porteur à guidon étroit, très à la mode en ce temps-là; qui coûtait maintenant 15.000 francs, en me disant qu'avec mon premier dépôt nous aurions pu, mes frères et moi, faire de jolies randonnées et avoir encore bien des sous.

Alors nous avons décidé de revendiquer et d'aller voir le trésorier de la caisse, fut-il notre père, et d'exiger le retrait de notre argent, tant qu'il était encore temps d'acquiescer notre belle bicyclette.

Voyant ainsi son bureau investi, il dû bien admettre l'absurdité du système mais il resta inflexible à nos arguments. Devant son intransigeance, on décida la grève des dépôts.

Ce n'est qu'à la fin de la guerre qu'il céda à nos désirs, lorsque les vélos avaient atteint le prix astronomique de 21.000 francs.

L'on dû chacun faire donc des prodiges de récupération pour jouir enfin des machines tant convoitées.

Il faut bien dire qu'à la maison, même si notre mère

était forcée de tempérer l'ardeur de notre père à dépenser l'argent, elle ne pouvait nous être d'aucun secours tant elle avait elle-même horreur des spéculations et des calculs financiers. Sans doute trouvait-elle cela déshonorant. L'un et l'autre semblaient admettre en toute logique que si l'on n'arrivait pas à "joindre les deux bouts", eh bien, il n'y avait qu'une solution: travailler plus.

Le travail fut ainsi pour mon père la seule valeur morale admissible pour gagner sa vie; sans calcul de rentabilité quelconque. Il semblait vouloir ignorer que lui-même avait tout de même reçu, comme ma mère, de ses parents, une petite dot pour démarrer dans sa vie de jeune fermier.

Plusieurs d'entre nous avaient de fait ainsi dépassé la vingtaine d'années avant que notre père ne se pose des questions sur notre avenir.

Encore une fois, je ne veux pas que l'on croie que j'exprime ici un reproche quelconque. Il semble bien que ce qui paraît invraisemblable aux parents conscients de 1980 était courant en 1940 et, sans les aides familiales d'aujourd'hui, notre père jugeait sans doute le plus important de nous avoir assuré la subsistance; inculqué l'éducation religieuse et l'esprit de famille. Pour le reste... Qui vivra verra.

Etant au fait des comptes de l'exploitation et préoccupé de mes propres aspirations, et aussi voyant grandir mes frères et sœurs, il était donc fatal que j'eusse, avec mon père, une explication orageuse.

Il se trouva en effet qu'une petite ferme était à céder à Leers. Les champs étant proches de notre exploitation, je lui ai proposé d'emprunter à sa caisse pour reprendre cette ferme qui aurait pu, peut-être assurer l'avenir de l'un d'entre nous. La discussion a laissé dans ma mémoire un sentiment de malaise car je revois encore le long visage étonné de mon père.

J'ai compris à ce moment-là que l'homme, si courageux en toutes circonstances, fuyait en fait devant l'avance du temps. Il refusait en fait que son rôle de chef de famille puisse être limité et qu'était commencé le temps, pour ses enfants, de la bifurcation vers leurs propres destinées.

Il s'accrochait à je ne sais quels principes! Sa voix autoritaire se faisait paternelle. Il me répétait: *"Pourquoi? Pourquoi? Tu n'es donc pas heureux, ici?"*

Ainsi, tant que les événements eux-même ne dictaient pas l'obligation de changer ses habitudes et que lui-même était là pour veiller à tout, pourquoi donc ne pas se fier à la providence pour l'avenir?

Tous ensemble, nous vivions bien et se sentant toujours trop jeune, il préférait s'enfermer dans un optimisme confiant et inébranlable de patriarche.

Le mot est lâché! Un patriarche, mon père?

Ce mot prend tellement souvent une signification péjorative que peut-être il faut s'expliquer là-dessus, pour savoir si Cet homme-là en avait l'étoffe. Nous allons voir ça.

C H A P I T R E V I N G T

UN PATRIARCHE?

Il est de fait que notre père, lorsqu'il voulait nous inculquer foi en l'avenir, concluait souvent ses propos avec des paroles rassurantes, appuyées sur la Providence.

On peut dire sans doute qu'il se référait à l'Evangile ayant trait aux "oiseaux qui ne sèment ni ne récoltent" mais mangent à leur faim" plutôt que de faire sienne la formule: "aide toi et le ciel t'aidera."

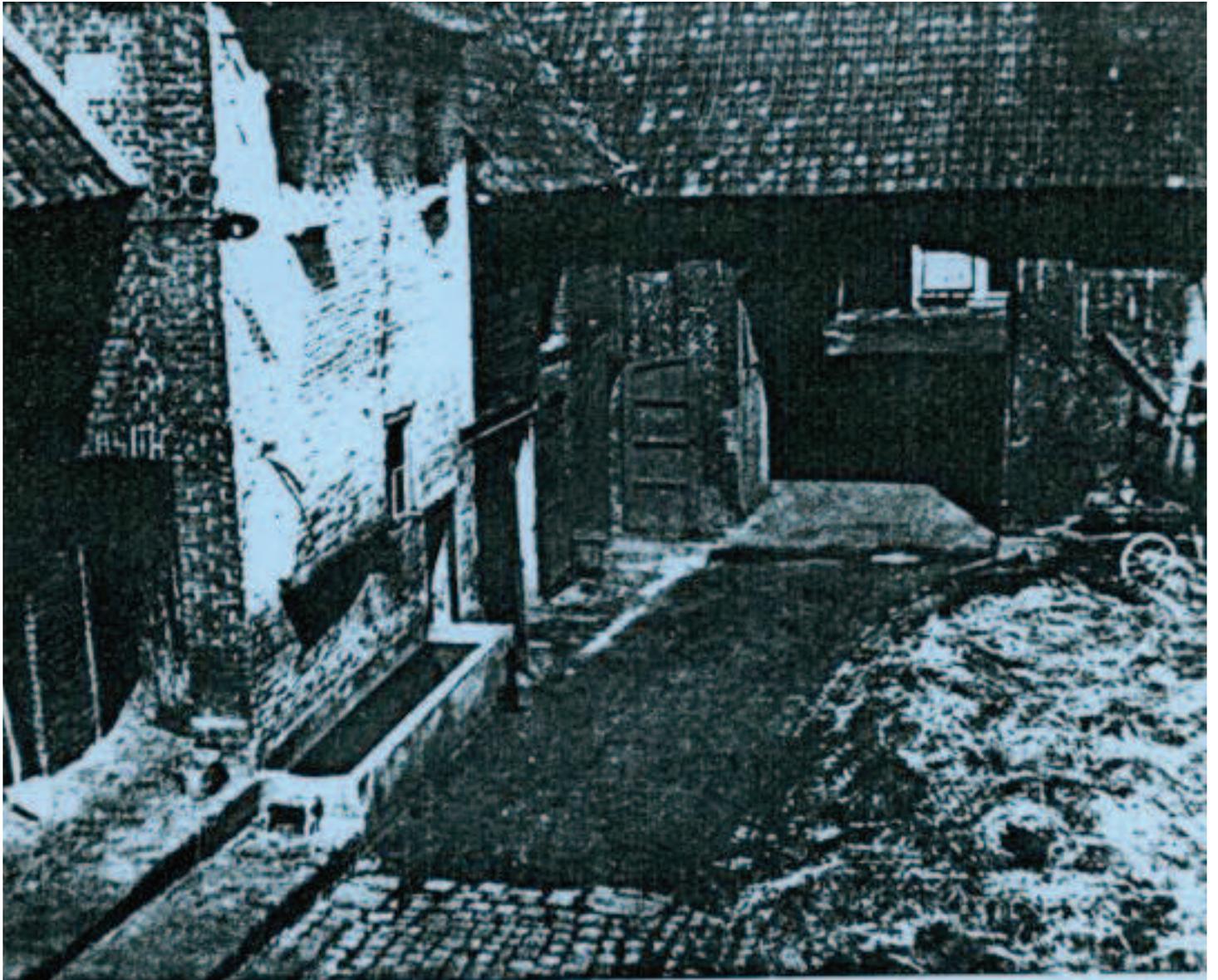
Oui, bon! J'exagère peut-être car, cependant, dès qu'il se produisait un événement par hasard qui semblait être l'amorce d'une affaire plus importante, on l'a vu foncer brusquement, prendre des initiatives comme s'il devait, à ce moment-là, intervenir pour s'assurer de la bonne marche de l'affaire.

Aussi intervint-il avec plus ou moins de bonheur dans les rapports "sentimentaux" de ses enfants lorsqu'ils eurent la drôle d'idée de convoler, répondant à l'appel d'un amour bien légitime.

Certains de mes frères ou sœurs, ayant eu vent de mon intention d'écrire ces lignes auraient sans doute voulu que je rapporte quelques anecdotes personnelles mais cela est délicat. Je me contenterai donc de ne raconter pour ma part que le petit récit "pré" et "post" conjugal suivant; d'autant moins secret qu'il fut connu en son temps.

Un jour donc, étant de retour d'une ferme de Sailly, y étant allé labourer un champ en "entraide coopérative", je laissais mon tracteur au garage et prenais mon vélo (1) pour retourner le soir dans la même ferme où il y avait une fille qui m'intriguait. Comme ce genre de sortie n'était apparemment jamais arrivé encore, dès qu'il se répéta, mon père prit "son vélo à lui" et fit le même trajet. Je sus par la suite qu'il était venu faire son enquête dans le quartier, auprès des voisins. Bon, vous me direz, après tout, quoi de plus normal pour

(1) *Ce fameux vélo!*



La tour carrée, encastrée dans la reconstruction...

un bon père de famille? Faut-il pour cela décréter qu'il agissait en patriarche? Mais, minute! Lorsqu'une autre fois, et d'autres jours encore, je trouvais son vélo sur le pignon de ladite ferme avant que je n'y arrive moi-même, il y avait de quoi être surpris et ennuyé quand-même, non?

Lorsque la maman de la fille était absente et qu'évidemment j'en profitais, il était tout de même agaçant de le savoir toujours rôder aux alentours. Enfin, j'appris aussi par Jacqueline, la fille de la ferme, qu'il était venu voir sa mère et fait déjà des projets et promesses pour la reconstruction de la ferme qui était certes, assez vétuste. Ainsi voulait-il considérer la chose entendue et cherchait-il à rendre les choses irréversibles de manière surtout à me faire abandonner l'idée de me consacrer à un autre métier que celui de fermier qui, pour lui, était le seul souhaitable pour moi.

Dés ce moment, il s'était mis en chasse pour acheter dans les chantiers de démolition, tous matériaux susceptibles de servir à la construction d'une nouvelle étable et n'avait pas hésité à entreprendre les travaux sur place, comme s'il se trouvait déjà chez lui.

Moi, évidemment, occupé comme l'on devine, je ne me sentais pas encore du moins, concerné. Toute cette activité dans le cadre de nos "fréquentations" était extrêmement déplaisante.

Bref, toujours est-il que, aucun nuage sentimental ne s'opposant à nos fiançailles, nous fûmes, dans la foulée, Jacqueline et moi, rapidement mariés.

Ce n'est qu'après le voyage de noces que je réalisai l'ampleur des engagements pris par mon père vis à vis de ma belle-mère.

Je me suis senti alors obligé de mettre ma belle-mère "au parfum" de l'irréalisme des promesses de mon père qui, dans son optimisme béat, semblait oublier dans l'histoire ses huit autres enfants. Pensait-il qu'il pût toujours faire la même chose pour chacun d'eux sans problèmes?

Ayant maintenant pris les choses en main pour mon propre compte, je ne pouvais plus désormais tolérer longtemps les excentricités paternelles, aussi, pendant les six mois de la construction de la nouvelle étable, que j'avais pu tout de même intégrer dans mes plans de reconstruction, j'entreprenais parallèlement de comptabiliser les frais d'opération pour dégager le montant d'une dot légitimement raisonnable et la part à considérer comme "avance" à restituer, en raison de l'existence de mes frères et sœurs. On peut certes croire à la Providence, mais les miracles ne se produisent pas forcément.

Nous étions venus, avec mon épouse et ma belle-mère à nous entendre pour obliger progressivement mon père à limiter ses interventions dans nos achats, bien qu'il ne semblait pas comprendre que l'on puisse refuser les "cadeaux" qu'il nous faisait en allant acheter portes, fenêtres, tuiles et autres marchandises, contre notre gré.

Il allait aussi dans les champs et semblait bien disposé à diriger les deux fermes comme si je n'étais qu'un gérant. La rupture devint donc un jour inévitable.

Je ne pouvais pas matériellement m'opposer à ce qu'il vienne m'aider alors qu'il y avait tant à refaire dans la maison car le tracteur ne pouvant être gratuit, les journées étaient longues avec des chevaux aux champs.

Après l'étable, il avait donc entrepris d'aménager dans le corps de logis, une cuisine et une salle de bains.

La truelle à la main, il se mit à construire un mur pour séparer ces deux pièces. J'avais tracé à la craie, sur le sol, l'endroit choisi par nous et je partis aux champs. Quand je revins, il avait maçonné à son idée, à un autre endroit. Je lui dis: "Mais non, Papa, tu oublies que nous sommes ici chez nous Jacqueline et moi! On veut ce mur ici et pas là!" et j'ai enlevé les briques. Quand, le soir, je rentrais de nouveau, il avait tenté de convaincre ma belle-mère que nous avions tort et s'était dépêché de construire le mur à son idée et il en avait presque terminé.

Alors, je l'ai regardé. J'ai bien eu conscience qu'il n'allait pas apprécier. J'ai dit: "Je sais que je vais te faire de la peine, Papa, mais Maman m'avait toujours dit, quand on n'était pas du même avis que je ferais à m'mote (1) plus tard, chez moi." J'ai alors poussé de toutes mes forces sur le mur encore frais qui s'écroula.

Mon père courroucé partit ce jour-là en disant: "t'auras pas mon pardon!" Il devait effectivement se passer plusieurs mois avant qu'il ne revienne chez nous. Mais un jour, ce fut le papa qui revint... Pas le patriarche.

Il était venu d'abord à cause d'une fête ou d'un anniversaire qui faisait l'objet d'un repas familial tout comme semblant de rien, mais toujours pas pour un "coup de main".

Puis il vint sous un prétexte quelconque et me trouva déchargeant un chariot de drêche pour les vaches. J'en avais terminé qu'il parlait aux femmes et je m'efforçais de redresser une ridelle pliée. Il me vit poser deux bouts de bois dressés sous les coins de cette ridelle en toile, puis tenter de le redresser en sautant dessus. C'était peut-être idiot, mais j'avais déjà fait ça parfois avec succès or, là, la toile semblait résister. J'allais donc essayer une autre méthode mais le truc avait visiblement attiré mon fantaisiste de père qui se précipite ne disant: "attend, garçon, j'arrive, à deux, ça ira!" et aussi bête l'un que l'autre, nous voilà sautant de concert sur la toile.

Heureux de penser à la réconciliation occasionnée par cet incident banal, j'oubliais la faiblesse relative de mes bouts de bois. "Plus haut, criait mon père, encore un bon coup!" et je nous vois encore nous enlever ensemble, les mains sur le chéneau du toit, puis, crac! Le bois ayant cédé, la ridelle s'effondra sous nos pieds.

L'on s'est retrouvé brutalement assis par terre sous le chariot, choqués en endoloris. L'on s'est fait très mal. En se frottant les reins, ayant réalisé notre position ridicule, l'on s'est regardé un instant puis l'on a éclaté de rire.

Témoin de la scène, ma Jacqueline qui nous contemplait écroulés sous le véhicule, s'esclaffa: "eh bien, vous avez l'air malins, tous les deux!"

De ce jour, nos rapports furent chagés mais, c'était

(1) A ma mode: comme je le veux.

78.

évident, seule une "ancestrale" fierté avait retardé cette démarche qu'il souhaitait "paternellement".

De ce jour également, il revint souvent prêter la main à la reconstruction de la ferme mais me laissa l'initiative des travaux et des arrangements en famille. Patriarche? Sans doute l'a-t-il toujours été encore pour nous, mais dans le sens noble du terme de chef de famille et tellement affectueux au fil des années.

C H A P I T R E V I N G T E T U N

CET HOMME ET L'HISTOIRE

La ville de Lannoy a son histoire, comme toutes les cités au passé lointain.

Il y avait là un château féodal entouré d'enceintes fortifiées qui, maintes fois assiégées et détruites, ne laissent plus subsister aujourd'hui que quelques vestiges dont les mieux conservés sont des tours d'anciens remparts.

La "tour carrée" encastrée dans la reconstruction de la ferme au siècle dernier ne laisse plus apparaître qu'un massif pan de mur, qu'on suppose dater du XIII^e siècle, percé de deux larges meurtrières et faisant partie d'une première enceinte de la ville.

Cependant, l'intérieur de cette tour avait encore, du temps de notre jeunesse, de quoi exciter notre imagination. Les grosses pierres bleues de l'escalier en colimaçon répercutaient souvent les coups de nos sabres de bois, outils de nos combats furieux contre les assaillants, constitués par les gosses de la rue.

Ces derniers eurent à subir plus d'une fois des fenêtres d'en-haut, des gerbes d'eau, en guise d'huile bouillante et les jets serrés de nos flèches garnies de plumes de poule. Il y avait encore aussi dans cette tour où notre père avait installé un fourneau de cuisson pour la nourriture des vaches, un vieux four à pain abandonné par les pères de l'ancien couvent de Sainte-Croix, qui se trouvait là durant plusieurs siècles, couvent auquel la vieille tour servait aussi de dépendance.

Notre imagination toujours aidant, mes frères et moi voulûmes un jour jouer les explorateurs car nous savions par un livre d'histoire locale qu'il pouvait aussi y avoir un souterrain sous la tour.

Effectivement, sous la voûte, en sous-sol, on pou-

vait remarquer les traces d'une porte, mais elle avait été murée. On explora l'intérieur du four... Rien. Déjà notre père avait jugé que ce four inutile prenait trop de place et il le fit disparaître. La terre dégagée laissa voir une sorte de dalle qui sonnait creux...

Décidés à ne pas en rester là, nous fîmes un trou et y descendîmes une bougie à l'aide d'un fil de fer. A plat ventre et le nez dans le trou, l'on vit un espace réduit, noir de poussière de charbon et seulement une espèce de seau évasé. Avec un crochet, on essaya de le remonter, mais au moindre choc, il tomba en poussière. Notre père nous gronda pour ce trou mais, de nouveau alléché par l'espace à récupérer, mit un tombereau à proximité et rasa le tout au ras du sol. Décidément, il n'avait aucun respect pour les choses du passé. Le jeudi suivant, notre père était aux champs. Voulant voir si notre théorie était juste, on se remit à creuser la terre au même endroit. Victoire! Une voûte de vieilles briques apparut. Fébrilement, on alla quérir une pioche et on attaque la voûte qui ne résista pas longtemps. De nouveau à plat ventre avec notre bougie, on n'arrivait pas à voir car un courant d'air la soufflait. On essaya alors une lampe électrique de poche et, Oh, merveille! Le souterrain était là.

En fait, il y avait surtout de la boue, des éboulis de briques et de terre.

Plus loin, dans la pénombre, il nous semblait qu'on apercevait de vieux cercles à tonneaux. Bref, l'exploration ne faisait que commencer. Notre mère, hélas, ayant découvert notre activité secrète nous défendit d'aller plus loin sans le consentement paternel. Cette fois, notre père nous envoya travailler aux champs et quand on revint le soir, il achevait de cimenter dans la place, une jolie dalle de béton. Ainsi tournait court notre exploration des souterrains de Lannoy et grande fut notre déception.

On ne peut pas dire pourtant que notre père ne s'intéressait pas à l'histoire locale. Il possédait d'ailleurs un ouvrage à ce sujet. Mais, avant tout, c'était un homme pratique. Il payait un loyer pour exploiter la ferme et cette tour n'avait de raison d'être que si elle lui procurait de l'espace couvert utile. C'est ainsi qu'il fit disparaître aussi par la suite le bel escalier tournant de pierre au nom de la rentabilité et qu'il perça avec énormément de peine, plusieurs passages dans ce mur ancestral de près d'un mètre d'épaisseur.

Il arriva cependant un jour, que la municipalité ayant décidé de fêter je ne sais plus quel cinq centième anniversaire de la ville, organisa des festivités au cours desquelles elle invita le descendant en titre de la lignée des comtes de Lannoy. Au cours d'une journée mémorable, le comte et la comtesse furent conviés à une promenade, de vestiges en monuments, aux quatre coins de la ville. Ils s'ébahirent ainsi devant la maison des tanneurs, la tour cornière, celle du prévot et pénétrèrent enfin dans la ferme pour voir la tour carrée.

Mon père, d'abord surpris de l'intérêt des personnalités pour ce vieux mur, commença par expliquer combien il avait eu de mal à le percer, tandis que nous faisons des signes désespérés pour le faire taire sur ses "exploits" de

démolisseur. Naturellement, le maire demanda à visiter la tour, aussi je m'empressai de dire que trop de sacs d'aliments y étaient stockés, afin que l'on ne voie pas qu'il n'y avait plus d'escalier. Devant l'air choqué et quelque peu déçu des hauts personnages, mon père chercha un dérivatif à cette visite tronquée et, prenant le comte par le bras, lui glissa à l'oreille: *"Venez, je vais vous montrer quelque chose."* Tous deux s'en allèrent vers le fond de la ferme, laissant face au mur blanchi, la comtesse, la maire et toute la clique. Intrigué par le manège, j'ai suivi discrètement les deux personnages et les retrouvai face, cette fois au crib à maïs... Sacré Papa! Décidément, en hochant la tête, je pensais qu'en guise de monument historique, il y avait mieux.

Lui, tout fier, expliquait au comte, amusé par la simplicité de son guide, la technique du séchage du maïs dans ce montage grossier de grillage et de perches en bois. Ainsi donc, pour lui, cet assemblage dérisoire avait plus d'importance (parce qu'il était utile) que tous les vestiges du passé qu'on cherchait à voir. Puis, encore, l'un entraînant l'autre, les deux hommes se fondirent dans le dédale des bâtiments tandis que des rumeurs s'élevaient dans l'avant-cour où tout le cortège attendait. La maire s'agitait en tous sens. Où était Monsieur le Comte? L'adjoint répondait: *"Il est peut-être au petit coin."* Eh bien non, on avait perdu le prestigieux invité. Où était-il donc? Moi qui savais, je prenais bien garde de ne répondre tant je m'amusais de la scène. Après plusieurs roulements de tambour ordonnés par le chef de musique, tous deux réapparurent enfin et le cortège se reforma dans les flonflons des instruments.

Tout le monde ressortit par le porche tandis que traînant derrière, mon père s'attardait encore à présenter au comte, un de ses modestes voisins de la courée d'en face, ce dernier, gêné et rougissant jusqu'au bout des oreilles.

C'était bien ça mon père! Je me souviens l'avoir ainsi vu plusieurs fois une main dans celle d'une notable personnalité et dans le même temps, l'autre main dans celle d'un simple ouvrier.

C H A P I T R E V I N G T - D E U X

LE SOUVENIR

Après "sa" guerre, la grande, celle de 14, cet homme-là n'étais jamais retourné sur les lieux de ses exploits guerriers.

Pourtant, chaque fois qu'un ami ou l'un de ses enfants rentrant d'un voyage évoquait la Marne ou la Champagne, citait des villes comme Verdun, Reims ou Monthermé, il ne manquait pas d'amener la conversation sur les souvenirs qu'il gardait des paysages concernés.

Nous avions beau lui dire que les temps avaient changé et que certainement il ne les reconnaîtrait plus, il s'obstinait à prétendre qu'il avait si bien foulé le sol de Bapaume à Metz et de Châlons à Dinant qu'il pourrait encore nous y guider les yeux fermés

Il faut dire que jusque dans les années cinquante, les occasions étaient rares de se déplacer. Il y eut bien, parfois, des excursions organisées d'anciens combattants mais lui n'appréciait guère ce genre de sortie, d'autant qu'il n'avait pas le temps d'y aller. Quant à nous-mêmes, ce n'est pas avant 1952 que nous avons pu disposer d'une automobile. Encore faut-il préciser que cette grande "guimbarde" Citroën commerciale à moteur "flottant" flottait si bien que nous ne pouvions guère dépasser le 55 à l'heure sans naviguer d'un trottoir à l'autre.

Il ne pouvait donc être question de lui proposer un quelconque "pèlerinage" des champs de bataille avec la bagnole en question.

Quelques années plus tard, disposant d'une 2 CV neuve, j'avais bien l'intention de profiter de la première occasion pour mettre ses prétentions à l'épreuve, mais cela ne s'est pas trouvé avant longtemps. Ensuite, je me suis pris à appréhender de plus en plus de l'emmener visiter ces lieux glorieux tant je redoutais l'intense émotion qu'il pouvait

être amené à ressentir là-bas, parmi les ossuaires ou les divers vestiges perpétués par les associations du souvenir.

En revanche, l'occasion se présenta un jour de passer incidemment sur les lieux de ses premières classes. Je veux parler de sa fameuse garnison de La Fère, dans l'Aisne. Cela fit l'objet d'un incident pittoresque qui vaut d'être conté.

Ainsi donc, en septembre 1965, une de mes sœurs, qui résidait à ce moment-là dans la région de Dijon avait invité ses parents à l'occasion d'une naissance.

Disposant à ce moment-là d'une voiture neuve et disposant de quelques jours devant nous, mon épouse et moi-même emmenions donc mon père, afin qu'il puisse rejoindre ma mère qui se trouvait déjà là-bas. Nous devions effectuer ensuite un bref circuit en Suisse.

Nous partîmes donc, mon père endimanché, avec son chapeau à grands bords et ses bottines montantes bien cirées. L'auto traversa bientôt le Cambrais et le Saint-Quentinois.

Sur la route, des panneaux annonçaient la direction: des villes voisines de notre itinéraire: Origny, Ribemont, Crécy. Cela avait déjà suffi à mettre mon père comme sur des charbons ardents.

Le nez collé à la vitre, il racontait déjà certains détails d'aventures sans grand intérêt pour nous, qui lui étaient restées de ses marches forcées de soldat du contingent.

Parfois l'on doublait un cimetière militaire qui relançait inévitablement ses réflexions patriotiques.

Soudain, à un carrefour, un panneau de signalisation indique: "La Fère 12 Km". Mon père s'excitait. Pensez donc! Il n'avait pas revu cette ville depuis 1914. *"Faut s'y arrêter s'exclama-t-il, on ira boire un verre chez la Mère Picon!"* Je lui répliquai: *"mère Picon ou pas, on n'a pas le temps de s'arrêter si l'on veut arriver à Dijon ce soir."* *"Quoi, répliqua-t-il, pointant son index menaçant et me jetant un regard courroucé: si tu ne t'arrête pas, t'auras plus mon pardon!"*

Visiblement excité, tenaillé par l'émotion, il fronçait les sourcils à la recherche d'un quelconque site ou monument qui l'aiderait à se situer. L'auto suivait la route nationale en direction de Reims et sans avoir voulu éviter La Fère, il se trouvait que nous suivions en fait une déviation contournant cette ville. Or, un village était apparu sur la droite au delà des champs et mon père crie soudain: *"c'est là!"*

Mais nous ne pouvions faire demi-tour et l'on poursuivit son chemin au nez et à la... moustache du paternel scandalisé. *"Bah! dit alors Jacqueline, ne vous en faites pas, on y passera au retour."*

Quelques jours plus tard, nous avions donc quitté de bonne heure Dijon avec cette fois, mon père et ma mère mais nous ne pouvions plus éviter l'arrêt à La Fère; pensez donc!

Dés que la voiture se mit à gravir les premières pentes des collines champenoises, les moustaches paternelles commencèrent à s'agiter. Reconnaisant au passage certains villages, mon père s'était mis à gesticuler et à proférer des exclamations. Lorsqu'enfin le panneau La Fère fut en vue il s'agita tellement en poussant ma mère du coude qu'elle s'affa-

la sur les coussins de la voiture, le chapeau de travers.

L'auto traversa la petite ville et s'arrêta sur une grande place pavée, pratiquement déserte. Il fallait voir le père à ce moment. La main sur la portière de la voiture, il restait là comme figé. Il ne reconnaissait plus rien. Nous ayant décrit la ville avec force détails tout le long du trajet, il était quelque peu vexé. Son émotion nous touchait. Sa caserne avait disparu. Il fit quelques pas dehors, inspecta à l'entour puis, comme au garde-à-vous, se planta en face d'un terre-plein servant de parking et jura que c'était là.

De l'autre côté de la place, il y avait un casernement mais, renseignements pris, c'était celui d'une troupe motorisée. Un peu plus loin, une autre caserne existait bien, mais c'était celle d'un régiment du train. Quant au 42e d'artillerie, nulle trace. Personne ne connaissait.

Contrairement à l'agitation promise, cette place ne résonnait d'aucun passage de troupe. On n'y voyait pas l'ombre d'un soldat. Terriblement déçu, mon père voulu alors nous entraîner chez la "Mère Picon". Il avait bien enfin compris qu'elle dût alors avoir 110 ans. Il se mit à chercher quand même son chemin dans les rues voisines, nous entraînant à sa suite mais, décidément, sa "mémoire" lui faisait défaut. Où se trouvait donc ce petit bistrot où, jeune soldat, il allait se détendre avec les copains?

Enfin, au détour d'une vieille ruelle, on découvrit un café que mon père reconnut comme le bistrot en question. On entra. Tout de suite, mon père semblait reconnaître les lieux. L'endroit était plutôt crasseux et malodorant.

On a posé des questions à l'homme qui était au comptoir, mais il ne savait rien. *"Vous savez, dit-il, il n'y a pas longtemps que je suis là et je n'ai jamais entendu parler de la Mère Picon."* On s'est attablé devant un café-crème. Mon père regardait les murs. Il s'efforça encore de nous conter les "bordées" de ses vingt ans. Ma mère, hochant la tête lui dit: *"t'es sot!"* Devant nos mines désabusées, il se tut. On sortit rejoindre la voiture en silence. Résigné, mon père ne jeta même pas un regard en arrière. Rentré à la maison, toute la famille demandait des nouvelles de son voyage. Pousant du coude, je prévenais alors: *"soyez gentil, surtout ne lui parlez pas de La Fère."*

Huit années plus tard, on reparla d'aller à Verdun. En fait, cela se fit encore de façon imprévue. Je n'y étais pour rien cette fois car c'est mon père lui-même qui s'arrangea pour y aller. Ce n'est qu'à son retour que j'appris qu'il avait failli, là-bas, se trouver mal. Cela ne m'a d'ailleurs pas étonné. J'ai naturellement voulu relater ici le récit de cet événement dramatique, mais pour plus de vérité, j'ai demandé à mes sœurs qui étaient avec lui, de rapporter les faits.

C'est donc ma sœur Agnès qui a bien voulu me transmettre le texte suivant. Je me suis gardé d'y corriger quoi que ce soit.

" En avril 1972, je suis partie pour la Suisse visiter l'ancienne prieure d'Ermeton, mère Béatrix, qui, ayant remis sa charge de prieure qu'elle exerçait depuis vingt-cinq ans, s'y reposait. Ce fut pour moi une occasion toute trouvée de visiter un pays jusqu'alors inconnu et c'était fort agréable de vivre pendant quatre

jours face au lac Majeur. Au retour, passant par la frontière italienne, le train s'arrêtait à Dijon. Ayant prévu le coup, j'avais demandé à passer chez ma sœur Marie-Ange, d'autant plus que Papa et ma sœur Colette y séjournaient à l'occasion de la profession de foi de ma nièce Monique.

J'arrivai en gare de Dijon par une canicule telle que mon visage en était tout cramoisi, à la grande frayeur de Marie-Ange. C'est vrai que je portais un costume d'hiver d'une épaisseur telle qu'il ne pouvait que provoquer une transpiration au-dessus de la normale. Arrivée chez Marie-Ange, ce fut la douche et un revêtement léger et rose... à défaut d'autre chose. Je respirai! Papa, lui, se tenait à l'ombre et consultait attentivement une carte routière. Il avait repéré que Verdun se trouvait sur la route que nous reprendrions le lendemain avec la voiture de Colette. Cette dernière ayant offert gentiment de me ramener à la Maison Saint-Martin.

Il avait même été convenu qu'elle y resterait avec Papa, le temps que celui-ci remette en ordre le jardin de Graux. Nous pensions, quant à nous, que ce pèlerinage aux sources, (car c'en était un pour Papa) lui ferait plaisir.

Le lendemain, nous quittions "les Mouettes" pour nous engager sur une route que Papa connaissait pratiquement à fond, je dirais, par cœur!

D'ailleurs, nous n'attendîmes pas longtemps pour rencontrer sur le passage, des bornes kilométriques, tout au long d'une route qu'on appelle la Voie sacrée. Elle s'étale sur des kilomètres et des kilomètres... C'est un rappel de la grande épopée "1914-1918". Papa a reconnu un café: Les Dernières Cartouches, mais je ne sais plus où.

Papa, on le sait, ne supporte pas toujours bien la voiture et depuis le départ - était-il déjà assez ému? - il humait l'air par une ouverture de la fenêtre de la voiture.

Nous pensions manger à Verdun, mais la faim devenant très forte et la route s'allongeant, nous décidâmes de manger le casse-croûte préparé par Marie-Ange. La route était déserte. Seules passaient quelques voitures assez espacées d'ailleurs; et le vent était froid. Une aubette se présenta à nous sur le bord de la chaussée et elle pouvait très bien nous tirer d'affaire. Trois murs de parpaing pour nous abriter, un banc étroit où nous pouvions à peine nous tenir à trois, serrés l'un contre l'autre, voilà qui était suffisant pour nous réchauffer, car il ne faisait vraiment pas chaud.

Ce fut un instant merveilleux. Colette se tenait droite de Papa, moi à sa gauche. L'appétit était bon et les gâteries dijonnaises charmaient notre palais. Nous étions heureux et traversés par je ne sais trop quel moment de bonheur simple. A un certain moment, nous voilà tous les trois pris par un fou-rire dont je me souviens encore. Notre situation était vraiment cocasse dans cet abri peu ragoûtant et Papa se

rien vu. Ce qui l'intéressait, c'était les fenêtres d'où il pouvait situer les batailles. Il s'était calmé. Une gravité marquait son visage. Bien sûr, il constatait que certaines choses avaient changé, mais pas pour le fond.

Il nous a raconté ce qu'hélas, j'ai oublié. Cela n'a d'ailleurs pas d'importance. Nous étions encore sous le choc.

Puis ce fut la descente, on ne disait plus rien, absolument rien. Arrivés sur l'esplanade, nous avons pris Papa chacune par un bras et nous avons dit unanimement: "maintenant, ça suffit, nous partons!" A quelque cinq cent mètres, nous trouvons un café. On y entre, histoire de se refaire un peu. Papa commande un apéritif à quatre heure de l'après midi! Un gros rouge quoi, comme pour un poilu!

Nous avons repris la route sans beaucoup échanger. Il nous restait une étrange impression. Arrivés à Graux, on a raconté aux sœurs cet événement. Il ne fut plus question ni de jardin, ni de repos. Papa avait décidé de reprendre la route dès le lendemain et de retrouver la maison. Colette était aussi de cet avis. A-t-il dormi cette nuit-là?

Maman m'a dit par la suite qu'il en avait parlé des jours et des jours. Ca n'était plus à faire après soixante ans...

Je reste persuadée que, malgré tout, nous ne pouvions ni prévoir les réactions, ni enlever de sa tête ce qu'il souhaitait sans doute depuis si longtemps, et que la vie n'avait jamais permis de réaliser.

La famille de Michel Herbaux n'a pas
souhaité publier le chapitre 23

C H A P I T R E V I N G T - Q U A T R E

ESCAPADE AU SOLEIL

Ayant atteint ses quatre vingt-huit ans, cet homme-là, à cause d'un genou rebelle avait enfin dû concéder à sa verte vie un "coup de vieux".

Il se déplaçait très difficilement mais il parvenait encore à bricoler et à suppléer la marche par la pratique du vélo.

Il était évident tout de même, que cet état apparemment physique avait été provoqué ou aggravé par le coup moral ressenti lors de la mort de notre maman. Il était resté trop longtemps inconsolable et c'est pourquoi, malgré les risques, j'avais conçu le projet (afin de lui changer les idées) de l'emmener en séjour dans notre villa de la Côte d'Azur qu'il n'avait jamais vue mais dont il avait beaucoup entendu parler par ses autres enfants ou petits-enfants qui y étaient allés. Cela avait suffi à aiguïser sa curiosité. Je pressentais qu'en le sortant du cadre trop habituel de sa ferme encore tout imprégnée de l'omniprésence maternelle, je parviendrais à lui redonner le goût de vivre parmi ses enfants. Mais cela n'était pas facile car, hormis l'avion, il semblait que tous les moyens de transport eussent été trop fatigants. De plus, l'expédition demandait toute une organisation familiale car l'aéroport de Nice n'est pas tout près d'Agay.

De toute façon, je voulais préalablement savoir si ça valait la peine car, s'encombrer pour huit jours d'un vieillard amorphe, ça n'était pas la peine.

Aussi, lorsque l'année d'avant, ma sœur Marie-Paule ayant enfin trouvé en Dordogne la propriété rêvée pour se retirer définitivement avec son retraité de mari, nous avons ensemble proposé à notre père un bref séjour dans la propriété en question pour voir comment il était encore capable de se comporter.

Je devais moi-même aider mon frère Philippe à convoyer des meubles avec la camionnette. Jacqueline prit Papa en voiture et ses trois enfants aînés l'entourèrent là-bas de sollicitude.

Le résultat fut à ce point positif qu'il fut temps de repartir car il s'était mis à "saccager" les alentours de la maison avec une belle ardeur; compensant son genou défaillant par l'usage d'un tabouret.

Mais ce fut surtout les contacts humains renoués là-bas avec un beau-frère et d'autres connaissances qui le sortirent de sa torpeur. De ce temps-là, il fut décidé de l'emmener en Provence mais comment, et avec qui?

Finalement, Jacqueline apporta les billets d'avion. Aucune de mes sœurs n'étant libre en ce mois de juin où nous prenions habituellement nos vacances, je partis seul tenter l'aventure.

Je pris le train la veille. Il fallait récupérer notre 4 L dans le garage de la villa d'Agay afin de cueillir mon père et ma belle-mère à l'aéroport de Nice. En effet, celle-ci était aussi du voyage.

Le jour venu, Jacqueline conduisis donc à l'aéroport de Lille-Lesquin un Père Herbaux souriant et semblant après tout ravi de ces vacances impromptues en compagnie de Maman Delgrange.

Arrivé une heure à l'avance, je m'étais planté sur la terrasse de l'aéroport de Nice avec ma caméra car je voulais garder des images de cet instant mémorable, mon père ayant effectué ainsi son baptême de l'air à quatre vingt-huit ans, ça n'était pas banal.

Il faisait une chaleur intense sur cette terrasse, sous un soleil rayonnant au zénith. Le tarmac des pistes scintillait, le ciel était bleu, si bleu qu'on n'aurait pu le distinguer de la mer si l'horizon n'avait été coupé par les travaux d'extension de l'aéroport. J'avais donc réglé mon téléobjectif sur un bull-dozer tout là-bas et, fin prêt, j'attendais devant un bon verre de bière.

Le haut-parleur annonça l'arrivée de l'avion en provenance de Lille. J'allai donc me placer au-dessus de la porte 10 désignée, ne pouvant ainsi les manquer à leur descente.

Eh bien non, dès cet instant, l'aventure commence. Pourquoi donc le bel avion alla-t-il se placer tout là-bas derrière les arbres? Il y eut bien un bus pour les mener à la porte 10 mais pourquoi? Puisque l'emplacement face à cette porte était libre.

Allez vous-en filmer une descente de bus! Dépité, j'ai cavale au hall des arrivées pour voir toute la troupe des voyageurs se disperser rapidement vers les sorties... Le hall restait vide. Au bout du couloir, le carré blanc de la porte inondée de soleil. Enfin, je découvrais deux silhouettes à trois jambes. Mes deux vieux progressaient lentement, péniblement, le regard tendu, à la recherche de la seule personne qui, dans l'instant représentera la sécurité. Je fais un grand geste. Ma belle-mère donne du coude et les deux regards s'allument d'une joie non dissimulée. Mon père était extasié. A mon "bonjour, ça s'est bien passé?" Il répondait: "Eh ben alors, qu'est-ce qui aurait dit?" "Papa, répétais-je, je te parles, comment ça va?" Il s'arrête, étend les bras et dit: "c'est formidable, on sent rien, on sent rien!" Puis, tous les deux pas, il répétait: "on sent rien du tout!"

Papa, lui ai-je alors dit; si tout va bien, c'est

bon, tu raconteras, mais pour l'instant, j'ai mon billet de parking, il faut sortir au plus vite. On se dirige lentement vers le porte mais il dit: "J'dois pisser!" Je sais qu'il n'y a pas à discuter mais le temps de trouver l'étage des latrines avec la vitesses de mouvement de mes deux vieux, cela prit du temps. Heureusement, cet endroit donnait directement sur le parking P2. C'était bien, mais mon père satisfait dit: "J'ai soif!" "Enfin, Papa!" Dis-je; mais lui, la langue pendante dit: "Y'a bien à boire, ici?"

Dans un tel moment, je ne pouvais le contrarier. Lentement, on a repris l'ascenseur pour handicapés et rejoint le bar de l'aérogare. Hélas, il n'y avait ni tables ni chaises. Dans cette situation, je comprends que le monde moderne n'est pas fait pour les vieux. Je commande deux limonades tandis que, ne pouvant s'asseoir, mon père s'accroche au bar, à l'énervement du garçon qui le prend pour un gêneur. J'insiste à nouveau pour obtenir les deux limonades que le barman jette à mes vieux comme deux os à des chiens.

Sans s'offusquer, mon père sirote son jus avec délice, en laisse la moitié et me demande à l'oreille si le service est compris; sans rire.

Pivotant sur sa canne, il dit: "on s'en va?" Au bout de vingt ou trente mètres, il aperçoit des fauteuils d'attente. Avec soulagement, il s'y laisse tomber; Grand-mère aussi. Je me passe une main sur la tête et panique un peu pour les huit jours qui vont suivre. Bon, allez, faut pas s'affoler! Clopin-clopat, péniblement, on accède enfin à la voiture que j'avais placée au plus près de l'accès. Je constate qu'une 4L n'est pas non plus faite pour les vieux. Après de multiples contorsions, ils réussissent à s'installer. Je gagne la sortie pour me trouver devant une barrière commandée par une machine à trous. Je glisse, comme indiqué, le billet dans la fente, mais la machine le recrache. Le manège recommence, la barrière reste fermée. Il s'en suit un dialogue au microphone, plus ou moins exacerbé car la voix m'ordonne de dégager la sortie en marche arrière et d'aller chercher un nouveau billet dans l'aérogare.

L'heure n'est point à expliquer à un robot ces contraintes regrettables à l'égard de personnes âgées. Je dus admettre une fois encore que ce monde n'est pas fait pour eux tout en cavalant jusqu'à l'aérogare afin de payer un supplément pour délivrer du piège mon ancien combattant qui a risqué sa vie pour la liberté.

S'étant arrachée du labyrinthe, la 4L bondit sur l'autoroute. Les grands immeubles blancs se dressent; éblouissants. Les collines rocailleuses truffées d'arbustes laissent entrevoir la magnifique Baie des Anges.

Mon père semblait émerveillé. Visiblement, il était heureux. Il répétait: "qu'est-ce qui aurait pensé ça?" Ayant atteint la fameuse Corniche de l'Esterel, je m'efforce, dès les premiers virages, de lui faire admirer la beauté du paysage. La canne entre les jambes et le bérêt sur les yeux, il répétait toujours: "c'est formidable, on sent rien, rien du tout." Décidément, l'avion l'avait vraiment beaucoup impressionné.

Quand enfin nous atteignîmes Agay, j'avais dû renoncer à lui faire apprécier les lieux, c'était vraiment trop d'un coup. Ma belle-mère, quant à elle, en avait déjà vu

d'autres mais lui semblait déjà si heureux d'être là que je n'en demandais pas plus.

Le lendemain, je me réveillais à huit heures. Je ne me rappelais pas avoir vu la baie d'Agay avec, au premier plan, tant de fleurs du jardin épanouies. Le panorama était de pure beauté. Mon père dormais toujours. Quand une heure plus tard il fut levé, je l'entraînai sur la terrasse: "c'est pas beau, ça?" Il a regardé et il dit: "c'est beau, mais l'avion on sent rien, c'est incroyable." Je me dis que décidément, c'est trop tard, que décidément, il est trop vieux pour apprécier vraiment. Mais je me trompais, on le verra par la suite, heureusement.

Pour l'instant, il avait un souci primordial: acheter des cartes postales. Il voulait tout de suite faire ce qu'il s'était promis: écrire à chacun de ses enfants et à ses grands amis. J'ai, là aussi compris qu'avant ce devoir accompli, il ne fallait parler de rien d'autre. Je lui ai donc dit que nous irions acheter ces cartes chez son "compatriote" de Wasquehal qui en vendait au bistrot d'Agay.

En attendant, puisqu'il fallait se ravitailler, je l'ai déposé sur un banc, au bord de la plage pendant qu'avec Maman Delgrange je fréquente les magasins. Lorsque je revint le prendre, il avait le regard fasciné par deux jolies jeunes filles qui s'étaient déshabillées à deux mètres de lui et exhibaient leurs seins nus en toute innocence. Amusé, je m'approche et lui demande: "c'est beau?" Il hoche la tête et approuve: "c'est beau; il y en a des bateaux!"

Enfin, on alla voir son "pays" au café-tabac. Je les ai présentés et ils ont parlé de Wasquehal mais l'homme n'est pas très expansif. Sa mère, en revanche, qui se trouvait à la caisse se rappelle bien avoir connu sa propre mère, Elisa Carton. Comme mon père, elle avait fait les marchés aux légumes. Ils discutaient avec joie une dizaine de minutes pendant que je cherchais des cartes. Pêle-mêle, je les jetais sur la table en lui demandant si elle lui plaisaient. Il approuvait. Insidieusement, j'en avait glissé une belle montrant la baie d'Agay mais avec en gros plan, une jolie fille aux seins nus. C'était de la provocation calculée. Il la prit, la contempla intéressé. Je lui demande si elle lui plaît. Il sourit; il n'est pas dupe. Il dit: "Pour Jeanine." J'ignore pourquoi il a pensé à sa ménagère à propos de cette carte mais, entrant dans le jeu, j'ai répondu à son sourire espiègle en disant: "t'as raison. Pour Jeanine." Je l'ai ensuite emmené voir la plage du débarquement. Je me doutais bien qu'il aimât. Il a fait le tour du monument en lisant sur la pierre le nom des soldats...

A la pointe du Dramont, il commença vraiment à apprécier le paysage. Assis sur le banc à côté de gens qu'il ne connaissait pas il leur dit: "J'ai fait mon baptême de l'air hier. C'est un beau pays, tous ces rochers rouges... Qu'est-ce qui aurait pensé ça?"

A partir de ce moment, il ne dissimule plus sa joie d'être venu. Après un bon repas et une bonne sieste, il manifeste à ce point sa curiosité que je l'ai emmené faire le tour du domaine jusqu'aux pentes opposées qui font face au massif d'Esterel. Avancé jusque dans les rochers, il se prête très volontiers, ce qui est rare, à la pause photo.

Le lendemain, il était encore très en forme nous étions convenus de travailler un peu au jardin. Je lui avais

préparé ses outils et son tabouret et m'en fut débroussailler par derrière la villa. Cependant, jetant un œil sur lui, je le voyais toujours plongé dans la lecture de Nice-Matin. Ne voulant pas le déranger, je repartis derrière. Un instant plus tard, j'entendis soudain des clameurs. Je remontais la pente pour découvrir mon père sur le vélo de randonnée qui était accroché au garage. Je croyais pourtant l'avoir mis hors de portée et lui avoir dit de n'y point toucher. Mon père était encadré des résidents voisins qui, le voyant tituber sur la pente, s'étaient précipités pour le retenir sachant bien, eux, qu'il n'aurait pu éviter de "piquer une tête" ... au fond de la vallée. Bon, je savais bien qu'avec lui je risquais plus d'une excentricité, mais pas si tôt! Bien, je comptait de toutes façons le présenter à mes voisins, mais pas comme ça!

Devant mes reproche il me répond qu'il va mieux à vélo qu'à pied et sans plus s'occuper de moi, il avise l'outil dont se servait justement le complaisant voisin occupé à désherber le devant de sa villa au moment de l'incident; le lui prend des mains et en fin connaisseur passe son pouce sur le tranchant disant: "Ca coupe pas fort!" Une fois de plus et, en un tour de main, il avait ainsi retourné la situation en sa faveur puis, toujours appuyé sur son vélo, il se mit à raconter sa vie à Mme Martino et à M. Timerman, les voisins, à l'émerveillement de ces derniers surpris de son aisance et de son bon sens.

L'après-midi, après la sieste, il m'a réclamé ses outils mais la chaleur était telle que je lui ai conseillé de rester à l'intérieur. Dans la soirée, il s'était mis à gratter un peu mais se redressait pour contempler la villa d'en haut. L'on repartit donc en auto sur les petites rues de la corniche d'où l'on a vue sur le coteau de flore. Son étonnement était à son comble d'être là, si près, si haut, sans devoir grimper à pied. A chaque point de vue, il faisait des galanteries à Maman Delgrange pour lui éviter de mauvais cailloux.

A chaque instant, il disait: "Ah ben mince alors!" Je montrai au passage la villa de l'amiral Philippe De Gaulle. il était, enfin positivement enchanté.

Le soir, il faisait tellement chaud que j'eus peur qu'il ne sache dormir normalement. Je lui ai retiré une couverture et ventilé sa chambre. Je lui ai demandé de se déshabiller pour éviter la sueur et d'enfiler son pyjama. Mais il a demandé de fermer les volets et se coucha avec maillot et caleçon de laine, il enfila bien sa veste de pyjama mais avait remis sa belle chemise dessus. Puis il attira à lui toutes les couvertures. Bonne nuit Papa...

Vendredi matin, mon père était toujours en forme et partit dans les plantations avec rasette et tabouret. D'autres voisins que je connaissait déjà vinrent nous inviter à l'apéritif pour faire la connaissance de mon père. M.Huck, directeur d'école sut très bien accorder une oreille attentive aux inévitables récits de 14-18. Enseignant aussi l'histoire, il était un auditeur de choix.

Le lendemain, en fin d'après-midi, mon père réclama un rasoir et se fit une beauté. Il ouvrit le col de sa chemise, mit ses bottines et sa veste de toile, prit sa canne

et son bérêt. Etonné, je me dis qu'il attendait une nouvelle excursion. J'ai donc proposé la découverte du massif d'Estérel, espérant des routes ombragées. Maman Delgrange avait aussi envie de bouger un peu. Dès les premiers lacets, mon père me donne des conseils de prudence. Il fait référence aux routes d'un voyage à Lourdes mais il reste bouche bée devant la splendeur sauvage du site. Puis il essaye de parler des Ardennes puis de 14 mais chaque détail le ramène à la réalité. Soudain volubile, il prend Mémé à témoin: "regarde ça! Mais regarde ça!" Je suis tout de même content qu'il apprécie à ce point. On atteint enfin le parking du Cap roux à l'altitude de 300 mètres. S'étant extrait, non sans contorsions de la voiture, mon père, ainsi que ma belle-mère s'était appuyé sur quelques rochers, faute de bancs.

Mais ils étaient à nouveau fascinés par le paysage qui portait là sur plus de cinquante kilomètres. J'indiquais à mon père, qui n'en revenait pas, les îles de Lerins, la baie de Cannes et le train minuscule, flirtant avec la Corniche d'Or. Et encore la voile des bateaux sur l'immense mer aux reflets bleu-vert, et les mouettes parmi les calanques rouges.

Rentré à la villa, j'avais le "coup de barre". les séquelles d'une grippe et la chaleur m'avaient achevé. Belle-Maman, bien que ravie elle aussi, avait très chaud, mais Cet Homme-là, avec ses vêtements de laine et son caleçon long était aussi frais qu'un glaçon dans un verre d'eau. Après le souper, il se cala dans un fauteuil, mis les écouteurs devant la télé en répétant que pour une promenade, c'était une belle promenade.

Samedi matin, la radio annonçait un journée plus chaude encore. Levé plus tôt que d'habitude, le père avait déjà enfilé ses godasses. J'ai donc profité de ses bonnes dispositions car il fallait au moins lui faire découvrir la côte jusqu'à Saint-Raphaël.

Au fil du parcours, il manifestait son intérêt. Devant le nouveau port de plaisance aux milliers de bateaux, j'attendais une de ses inévitables réflexions. Ce fut la première: "Pouh, qu'est-ce qu'il y en a pour des sous!" Et au passage, je lui montrais les ruines romaines, le port de pêche, les monuments et la cathédrale. Il était admiratif. Je déposai enfin le vieux couple sur un banc placé sur la digue de l'immense plage de Fréjus, tapissée de corps nus se broyant pile et face au soleil. La place devint vite intenable car aucune brise ne soufflait plus.

Les dernières planches à voile tombées restaient collées sur une mer d'huile. Je revins les chercher tandis que mon père se moquait de l'allure comique selon lui d'un autre couple de vieux pourtant plus verts que lui.

Il fut impossible de sortir de la villa l'après-midi. Il faisait 32° et 60° au soleil. Grand-mère s'ennuyait un peu, elle tripotait son jeu de cartes inutile faute de partenaires: le Père Herboux lui avait piqué le livre qu'elle lisait. Dès qu'il se fut endormi, elle lui refila un magazine et récupéra son bien.

Puisqu'il était samedi, j'ai proposé à mon père de tomber tous ses caleçons afin que je le frictionne sous la douche. C'était une occasion devenue rare. Il n'osa pas refuser.

Enfin, c'était dimanche jour attendu. Je lui avais préparé du linge propre mais il le laissa sur le lit. Il tenait à sa chemise des dimanches qui ne l'avait pas encore quitté. L'été arrivé, le curé d'Agay avait sorti toutes ses chaises dans le jardin de l'église. J'installais mes anciens au premier rang.

Je pense que le curé avait repéré l'appareil auditif de mon père car son sermon, plus que d'habitude, prit une forme articulée et théâtrale. Très attentionné, il vint aussi offrir à notre couple la communion sur place. Naturellement, tout le monde partit après la messe et il tint à faire connaissance ce qui fut facile car j'avais moi-même prévu la démarche.

Curieusement, le curé était justement né... en 14. La conversation avec mon père ne pouvait que durer un certain temps.

Pour sortir de l'église et rejoindre la route, il faut passer sous un tunnel qui débouche sur le port de pêche. Une poutre, posée sur deux pierres en guise de banc se trouvait à côté d'un bruyant groupe de marins qui s'envoyaient des pastis autour d'une table rouillée. Assis là, la canne entre les jambes avec sa veste de toile et son béret sur les yeux, mon père avait l'air d'un vieil Agatonien.

Une délicieuse brise s'était enfin levée. A ses pieds, les bateaux à fond plat et plus loin les embarcations de plaisance se balançaient doucement. De nombreux véliplan-chistes avaient envahi la baie. Dès qu'un maladroit prenait la tasse, il riait de ses dents pourries, le montrant de sa canne. Puis un barbu au visage tanné coiffé d'une casquette de marin passa en leur disant bonjour. Comme un sourd, entre ses deux dernières dents, il crie: "Ch't'in vrai, ch'ti-là". Un gros dans le groupe, qui avait tout entendu répliqua alors: "Et nous, on n'est pas des vrais?" J'ai sorti mon appareil et tout le monde posa pour la photo. S'il n'y avait eu Belle-Maman avec sa robe à fleurs, mon père aurait eu l'air aussi vrai que les marins.

Après un repas léger au restaurant, la journée dominicale se poursuivit à l'ombre. Le soleil implacable interdisait toute sortie. Mme Martino disait qu'il n'avait pas fait aussi chaud l'été précédent, au mois d'août. Dès que le soleil sembla moins brulant, j'ai proposé de descendre à la plage afin de trouver un peu de fraîcheur. Papa a dit: "Bé min non, j'd'ai vu assez d'tout cha, j'sus bèn ichi!"

Moi, je crevais de chaleur et bien que je ne raffole pas des bains de mer, je me jetais à l'eau avec délice. Grand-Mère semblait contente et disait bien se trouver, assise sur un banc de ciment à l'ombre d'un large chapeau de couleur mais quand je la retrouvai, elle avait le visage tout cramoisi et les tempes battantes. Elle dut prendre un "contre-coup" en rentrant.

Personne n'a pu dormir cette nuit-là.

Au matin, mon père atteint de constipation se plaignait du froid (!) et s'excusa de ne pouvoir travailler au jardin. Avec ma grippe trainante, je ne valais pas mieux mais la sieste fut très longue ce lundi. La soirée télévisée fut dominée par les commentaires de la victoire de la gauche aux élections. Ne tenant plus, je suis descendu

afin d'élaguer les arbres au jardin. Je déblayais les branches en contrebas dans les espaces verts lorsque la clôture sembla s'agiter. C'était Papa qui, la jambe en l'air, y était resté accroché par le talon de sa chaussure. Je l'ai délivré de sa fâcheuse position et, d'arbre en arbre, il s'est intéressé à mon occupation en discutant de la théorie des défrichages en coupe-feu.

Mardi matin, j'étais réveillé par des coups dans la porte. Mon Paternel, déjà tout habillé me demandait l'heure qu'il était. Il me faisait remarquer à brûle-pourpoint qu'il n'y avait pas de crucifix dans la maison. Il avait le visage sévère. Bon, que je me dis! Le voilà qui pique sa crise de morale religieuse. Je l'entraînai dans le séjour afin de lui montrer le crucifix sur l'étagère mais il ne semblait pas comprendre pourquoi il n'était pas accroché au mur. Il avait tous les santons qui lui semblaient avoir la place d'honneur. Je lui ai donc expliqué qu'en Provence, ils représentaient l'offrande au Petit Jésus des métiers et des fruits de la terre. L'explication lui sembla plausible. Je contre-attaquai en lui demandant s'il avait vu le Saint François dans sa chambre. Sa réponse fut négative. Je lui ai montré le carreau de faïence polychrome et il se déclara satisfait. J'avais pensé que ce jour-là on aurait pu monter à Notre-Dame de Pitié sur la colline de Roquebrune et circuler sur la route des vins pour qu'il voie les vignobles et les cultures. J'hésitais car le soleil chauffait déjà. "Qu'est-ce qu'on fait? On y va?" "On y va!" Déjà, il prenait sa canne. Je partis très vite, vu le temps. Je voulais être rentré tôt. On prit la route de Valescure. Il admira les curieux pins parasols, puis le golf. On a longé les arènes de Fréjus et stoppé aux caves de la coopérative.

Bien que nous n'ayons rien à acheter, j'ai expliqué à la gérante que mon père était un vieux cultivateur intéressé par les installations. Elle m'avait d'ailleurs reconnu comme bon client et nous offrit très aimablement à chacun un rosé bien frais du meilleur cru. Ravi, mon père trinqua aux vigneronns du Var. Justement, il y avait des cageots de belles cerises à 15 F le kilo. On acheta un paquet dans lequel Papa puisait sur la route. Comme un gosse, il en avait posé sur ses oreilles et les oublia jusqu'au retour à la maison. A Roquebrune, j'ai renoncé à monter au monastère. On avait déjà perdu du temps et Belle-Maman avait trop chaud. Rapidement, nous avons traversé les vignobles, les pépinières, en retournant par la côte. Mon père se déclara content d'avoir vu la face paysanne du pays.

Mes vieux durent à nouveau rester à l'ombre le reste de la journée tandis que je débroussaillais sous les grands arbres.

Quelle délicieuse journée enfin ce mercredi. Le soleil s'était un peu voilé et une brise bienfaisante nous caressait la peau. Cette fois, le jardin n'avait qu'à bien se tenir. Papa tenait une forme splendide. Dès après le petit déjeuner, il se mit à me donner des ordres: "faut couper tout ça; faut donner de l'air!" Il se mit à dégager ma vigne et à tailler les branches mortes. Le tabouret trot-tina sous son derrière, mais il finit par l'abandonner pour travailler debout. Continuant à débroussailler, j'avais dégagé

un endroit ombragé idéal. Avec quelques planches et une vieille table, j'eus vite fait d'y établir un genre de refuge très reposant. J'ai invité mon père, occupé à sa lecture, à la poursuivre à cet endroit. Amusé, il ne s'est pas fait prier. Ce n'est qu'en me voyant faire des photos qu'il s'aperçut que j'y avait apposé une inscription: "REFUGE DES ANCIENS DE 14-18". Il y était bien. Il y resta jusqu'au soir.

Le Mistral fit son apparition au début de la nuit. Inquiet pour les volets qui commençaient à battre le mur, j'ai fait le tour de la maison. J'ai constaté qu'enfin mon père ne les avait pas fermés. Grâce à cette ventilation naturelle, chacun passa une nuit sublime. Frais et dispos ce nouveau matin, nous ne pouvions que nous remettre au travail d'arrache pied. à 11 h, Mme Martino vint nous inviter pour l'apéritif. Elle voulait montrer sa maison... Descendre chez elle fut un exploit pour mes vieux mais ce fut aussi pour eux une étonnante visite. En connaisseur, mon père a apprécié le luxe raffiné du mobilier. Après la visite et les embrassades de notre hôte, mon père me dit: "*Ben mon vieux, cette femme-là, quelle tapette!*"

Bien reposé, mon père sort son portefeuille et me donne cinq francs. Il me dit d'aller acheter des plants de tomates, de poireaux et des salades à repiquer. J'en reste bouche bée. Bon, le voilà qui pique aussi sa crise paysanne. Il fallut toute une explication pour le convaincre que ça n'était pas la peine. Vexé, il s'enfonça dans un fauteuil et se replongea dans la lecture.

Le soir, il revint quand même pour superviser les travaux du jardin et dit que c'était du bon travail. Le dernier jour était arrivé. Cet Homme-là avait encore réveillé la maison. Avant même 7 h, il était de pied en cap en tenue du dimanche.

"*Quel soyeux!*" dit Belle-Maman qui aurait voulu dormir encore car ainsi prêt, il attendait son petit déjeuner et elle se précipitait à le servir. Plusieurs fois, il demanda l'heure de l'avion. Comme le soleil se montrait déjà, j'ai décidé de partir tôt afin de rouler dans la relative fraîcheur du matin, quitte à s'arrêter pour boire un verre sur la route. Mme Martino vint encore leur dire au revoir. A sa vue, mon père fait le signe du dos de la main qui en dit long sur son sentiment. Elle l'embrasse encore et il lève les yeux au ciel tandis qu'elle le saoule de compliments.

Ca y est, c'est parti. J'ai fermé la "baraque" et l'on redescend sur la corniche de l'Esterel. Je savais bien qu'à l'arrivée, mon père avait fait cette route sans la voir: "*garde ça!*" disait-il à chaque virage. Cette fois, comme on avait le temps, je n'ai pas pris l'autoroute et toutes les jolies stations de la côte se succédèrent à notre enchantement. La Napoule, la baie de Cannes, l'avenue de la Croisette, Golfe Juan. A Juan-les-Pins, je cherche la nationale 7 pour doubler le cap d'Antibes lorsque je suis victime d'un léger embouteillage. Sur ma gauche, j'aperçois une plaque de rue: "CHEMIN DES ILES". Je sais que mon ami Delrue, ancien collègue municipal de mon village de Sailly y est concierge depuis quelques années. Instinctivement, j'ai tourné le volant, son immeuble était là, à dix mètres. Et puis là au moins, il y avait de la place à l'ombre pour se

garer. Depuis un moment en effet je cherchais un petit coin agréable pour nous permettre une pause et boire un coup. Mes vieux se demandaient bien ce que je faisais. Sans conviction, je sonnai chez le concierge. Une voix de stentor crie dans l'interphone: "Voilà, voilà, j'arrive!"

Chaussé de vieilles savates et vêtu d'un maillot crasseux, Jean Delrue me reconnaît tout de suite et me tape sur le dos: "sacré Herbaux, ça pour une surprise..." "Ca n'est pas tout, dis-je, mon père et Mme Delgrange sont là." "Sans blague?" Les cheveux hirsutes et la grosse moustache en guidon de vélo, il sautilla jusqu'à la voiture. Il avait vraiment l'air d'un clown. Il était devenu maigre. Il flottait dans un short trop large attaché avec une ficelle. Le plus surpris était mon père qui était loin de penser à de telles relations aussi loin de chez moi.

Il fut très intéressé d'apprendre son histoire. Comment et pourquoi il avait atterri à Juan-les-Pins, tandis qu'il nous servait des rafraîchissements dans sa loge.

Puis Mme Delrue revint des courses et l'on se quitta avec promesses de se revoir. Après le port carré d'Antibes, on débouche sur la baie des Anges. Mon père ne dit plus rien mais son bras passé dans la portière se lève et sa grosse main s'ouvre à chaque instant.

Il était encore bien temps de montrer aussi la Promenade des Anglais mais à cette heure, j'avais trop peur des embouteillages. Et puis mes vieux en avaient assez. J'entrais dans les parkings de l'aérogare lorsqu'ils me demandaient d'ailleurs si c'était encore loin... Nice.

Ce que j'ai remarqué tout de suite en débarquant dans les bâtiments, c'est qu'ils marchaient mieux qu'à l'aller. Pas vite, mais sans chercher à s'accrocher à tout pour avancer.

Cette fois, j'ai d'emblée procédé par ordre: pipi, toilette et casse-croûte en salle d'attente. Je suis allé chercher trois canettes. Nous étions bien restaurés et nous partîmes à petits pas jusqu'au hall de départ. Nous étions assis près de la porte 4. A l'annonce du vol de Lille, Grand-Mère se précipite, tant elle a peur de se retrouver à une mauvaise place. Je fais signe à Papa de rester tranquille tandis qu'il s'intéresse beaucoup aux mouvements des avions.

Les voyageurs s'agglutinaient devant les portes, aussi, Grand-Mère me faisait des signes désespérés.

Enfin l'hôtesse arrive, consulte ses papiers et appelle: "Monsieur et Madame Herbaux..." Tranquillement, la canne en avant, mon vieux couple sortait aidé par un steward, tandis que tous se reculaient pour le laisser passer.

Lorsqu'ils furent bien installés dans le bus, la meute fut lâchée. Je ne peux expliquer pourquoi à ce moment je fus étreint d'une intense émotion. J'avais agité mon chapeau de toile. Mémé avait fait signe de la main quant à mon père, il avait levé sa canne et son regard très bleu semblait plein de reconnaissance. Il était temps qu'ils ne me voient plus car je pleurais sous mon chapeau...

CHAPITRE VINGT - CINQ

LES RAISINS DE LA CONFIANCE

La nouvelle avait éclaté comme une bombe. Au travers d'un compte-rendu de presse, la réunion municipale du 3 décembre 1980 avait vu les élus locaux décider l'expropriation et l'éventuelle démolition de la ferme des Croisiers.

Certes, depuis de nombreuses années, on savait que la chose pouvait arriver. Mon frère Philippe exploitant les lieux le savait aussi et, le cas échéant, au bord de la retraite, il aurait pu négocier au mieux et admettre la situation avec philosophie mais... Il y avait notre père. Toujours bon pneu bon œil. (J'écris cela à cause de son vélo qu'il avait l'habitude d'employer pour relayer ses jambes car, ayant maintenant des difficultés à se déplacer, il n'était évidemment pas question qu'il se comporte comme un vieillard.) Il allait toujours ainsi, de la cuisine au jardin et de l'atelier à la quincaillerie du coin. Et c'est ainsi qu'il avait un jour surpris le maire de la ville ayant pénétré dans la ferme sans y être invité, le nez en l'air au milieu de la grange. Courroucé, il lui avait dit: "Mais qu'est ce que vous faites là?" Nullement gêné, le premier magistrat avait rétorqué: "rien, je regarde." Et il s'en était allé.

Cela ne pouvait être de bon augure pour l'avenir de la ferme mais notre père ne nous en avait rien dit.

Au contraire, se fiant à l'exemple de la vieille brasserie voisine, abandonnée depuis plus de quarante ans et à laquelle la ville n'avait pu jusque là opposer un projet quelconque, il continuait à occuper son temps à réparer, à peindre par-ci par-là et à entretenir ces dépendances de ferme dont son fils Philippe n'était toujours que locataire.

Il avait même encore fait un investissement d'avenir qui nous avait paru cocasse et dérisoire. Pensez donc, à quatre vingt-sept ans, il nous avait fait visiter sa nou-

velle serre dans son jardin, construite comme toujours de chassis et de matériaux de récupération. Il y avait planté trois plants de vigne en nous assurant qu'il récolterait bientôt d'abondantes grappes de raisin.

Sans doute avait-il judicieusement choisi un endroit bien exposé au soleil si timide de notre région, mais, puisqu'il y croyait, pourquoi ne l'aurions nous pas chaleureusement encouragé? L'espoir ne fait-il pas vivre?

Cette fois pourtant, cette affaire d'expropriation nous sembla sérieuse. Des plans existaient qui prévoyaient des logements sociaux sur l'emplacement de la brasserie et... une gendarmerie sur celui de la ferme. On rasait tout, y compris la grange et même la fameuse tour carrée du XVI^e siècle. Les élus locaux avaient même décidé le nom du nouvel ensemble: "les Hameaux de l'Abbaye".

Discrètement, Claude, mon beau-frère, ancien conseiller de la ville avait rencontré le maire pour savoir à quoi s'en tenir. Le maire inflexible avait assuré que l'affaire serait réglée en quelques mois.

Les mois passèrent pourtant, tandis qu'à la fin de l'été, chose incroyable, dans la serre paternelle, trois grappes avaient fait leur apparition, mon frère Philippe semblait pourtant accepter la fatalité comme d'ailleurs la plupart des habitants plus ou moins concernés.

Avant de réagir moi-même, j'eus la curiosité d'écrire à la propriétaire afin de connaître son sentiment car bien sûr, si elle acceptait elle aussi de subir, nous étions nous-même sans défense. Il n'est pas intéressant de décrire ici toutes les démarches entreprises ensuite, sauf une. J'avais bientôt en main un pouvoir me permettant de représenter la propriétaire, une demoiselle qui estimait beaucoup mon père et qui éventuellement, me laissait le soin de négocier à sa place avec les pouvoirs publics. Dès lors, nous décidâmes d'organiser une réunion de famille afin de faire le point. Mais la question restait posée: fallait-il mettre le père "dans le coup"? N'allait-il pas en mourir d'inquiétude? Fallait-il carrément lui demander s'il envisageait de quitter la ferme?

Or, nous n'eûmes pas tellement le choix. Tout le monde parlait de cette affaire. A tort et à travers d'ailleurs car beaucoup pensaient que la ferme lui appartenait.

La réunion eut lieu à la ferme... autour du père. A la question posée, il dit d'un ton sans réplique qu'il restait là.

Dans beaucoup de familles et dans une situation pareille, on ne demanderait pas l'avis des vieux et d'ailleurs, la plupart du temps, elles seraient divisées dans l'adversité. Mais là, cette simple décision suffit à déclencher la mobilisation générale. Les pouvoirs publics n'avaient plus qu'à bien se tenir.

Dès les jours suivants, tous les membres éloignés de la famille étaient avertis de la décision et on leur demandait de signer un texte sur lequel les plus durs et les plus modérés se rejoignaient pour adresser au maire nos conditions dans la recherche d'un compromis sur le projet.

Naturellement, mon frère Jacques et Claude, le beau-frère, tous deux anciens élus de Lannoy et moi-même, conseiller municipal d'une commune concernée par la gen-

darmerie, avions soigneusement étudié les fautes administratives commises dans la procédure employée, pour mettre le maximum d'atouts de notre côté.

Il n'empêche que si la procédure d'utilité publique était déclanchée, nous savions que la bataille serait rude, entraînant sans doute des suites juridiques.

Vers le 26 septembre 1981 le maire reçut une délégation de la famille avec une telle amabilité rassurante que nous espérions effectivement une consultation de l'office d'H.L.M. chargé du projet afin de modifier les plans.

Il n'en fut rien. Le 22 janvier 1982, l'enquête d'utilité publique était déclanchée par le préfet et l'avis placardé sur l'immeuble d'à côté. Comme par hasard, notre père passa par là, sur le trottoir à vélo. Il lut l'affiche. Emotionné, hors de lui, il alla de lui même à la mairie pour dire au maire ce qu'il avait sur le cœur. Mais ce dernier n'était pas là.

Le maire dira plus tard que par égard pour mon père (sic) il avait évité de faire coller l'affiche sur la porte de la ferme.

L'on se réunit de nouveau et l'on décida cette fois de ne pas s'en tenir aux seuls arguments administratifs ou juridiques. A un an des prochaines élections municipales, nous avions avantage à alerter la population. D'ailleurs notre père, très affecté, ne comprenait pas que l'on ne puisse pas le laisser finir ses jours tranquillement; lui, l'ancien combattant, cet homme-là que tout le monde à Lannoy connaissait pour les innombrables services rendus à la ville. Pourquoi ne pas attendre un peu pour lui prendre sa ferme? Pour anéantir toute une vie de travail et enlever à son fils Philippe son seul moyen d'existence. Ca n'était pas possible, les gens réagiraient, c'est sûr!

Oui mais voilà, les gens sur qui on comptait le plus, pour peu qu'il fussent ce qu'on appelait des "personnalités locales" tardaient à se prononcer, répugnant à se "mouiller" vis à vis du maire.

Alors, un dimanche matin, un "commando" familial se mit à distribuer des tracts dans toutes les maisons, expliquant les raisons de notre résistance. De mon côté, j'avais convoqué la presse et remis mon dossier aux journalistes qui publièrent un grand encadré avec des photos de la ferme.

Ce sont les "petites gens" qui réagirent les premiers en notre faveur puis la polémique gagna toute la ville. Les uns étaient scandalisés à cause de la disparition future de la ferme. Les autres étaient offusqués que l'on portât atteinte à l'honorabilité de Monsieur le Maire.

Justement, une réunion municipale eut lieu cette semaine-là et notre première idée était d'amener le maximum de monde à la mairie pour manifester mais heureusement, on apprit à temps que le maire avait préparé un discours pour, en quelque sorte, désamorcer notre action. On n'envoya donc qu'un couple d'observateurs et le maire parla devant des chaises vides.

Pourtant, nous avions vu juste. Le maire craignant pour sa popularité en avait assez dit pour laisser croire aux gens qu'il était de notre côté contre l'office d'H.L.M. qu'il invitait ainsi à réétudier le projet.

Restait à faire face à l'enquête publique ordonnée

par le préfet. Un cahier de pétition fut ouvert à la ferme et mon père reçut une foule de gens venus signer et l'assurer de leur soutien.

Entre-temps, mon frère Philippe avait alerté les syndicats et autres services agricoles. C'est ainsi que le directeur de la Chambre d'agriculture fut présent lors de l'expertise des lieux par le commissaire-enquêteur. Ce dernier, sans aucun doute fut très impressionné par l'atmosphère de la maison et bien qu'il en ait vu d'autres (c'était un ancien commissaire de police) il fut très sensible à l'empressement de notre père, titubant, lui montrant son jardin, sa prétendue serre et surtout sa vigne, bourgeonnant de promesses. Comme si ce genre de détail pût avoir une importance quelconque au regard de l'Utilité publique.

Quelques jours plus tard, on fêta à Lannoy la commémoration de la bataille de Verdun.

Or, le seul survivant lannoyen de la célèbre bataille était Cet Homme-là, notre père qui, naïvement attendait le soutien moral de la "Fraternelle" qui a comme devise: "Tous unis comme au front".

Traumatisé, il ne put se joindre aux cérémonies mais il s'attendait quand même à quelque réaction en sa faveur. Hélas, il y eut musique, gerbes discours et décorations mais rien pour lui.

Tout de même, les dirigeants d'associations locales avaient questionné le maire et des personnalités comme l'ancien maire M.Dupont avaient nettement pris position pour sauver la ferme.

Le premier magistrat commençait à se trouver mal à l'aise dans ses petits souliers, il lui fallait garder les choses en main, tenter de justifier son projet. Malgré l'enquête en cours, il prit encore, semble-t-il une initiative illégale en provoquant à la mairie une réunion désespérée à laquelle j'avais accepté d'assister, seul de la famille pour tenter de rallier tout le monde sur un projet modifié présenté par le directeur de l'office d'H.L.M. préservant cette fois l'habitation, l'avant-cour et ses dépendances.

Il semble bien que cette "gaffe" n'ait pas plu au commissaire-enquêteur qui rappela vertement que l'enquête portait sur l'ancien projet et non sur ces "arrangements de dernière minute". Les journaux, de leur côté, avaient largement publié nos arguments en faveur de l'installation d'une gendarmerie sur l'emplacement de la brasserie afin de sauver le site historique de la ferme des Croisiers.

Il est hors de doute que le commissaire a apprécié à sa juste valeur la détermination tranquille et digne de toute une famille groupée autour de leur affectionné patriarche. Un adjoint de la ville, désabusé dira même: *"On n'a pas affaire à un cas ordinaire; entre ces gens, il y a une question d'amour."*

Le dernier jour, le commissaire siégeant légalement à la mairie aura à faire face au plus mémorable défilé de sa carrière d'enquêteur. Après l'impressionnant rassemblement des enfants, petits-enfants et autres voisins et amis, vinrent les délégations d'agriculteurs et d'associations diverses. Enfin, l'on vit arriver tout de même les personnalités de la ville, n'osant plus rester en retrait du mouvement populaire.

Cette fois, ça y était, nous avions gagné. L'ennui, c'est qu'il nous était impossible de connaître le rapport du commissaire-enquêteur avant plusieurs mois.

La famille fit pourtant fête autour du père pour calmer son anxiété et conforter notre certitude que la ferme nous resterait au moins jusqu'à la retraite de Philippe.

Le lendemain, je reçois un coup de téléphone. Papa a pris une crise cardiaque, il est dans le coma!

Quand j'arrivais à la ferme, mon beau-frère lui tâtaït le pouls. Il me dit: "je crois que ça vient". Notre père était comme mort dans le fauteuil de la cuisine. Au bout d'un long moment, sa respiration reprit. Jacqueline, mon épouse arriva ainsi que d'autres enfants. On se fit expliquer la situation. Il était dans la serre. Il avait semé des graines de petits légumes. Il s'était reposé un instant, contemplant sa vigne. Puis, il avait ressenti un malaise et s'était traîné jusqu'à la maison avant de tomber, inerte.

Ma sœur Bernadette le prit en convalescence chez elle. Les jours suivants, le docteur fit faire une série d'exams cardiaques. Perplexe, le cardiologue estima qu'il avait sans doute fait une crise mais le manque de traces révélait un cas peu ordinaire... à propos de notre père, on s'en serait douté. Quant à lui, se rhabillant après l'examen, il me dit à brûle-pourpoint: "t'as pas oublié d'aller arroser mes semis dans la serre?" Puis, d'excellente humeur, il sabla le champagne avec les médecins.

Au début du mois de mai, on téléphonait de la Chambre d'agriculture et le directeur me prévenait qu'il disposait du rapport du commissaire-enquêteur.

C'était sans bavure: avis défavorable à l'expropriation de la ferme. Dans sa description des raisons qu'il soumettait au préfet, le commissaire insistait sur certains points.

Outre les soixante et onze lettres déposées à la mairie et le cahier de pétition aux deux cents dix-sept signatures, il décrivait précisément tous les arguments avancés par la famille pour la sauvegarde de la ferme. Dans sa description des lieux, il n'omit pas de mentionner: "un petit jardin avec une serre"

Il rappelle aussi que M. Herbaux père a vécu soixante ans dans cette ferme dans laquelle il a élevé neuf enfants et qu'il serait inhumain de l'en chasser. Il a tellement compris ce que cette ferme représente pour nous qu'il écrit même que c'est un lieu de rencontre et de vacances pour la famille et d'autres enfants.

Il dit certes, aussi, que l'élevage de Philippe Herbaux est un élevage modèle et que cette entreprise doit survivre jusqu'à la retraite du fermier mais il rappelle encore les services rendus par le père durant les deux guerres.

En ce début d'été 1982, comme cela nous arrive souvent le dimanche, nous sommes allés prendre des nouvelles de notre père.

Au grand affolement de Jeanine, sa ménagère, il a, cette semaine récupéré sa truelle afin de boucher les trous de l'évier de la cuisine. On imagine le chantier. Puis nous sommes allés voir sa serre. Il y a mis tellement d'engrais sur ses tomates qu'elles dépassent 1,50 m de haut. Quant à la vigne, elle atteint les limites de la viabilité et étale

au dessus de nos têtes une profusion de grappes prometteuses
et cette fois, cet homme-là ne sera plus gêné d'offrir géné-
reusement, à nous tous, ses raisins de la confiance.

F I N.

Septembre 1982